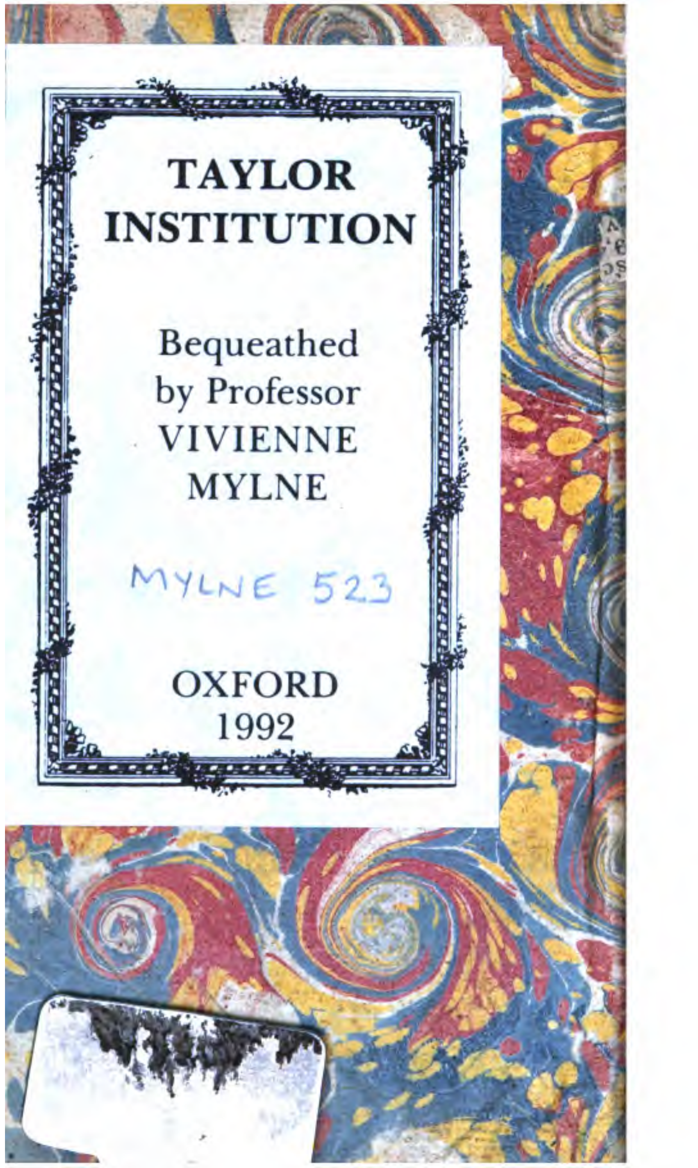




TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 523
OXFORD
1992



In fact by
La Beaumelle (Laurent
Angliviel de)
1st ed. 1752

1 vol only

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME PREMIER,

CONTENANT
Des Lettres à différentes personnes, celles à Mr. d'Aubigné, & celles à Mr. & à Me. de Villette.

NOUVELLE EDITION.



M. DCC. LVIII.


INSTITUTION
16 SEP 1992
OF OXFORD

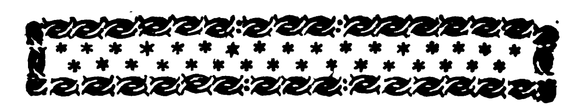


TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce

PREMIER TOME.

LETTRES DE MAD. DE MAINTENON à différentes personnes.

XLII.

LETTRES

A M. D'AUBIGNE'.

LETTRES

A M. ET A ME. DE VILLETTE.

IV.



LET-



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A DIFFERENTES PERSONNES.

LETTRE I.

De Mademoiselle D'AUBIGNE' à Mademoiselle DE ST. HERMANT.

De Niort 1650.

MADEMOISELLE, vous m'écrivez des choses trop flateuses, & vous me traitez, peu s'en faut, comme si j'étois d'un sexe différent du vôtre. Je suis bien plus flatée de vos louanges que de celles de M. de *M**** †. Il m'en donne avec plus de passion, mais pas avec autant de

† Vraisemblablement le Chevalier de *Méré*.

de tendresse. Aussi me méfierois-je bien d'un amant, qui sçauroit entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrez. Je ne regretterois point Paris, si vous n'y étiez pas. Vous effacez tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avez versées avec moi; & toutes les fois que j'y pense, j'en verse encore. Je m'assieds avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise que vous avez travaillée de vos mains; & quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes & de vôtre papier. Je vous prie, Mademoiselle, de me dispenser de vous l'envoyer tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela; je vous en promets la moitié, & vous aurez le reste quand j'aurai autant d'esprit que Monsieur *Scaron.* J'aime bien Mademoiselle de *Neuillant :* je vous prie de le lui dire, & de la remercier du service qu'elle m'a rendu, en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma mére, si quelque chose pouvoit m'en consoler.

LETTRE II.

DE M. SCARON A MLLE. D'AUBIGNE'.

MADEMOISELLE, *je m'étois* toujours bien douté que cette petite fille, que *je vis* entrer il y a ſix mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui ſe mit à pleurer, je ne ſçai pas bien pourquoi, étoit auſſi ſpirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiſelle de *Saint-Hermant* eſt ſi pleine d'eſprit, que je ſuis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoitre aſſez tôt tout le mérite du votre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru que dans les Iſles de l'Amérique, ou chez les Religieuſes de Niort, on apprit à faire de belles lettres; & je ne puis bien imaginer pour quelle raiſon vous avez apporté autant de ſoin à cacher votre eſprit, que chacun en a de montrer le ſien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire auſſi-bien qu'à Mademoiſelle de *Saint-Hermant*. Je ferai tout ce que je pourrai pour faire une auſſi bonne lettre que la vôtre, & vous aurez le plaiſir

de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aye autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

DU MEME A LA MEME.

VOus êtes donc devenue malade de la fiévre tierce. Si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hiver; car vous ne devez pas douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites-moi sçavoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déja eus, & ce que les Médecins en disent, puisque vous les verrez la premiére. Et en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sçachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je suis de tant de maux, de prendre tant de part aux votres. Je ne sçai si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiére fois que je vous vis. Je le devois faire, à en juger par l'événement. Mais aussi, quelle apparence y avoit-il qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux

vieux garçon? Et qui l'eût jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher? Douceurs à part, je sçai que vous êtes malade, & je ne sçai si l'on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

Taudis que la cuisse étendue,
Dans un lit toute nue,
Vous reposez votre corps blanc & gras
Entre deux sales draps,
Moi, malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un somme,
Entre mes draps qui sont sales aussi,
Je veille en grand souci.

Et tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. Que je vous aime! Et que c'est une sotise que d'aimer tant! Comment! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait; n'est-ce pas une forsenerie? Ah! revenez, revenez, puisque je suis assez fou pour regretter des beautés absentes. Je me devois mieux connoitre, & considérer, que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la tête, sans avoir encore ce mal qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'est une

maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre *M*... de ce qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voye tous les jours? Il nous en écrit en désespéré; & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laisser enfin le genre humain en paix,

Et commander à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bienheureuse de n'avoir pas à faire à moi; je vous ménerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces. Mais sçachez, beauté fiére, qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public est intéressé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens! Et dites-moi, ma mignonne, êtes-vous Chrétienne? vous êtes Turque, sur mon honneur; je m'y connois bien, & vous êtes Turque des plus méchantes. Encore les Turcs de bien & d'honneur sont-ils grands aumôniers. Mais, de l'humeur dont je vous connois, vous ne feriez pas de bien pour un empire, même à ceux qui

qui vous aiment. Vous ne valez donc rien, quoique vous ſoyez faite de quantité de belles & bonnes choſes: vous autoriſez plus que perſonne le Proverbe qui dit: *Tout ce qui reluit n'eſt pas or*; & enfin, vous êtes auſſi Diableſſe que vous êtes blanche. Avec tout cela, voyez ce que c'eſt que d'être belle; je ſuis plus que perſonne du monde, &c.

LETTRE IV.

DU MEME A LA MEME.

QUE vous êtes querelleuſe! & ſi vous n'aviez beaucoup d'autres bonnes qualités, que j'aurois à ſouffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous! Hé bien! quand je vous aurois manqué une fois de parole, vous ſeriez bien gâtée. Je vous en manquerai plus de cent fois; & ſi, je ne vous en aimerai pas moins. Voyez vous, Mademoiſelle, j'aime ſi fort mes amis, que j'en ſuis honteux. Mais j'avoue qu'il y a quelques petites incommodités à ſouffrir avec moi. Je ſuis pareſſeux en Diable: & pour vous montrer que je dis vrai, c'eſt que de pure pareſſe, je ne puis me ré-

résoudre à vous choisir des vers dans ma cassette, quoique j'en aye plus grande envie que vous, & c'est tout ce que je pourrai faire tantôt, quand vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai, & vous jugerez par-là, qu'au moins je suis bon à être grondé, si d'ailleurs je ne suis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller, nous nous brouillerons bien tout seuls, sans que personne s'en mêle : mais aussi nous nous raccommoderons bien vite, & ce sera à recommencer de plus belle. Adieu. Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur, ou le Diable m'emporte.

LETTRE V.

DU MEME A LA MEME.

OH ! pour le coup, voici les vers. Vous y verrez, petite tigresse, que j'avois bien raison de me défier de vous.

Je voyois tous les jours l'incomparable Iris ;
J'admirois son esprit, je la trouvois fort belle ;
Imprudent que j'étois ! je m'aimois auprès d'elle,
Sans connoître que j'étois pris.
Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux ! quelle flame
S'est découverte dans mon ame !
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas enduré,

Quand

Quand j'ai pensé depuis à ses aimables charmes!
Que j'ai poussé de cris! que j'ai versé de larmes!
Et que j'ai souvent soupiré!
Mais je ne la vois plus: & cependant mon ame
Voit croître tous les jours sa flame.
Je la sens dans mon cœur augmenter chaque jour,
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.
O dangereuse Iris! pourquoi vous ai-je vue,
Si j'en devois mourir d'amour?
Et si je ne sçaurois, tant vous êtes sévère,
Vous le dire sans vous déplaire.
L'amour que j'ai pour vous me tourmente si fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare:
Je vous offenserai, si je vous le déclare;
Si je le cache, je suis mort:
Mais redoutant la mort moins que votre colère,
J'aime mieux mourir & me taire.

M. de *Miossens* a la goutte: on voit bien qu'il vous aime. Aimez-moi, & je serai guéri de tous mes maux.

LETTRE VI.

DU MEME A LA MEME.

MADEMOISELLE, je vous envoye ma confession. Quoique je sois devant tout le monde en posture de pénitent, il n'y a personne en qui j'aye plus de confiance qu'en vous: pour vous mon cœur est percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œil s'est rendu mon vainqueur

Par une ſeule œillade,
Si d'adorer d'autres appas
Jamais l'amour me perſuade,
Je veux que ſa beauté, qui m'a rendu malade,
Ne me guériſſe pas.

C'eſt jurer par les ondes du *Styx :* mais puis-je, ma toute charmante, ma toute précieuſe, m'attacher à vous par un ſerment trop fort ?

Oui, ſi je n'aime conſtamment,
Et ſi jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux ! à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle,
Je veux bien que le feu dont je brule pour elle
Ne me brule jamais.

Que Diable allois-je faire dans cette galère ? pourquoi vous aimer, vous qui ne m'aimerez jamais ? Vous me direz toujours avec cette gaieté qui me déſeſpère, Vous m'aimez, parce que je ſuis jolie : je ne vous aime point parce que vous êtes à faire peur.

Ma raiſon par de vains diſcours
A beau me faire voir le péril que je cours,
Quoi qu'elle me conſeille,
Grands yeux qui paroiſſez ſi doux !
Tein frais & vif ! bouche vermeille !
Beaux cheveux ! belle Iris ! adorable merveille !
Je veux mourir pour vous.

LET-

LETTRE VII.

DE M. DE MERE'

A MADEMOISELLE D'AUBIGNE'.

JE n'ose vous écrire, Mademoiselle, quoique vous m'ayez fait la grace de me le permettre, & que ce ne soit pas la premiére fois que je me le sois permis. J'étois bien plus hardi avant d'avoir l'honneur de vous connoitre; & je trouve que plus je vous ai vue, plus vous m'avez inspiré de respect. Je crois que si vous n'étiez que la plus belle & la plus agréable personne du monde, je vous dirois librement tout ce qui me viendroit dans la fantaisie. Mais vous avez tant d'autres qualités de plus haut prix, que lorsque l'on vous écrit ou que l'on vous parle, il est bien mal-aisé de ne vous pas craindre: & je remarque en vous un mérite si pur & si rare, que j'aurois de la peine à me persuader que le plus honnête homme qui parut jamais fût digne de vous. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant, ni de bon air. Même quand il m'arrive de tourner ma pen-

ſée à ces Dames chez qui j'allois quelquefois, lorſque je ne pouvois être auprès de vous, cette idée ne me donne pas de ſentimens bien vifs, & je ne ſonge aux plus accomplies que pour vous mettre au deſſus d'elles. Encore que vous les effaciez & que vous ſoyez l'admiration de Paris & des mieux faites de la Cour, il eſt pourtant vrai, Mademoiſelle, que c'eſt dans mon eſprit que vous conſervez tous ces avantages. De la ſorte que je les regarde & qu'ils me ſont chers, il me ſemble que les plus grands Princes ne ſçauroient être heureux ſans vous, & que plus ils ont de fortune & de grandeur, plus ils ſont à plaindre de ne vous avoir pas. Auſſi, Mademoiſelle, ſi je m'étois apperçu que les matiéres brillantes vous pluſſent, je vous pourrois aſſurer qu'*Alexandre* & *Céſar* vous euſſent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais eſt-il poſſible qu'avec tant de raiſons que vous avez d'aimer le monde & la vie, il arrive pourtant que vous ne laiſſez pas quelquefois d'être bien ſombre & d'avoir de triſtes penſées? Je vous ai pourtant vue en cet état; & vous me faiſiez ſouvenir de ces tems bas, qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillans jours de l'été. Mais ce qui me plai-

ſoit

ſoit tant ne me tourmentoit pas moins: & puiſque votre préſence, qui m'eſt ſi chère, ne m'empêchoit pas de ſouffrir, parce que vous étiez melancolique, imaginez-vous ſi je ſuis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus, quand votre triſteſſe me revient dans l'eſprit. Croyez-moi, vous devez mieux gouter ce que vous valez: je vous le conſeille ſincérement, & vous en conjure de tout mon cœur. Voici votre leçon, & ce qu'un ancien Grec écrivoit à ſon ami.

Sitôt que je vous perds de vue, je ſuis toujours bien aiſe d'apprendre de vos nouvelles; & tout ce que vous me mandez dans votre derniére lettre me réjouït & me paroit de bon ſens, ſi ce n'eſt je ne ſçai quoi de triſte qui fait voir aſſez que vous n'êtes pas bien content de notre condition. Nous en parlerons quand vous ſerez de retour; & j'eſpére que vous prendrez d'autres penſées. Cependant il ne ſera pas mal à propos de vous écrire ce qui me vient dans l'eſprit ſur le ſujet de vos plaintes. Vous ſemble-t-il donc, mon cher ami, que les Dieux n'ont rien fait pour nous? Et ne ſongez-vous point qu'ils nous ont donné un corps bien ſain, bien formé, bien vigoureux, capable de

ſup-

ſupporter la faim, la ſoif, la fatigue, & capable de gouter tant d'innocens plaiſirs que la nature nous préſente ? Ne tenons-nous pas auſſi de leurs libéralités une bonne conſcience, qui nous exempte de crainte & de remors, un eſprit docile, pénétrant, ſoumis à la raiſon univerſelle, épuré par de profondes réflexions, comme au-deſſus de tout par la Philoſophie ? Enfin ne nous ont-ils pas donné l'un à l'autre ? & nous pouvoient-ils faire un meilleur préſent ? Que ſi nous ne ſommes pas dans l'abondance, vous imaginez-vous que ce ſoit un grand mal ? Peut-être que nous en ſommes plus heureux ; car nous n'avons beſoin que de peu de choſes, & ce qui ſe préſente en foule & qu'on ne ſouhaite point, laſſe aiſément. Mais ce qui nous vient de notre fonds ou de notre induſtrie, ou même de quelques petites faveurs de la fortune, nous cauſe toujours un plaiſir pur & durable. Conſidérez d'ailleurs que c'eſt pour nous que la Nature agit, qu'elle étale de ſi beaux ſpectacles, qu'elle diſtingue les ſaiſons, que le Soleil ſe léve & ſe couche, & que tant d'Aſtres rendent la nuit agréable. C'eſt principalement pour nous que toutes ces choſes ſe font, parce que nous en ſçavons mieux

mieux profiter que le reſte du monde: En effet, connoiſſez-vous quelqu'un qui ſe plaiſe comme nous aux divers chants des oiſeaux, ni qui ſoit ſi ſenſible à la douceur d'une belle nuit? Souvenez-vous de plus que ces plaiſirs ſont accompagnés de tant d'excellentes choſes que nous diſons dans nos promenades. Remercions-en les Dieux, & déſormais gardons-nous bien de nous plaindre: ce ſeroit une extrême ingratitude. Car, en vérité, nous ſommes plus riches que les Rois de Perſe, ou du moins nous ſommes plus heureux.

LETTRE VIII. *

DE MADAME SCARON

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS †.

MADEMOISELLE, voici des vers que M. *Scaron* a faits pour vous, après avoir très-inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer; & voyez com-

* Cette lettre eſt vraiſemblablement de l'année 1653.

† *Ninon de l'Enclos*, née à Paris le 15. Mai 1616., morte le 17. Octobre 1706.

combien je compte sur vous, je lui ai dit que vous les recevriez de ma main avec plus de plaisir que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma Cour en est grossie : mais c'est un foible dédommagement pour eux ; ils causent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout aussi ennuyé que les premiers jours de votre départ : il ne s'y fait point : c'est une constance héroïque. Revenez, ma très-aimable, tout Paris vous en prie. Si M. de *Villarceaux* sçavoit tous les bruits que Madame de *Fiesque* séme contre lui, il auroit honte de vous retenir plus long-tems. *Saint-Evremond* veut vous envoyer *Châtillon*, *Miossens* & *du Rincy*, en qualité de Chevaliers errans, pour vous enlever dans votre vieux Château. Revenez, belle *Ninon*, & nous ramenez les graces & les plaisirs. Ce sont mes voeux : voici ceux de M. *Scaron*.

O belle & charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra, Non,
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne ;
Tant est grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune personne,
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté!
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez beau,
De quoi vous donner une étrenne.

Com-

Contentez-vous de mes souhaits :
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,
Si de bon cœur je ne les fais.
Je souhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel & bon,
Force gibier tout le Carême,
Bon vin d'Espagne, gros marron,
Force argent, sans lequel tout homme est triste & blême,
Et qu'un chacun l'estime autant que fait *Scaron*.

LETTRE IX.

DE M. DE MERE' A MAD. SCARON.

C'EST être bien constante, Madame, je vous l'avoue, que de me garder toujours quelque place en votre souvenir, & de me faire la grace de m'écrire. Pensez-vous néanmoins que de la maniére que vous êtes constante, & même opiniâtre, je vous en doive être obligé, & que ce ne soit pas plutôt un sujet de plainte que de remercîment. Du moment que j'eus l'honneur de vous voir, vous me plûtes bien fort. Et si j'ose me flater d'une si douce pensée, il me semble aussi que vous me fites paroitre un peu d'inclination. Tout cela me promettoit un succès agréable. Mais ensuite, après beaucoup d'entretiens & de billets, qui vous ont

ont aſſez témoigné que je vous aime éperdument, & qui me devoient mettre bien avant dans votre cœur, vous en êtes demeurée obſtinément dans un degré d'amitié, qui ne s'éléve guére au-deſſus de l'indifférence. Comme je me plains de votre conſtance, vous me reprochez que je ſuis inégal. Et je ne veux pas nier que je ne le ſois pour vous, Madame, & peut-être encore plus que vous ne penſez. Mais vous m'en devez ſavoir bon gré; car de la ſorte que je le ſuis, il n'y a rien de plus obligeant, puiſqu'il ne ſe paſſe point de jour que je n'ajoute de l'eſtime & de la tendreſſe aux ſentimens que vous m'avez inſpirés. Et je vous ſouhaite encore aujourdui plus vivement que je ne faiſois hier. Il eſt vrai que les agrémens & les délicateſſes de votre lettre y peuvent contribuer. Peut-être que vous n'en demandez pas tant, & que vous en ſeriez embarraſſée. Je vous aſſure pourtant que les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaiſir, & que jamais on n'eſt heureux de s'aimer qu'on ne vienne à ne ſe pouvoir paſſer l'un de l'autre. J'ai eu des affaires qui ne m'ont pas permis d'être auprès de vous. A cette heure que je fais ce que je veux, j'eſ-
père

père de m'en approcher en peu de tems; & si vous me trouvez sombre & mélancolique à notre premiére vue, n'en soyez pas surprise; car il seroit bien mal-aisé que deux heures de votre conversation, toute charmante qu'elle est, me pussent guérir de la tristesse que deux mois de votre absence m'ont causé.

LETTRE X.

DE MADAME SCARON A MADAME DE FONTENAY.

Paris 14. *Février* 1653.

. . . . , ...

. . . . Il ne vous le pardonnera jamais, me dit-il, d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vu. Vous l'avez blessé dans l'endroit le plus sensible: vous avez trompé sa confiance: enfin, c'est un déchaînement, une obstination dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez-lui, dites-lui vos mécontentemens; dites tout avec fermeté; j'épierai le moment. Il seroit bien triste pour moi d'être privée du commerce de la personne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas, ne fléchissez point;

point ; dans deux jours je tiens votre paix faite. Dans le fond, vous n'êtes coupable que d'une imprudence, & ſon cœur eſt porté à vous juſtifier. Mon mari eſt ſurpris d'une ſi prompte rupture ; il prétend qu'au lieu de vous en allarmer, vous devez en bénir le Ciel.

LETTRE XI.

A MADAME DE PALAISEAU. †

Paris, 1654.

J'AI dit à M. de *Souvré* tout ce que vous lui auriez dit vous-même. Je doute qu'il réuſſiſſe ; ſoyez pourtant ſûre qu'il fera l'impoſſible ; il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de ſon ami ; mais il ſoutient que vos hauteurs diminuent ſa faute. La choſe eſt ſans reméde ; il tâchera ſeulement de l'engager à doubler la ſomme. Avec cela, vous ſeriez heureuſe, ſi vous ſçaviez l'être, & ſi la réputation pouvoit ſe renouveller. Donnez-vous à Dieu ; fuyez du moins le monde pour un tems ; vous pourrez y reparoî-

† *Céleſte de Palaiſeau*, Prieure d'Argenteuil. *Scaron* l'avoit beaucoup aimée dans ſa jeuneſſe.

paróître ensuite, comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avez toujours aimé la vertu; quand le public en sera persuadé, & vous le persuaderez par votre retraite, il oubliera vos foiblesses. Monsieur *Scaron*, qui juge très-sainement des choses, quand il veut bien les considerer sérieusement, est de mon avis. Adressez-vous à quelque homme de bien qui vous conduise dans les voies du Seigneur. Tout est vanité, tout est affliction d'esprit : l'expérience doit vous l'apprendre. Jettez-vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui dont on ne se lasse point, & qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.

LETTRE XII.

A MADAME DE POMMEREUIL.

Paris, 10. *Juillet* 1655.

MADAME, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une aussi belle passion que celle que M. *Scaron* a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de son lit. Il ne trouve rien de si beau que vous, pas même Madame de *Longueville*; il vous donne le prix de la beau-

beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la seule personne dont il prononce le nom avec respect. A votre considération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à *Madaillan.* Madame de *Brienne* est jalouse de vous : Madame de *Fiesque* l'est aussi; jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chasuble ; c'est le présent d'une rivale trop redoutable. Si j'en croyois mes amis, je vous priverois des priéres de la Chapelle que vous embellissez, & je défendrois au Prêtre de M. *Deslandes Payen*, de se ressouvenir de sa bienfaitrice. Madame de *Bonneau* sort d'ici; elle vous est si attachée, & elle le dit avec tant de plaisir & de zèle, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

LETTRE XIII.

A MADAME FOUQUET.

Paris, 25. *May* 1658.

MADAME, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs ; elle est heureusement terminée par la protection

tection de ce Héros, auquel nous devons tout, & que vous avez le plaisir d'aimer. Le Prévôt des Marchands a entendu raison dès qu'il a entendu le grand nom de M. *Fouquet*. Je vous supplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous en remercier à Vaux. Madame de *Vassé* m'a assurée que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées, où l'on pense avec tant de raison, où l'on badine avec tant de grace.

LETTRE XIV.

A LA MEME.

Paris, 4, *Septembre* 1659.

MADAME, la perte que vous venez de faire est une perte publique, par la part que la Cour & la Ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume, ce seroit sans doute la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime que toute la France a pour vous & pour Monseigneur le Surintendant. La mort du Duc d'*Anjou* n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, Madame, qui suis votre re-

devable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies; j'avois souvent lu dans ses yeux une félicité & une gloire à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint Nom soit béni! Le Ciel vous l'a ravi, Madame, il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

LETTRE XV.

A LA MEME.

Paris, 18. *Janvier* 1660.

MADAME, les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Madame *Bonneau* m'a faite de votre part; elle m'est si glorieuse, je suis si dégoûtée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour votre personne, que je n'aurois pas balancé un instant, quand même la reconnoissance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. *Scaron*, quoique votre redevable & votre très-humble serviteur, ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi, mes rai-

raiſons ne l'ont pas perſuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques qui coutent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Liſez ſa requête, Madame, & pardonnez-en la vivacité à un mari qui n'a d'autre reſſource contre l'ennui, d'autre conſolation dans tous ſes maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Madame *Bonneau*, que ſi vous vouliez abréger le terme, j'aurois peut-être ſon conſentement; mais je vois bien qu'il eſt inutile de m'en flater, & que j'avois trop préſumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer votre protection : perſonne ne vous eſt plus attaché que moi, & ma reconnoiſſance ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XVI.

A MADAME DE VILLARCEAUX.*

Paris, 27. *Août* 1660.

JE n'entreprendrai point de vous faire la rélation de l'entrée du Roi. Je vous dirai ſeulement que ni moi ni perſonne ne

* Femme de *Louis de Mornay*, Marquis de *Villarceaux*, mort à Villarceaux en 1691.

ne ſaurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas qu'il ſe puiſſe rien imaginer de ſi beau, & la Reine dut ſe coucher hier au ſoir aſſez contente du mari qu'elle a choiſi. S'il y a des rélations imprimées, dès aujourd'hui je vous en enverrai; ſinon, j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre : & tout ce que je vis hier fort diſtinctement, eſt à préſent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de ſuite. La maiſon de M. le Cardinal *Mazarin* ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid : elle commença par 72. mulets de bagage; les 24. premiers avoient des couvertures aſſez ſimples; les autres en avoient de plus belles, plus fines, plus éclatantes que les plus belles tapiſſeries que vous ayez jamais vües; & les derniers en avoient de velours rouge en broderie d'or & d'argent, avec des mords d'argent & des ſonnettes; tout cela d'une magnificence ſur laquelle on ſe récria beaucoup.* Enſuite vingt-quatre Pages paſſérent, & tous les Gentilshommes & Officiers de ſa maiſon. Après cela douze caroſſes à ſix chevaux, & ſes Gardes. Enfin

* Dans les œuvres de *La Fontaine* on trouve une lettre adreſſée à *Fouquet* ſur cette entrée. Il y eſt ſouvent parlé des mulets de ſon Eminence.

fin sa maison fut plus d'une heure à passer & à être admirée. Celle de MONSIEUR vint ensuite. J'oubliois dans celle de M. le Cardinal vingt-quatre chevaux de main, couverts de housses si belles, & si beaux eux-mêmes, que je n'en pouvois ôter les yeux. La maison de MONSIEUR parut donc très-pitoyable, & il y avoit, dit-on, du dessein : c'étoit pour montrer l'excessive opulence du Cardinal. Le Comte d'*Estrées* appelloit pourtant cela une fastueuse simplicité. La maison du Roi fut véritablement Royale. Vous sçavez, Madame, mieux que moi ce qui la compose. Mais ce que vous n'imaginerez seulement pas, c'est la beauté des chevaux que montoient les Pages de la grande & de la petite écurie, qui les manioient très-adroitement. Les différentes brigades des Mousquetaires avoient différentes plumes: la premiére en avoit de blanches: la seconde, de jaunes, noires & blanches: la troisiéme, de bleues, blanches & noires: & la quatriéme, de vertes & blanches. Les Pages de la Chambre étoient vétus de casaques de velour de feu, chamarrées d'or. M. de *Navailles* paroissoit à la tête des Chevaux-legers; tout cela magnifique: *Vardes* à la tête des Cent-Suisses; il étoit avec du

verd ſur de l'or, & de fort bonne mine. Enſuite .... non .... Les gens de qualité ſuivoient les Chevaux-légers : on en vit un très-grand nombre, tous ſi bien qu'on n'en pouvoit préférer un à un autre. J'y cherchai mes amis : *Beuvron* paſſa un des premiers avec M. de *St. Luc* : il me cherchoit auſſi, mais non où j'étois. Tous les autres marchoient aſſez en déſordre. Je cherchai M. de *Villarceaux* ; mais il avoit un cheval ſi fougueux, qu'il étoit à vingt pas de moi lorſque je le reconnus. Il me parut des mieux : il étoit des moins magnifiques, mais le plus galamment. Il avoit un beau cheval qu'il manioit bien : ſa tête brune paroiſſoit de loin : & l'on ſe récria ſur lui quand il paſſa. Tous ces Meſſieurs allérent faire de grandes révérences au balcon de l'Abbé d'*Aumont*. Je vous ai mandé qui y étoit *. Le Comte de *Guiche* marchoit ſeul, fort paré de pierreries qui éclatoient au Soleil admirablement, entouré de force belles livrées, & ſuivi de quelques Officiers des Gardes : il alla ſous le balcon, comme vous pouvez penſer : je crois qu'il dut plaire aſſez ; car il

* Peut-être la Princeſſe d'Angleterre, depuis mariée à *Monſieur*.

il étoit en plein de verd & de blanc qui réussit fort bien. Les Maréchaux de France précédoient le Roi, devant lequel on portoit un dais de brocard . . . . .

(*Il y a ici une lacune de quatre pages.*)

Le Roi saluoit tout le monde avec une grâce & une majesté surprenantes. Ensuite parut M. le Chancelier, en robe & manteau de brocard d'or, environné de Laquais & de Pages vêtus de satin violet, chamarrés d'argent, & couverts de plumes. Enfin, Madame, rien de plus pompeux: des Seigneurs on ne sauroit dire quel étoit le mieux; & si j'avois à donner le prix à quelqu'un, ce seroit au cheval qui portoit les sceaux. *La Feuillade* avoit affecté une singularité qui ne réussit pas: il n'avoit sur la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le Chevalier de *Grammont*, *Rouville*, *Bellefonds* & quelques autres Courtisans suivoient la maison de M. le Cardinal, ce qui surprit tout le monde: on dit que c'étoit par flaterie, & je m'en informerai. Le Chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. *Rouville* étoit en housse d'emprunt. Pour moi j'aurois pris le parti de n'y pas être; car le Roi sçait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses-là. Voilà, Madame,

tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai même la main si lasse que je ne vous remercierai point de toutes les bontés que vous me témoignez. Madame de *Préaux* m'envoya encore hier au soir une de vos lettres, dont je vous rens mille graces. Je n'enverrai celle-ci à la poste que le plus tard que je pourrai, afin d'attendre des rélations, s'il y en a d'imprimées.

Dans les premiéres harangues que l'on a faites, je n'ai point ouï parler de celle du Président *Amelot*. On ne peut encore sçavoir ce qu'ils auront fait, ni celui qui aura le mieux réussi : je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaises. Les Présidens à Mortier étoient assez ridicules avec leurs Mortiers sur la tête, qui de loin paroissoient de ces boëtes plates de confiture. On chante aujourd'hui le *Te Deum*. Dimanche il y aura un feu sur l'eau devant le Louvre. On ne parle que de plaisirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon respect. *Signé*, D'AUBIGNY.

P. S. Je viens d'apprendre que le Roi donna les clefs de la Ville, que l'on lui apporta, à M. de *Trêmes*, qui les envoya sur l'heure à Madame de *Navailles*. Les réla-

rélations ne ſont pas encore imprimées: je vous envoye ce qu'il y a. Trouvez bon que je faſſe ici mes complimens à M. de *Villarceaux*, & à M. & à Mademoiſelle de *la Garanne*.

LETTRE XVII.

A LA MARECHALE D'ALBRET.

Des Urſulines de la rue S. Jacques. 1664.

MADAME, je ſuis pénétrée du ſervice que vous m'avez rendu; & ce qui me charme dans votre procédé, c'eſt que vous m'ayez accordé votre protection ſans me l'avoir promiſe. Par la nobleſſe de votre action jugez, Madame, de ma reconnoiſſance & de mon reſpect. Je pourrai donc enfin déſormais travailler tranquillement à mon ſalut: j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma penſion. Ces cinq cent livres de plus que n'avoit M. *Scaron*, leur ſont dûes en bonne Morale, ne fût-ce que pour réparer le menſonge officieux de votre ami.

LETTRE XVIII.

A M. D'HERMILLI.

De St. Germain, le 18. *Septembre* 1664.

NOus avons fait vœu, mon cher cousin, de passer ici une partie de l'Automne; vous ferez donc sans nous la vendange: croyez qu'il n'y a qu'une résolution aussi forte que celle que nous avons prise, qui puisse nous faire refuser vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, très-agréable pourtant. Madame de *Fiesque*, *Beuvron*, Mlle. de *Prâlin*, & *Coulanges* nous donnent tous les soirs un petit concert. L'Abbé fait des vers, ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous; & le reste de la journée nous le donnons au jeu, à la conversation, à la musique. A St. *Germain* tout est plaisir; à Paris tout ennuie, tout endort.

Les jours sont plus sereins, les zéphirs sont plus doux:
C'est dans ces lieux charmans que régne l'innocence:
Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.
Que vos courtisans soient jaloux!

Du

Du bonheur ils ont l'apparence,
Nous en avons la jouïssance.
D'un favori superbe ils craignent le courroux;
D'amour seul nous craignons les coups.
L'art semble fait pour eux, & pour nous la nature.
Les fruits sont nos repas, les fleurs notre parure.
Nul autre miroir parmi nous,
Que le cristal d'une onde pure.

Adieu, mon cher cousin, & bonnes vendanges.

LETTRE XIX.

A MAD. LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

Le 20 *Février* 1666.

JE vous remercie, Madame, de tout mon cœur de la retraite que vous m'offrez; mais je suis bien éloignée aujourd'hui de penser à quitter la rue *St. Jacques*: il n'y a qu'une vie retirée qui puisse me convenir dans la situation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'avez commandé. Mon deuil est bien différent de celui de la Cour: j'ai à pleurer ma bienfaitrice, & mon repos, & mon bonheur. Avez-vous lu, Madame, le sonnet que

l'Abbé a fait sur cette mort ? C'est la plus belle chose du monde. Il faut que l'Abbé aime la vertu, puisqu'il la loue si bien.

LETTRE XX.

A LA MEME.

Le 3. *Mars* 1666.

MADAME, je le jure en présence de Dieu : quand même j'aurois prévu la mort de la Reine, je n'aurois point accepté ce parti : j'aurois encore mieux aimé ma liberté, j'aurois respecté mon indigence. Mes amis sont bien cruels, Madame ; ils me blâment d'avoir rejetté les propositions d'un homme riche & de condition, à la vérité, mais sans esprit & sans moeurs. J'ai dit à ce sujet à Madame la Maréchale tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus sensé : elle me condamne, elle m'impute mes malheurs. A la vérité je n'aurois pas aujourdui à regretter la perte de la pension qui me faisoit subsister ; mais Dieu y pourvoira : & j'aurois à présent à regretter ma solitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle : Si le

le refus étoit à faire, je le ferois encore, malgré la profonde misère dont il plait au Ciel de m'éprouver : je me suis bien consultée; j'ai tout considéré, tout pesé, tout vu. Je ne suis donc pas coupable, Madame : je ne suis que malheureuse; & c'est bien assez.

LETTRE XXI.

A Mlle. de l'Enclos.

Le 8. *Mars* 1666.

VOTRE approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis, je ne sçaurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale on me blâme, à *St. Germain* on me loue; & nulle part on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. *Scaron*? ô Dieu, quelle différence! Sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie; celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. *Scaron* avoit cet enjouement que tout le monde sçait, & cette bonté d'esprit que pres-

que perſonne ne lui a connu : celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni ſolide ; s'il parle, il eſt ridicule. Mon mari avoit le fonds excellent : je l'avois corrigé de ſes licences ; il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un déſintéreſſement ſans exemple : *C*** n'aime que ſes plaiſirs, & n'eſt eſtimé que d'une jeuneſſe perdue : livré aux femmes, dupe de ſes amis, haut, emporté, avare & prodigue : au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous ſçai bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de *la Châtre* : il n'auroit pas ſenti que la premiére fois devoit être la derniére. Aſſurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur eſt parfaitement libre, veut toujours l'être, & le ſera toujours : je l'ai trop éprouvé, que le mariage ne ſçauroit être délicieux ; & je trouve que la liberté l'eſt. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de *la Rochefoucault* ; & dites-lui que le livre de *Job* & le livre des *Maximes* ſont mes ſeules lectures. Vous ne ſerez pas remerciée, puiſque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnoiſſance ne perd rien au ſilence que vous m'impoſez. Que je vous dois de choſes, ma très-aimable !

LET-

LETTRE XXII.

A MADAME DE CHANTELOU.

Passy, 28. *Avril*.

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite. Je me soumets à la Providence: & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu? Mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M.***, comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer: irai-je le regagner par mes soumissions, & briguer l'honneur d'être à ses gages? On m'a envoyée à M. *Colbert*, mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au Roi, où l'Abbé *Testu* a mis toute son éloquence: ils n'ont pas seulement été lus. Oh! si j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux! Qu'on doit peu compter sur les hommes! Quand je n'avois besoin de rien, j'aurois obtenu un Evêché; quand j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Madame de *Chalais* * m'a offert sa protection, mais du bout des lévres: Madame de *Lyonne* m'a dit, *Je*

vous-

* Depuis Princesse des *Ursins*.

verrai, *je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, & personne ne m'en a rendu. Le Duc est sans crédit, le Maréchal occupé à demander pour lui-même: enfin, Madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves: il appelle ses enfans par les adversités: qu'il m'appelle, je le suivrai dans la règle la plus austère: je suis aussi lasse du monde que les gens de la Cour le sont de moi. Je vous remercie, Madame, des consolations Chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frére m'écrit que vous daignez lui témoigner.

LETTRE XXIII.

A MADEMOISELLE D'ARTIGNI.

Paris, 30. *Juin*.

SI tout ce que Madame l'Ambassadrice me dit de *Dona Camerera* est vrai, je n'aurai lieu de regretter ni Paris ni le Poitou. Notre Princesse est riche & bonne; elle a été élevée ici, & elle aimera tout ce qui en est. Je ne serai pas mal à la

Cour:

Cour : ce n'est qu'un enfant, mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais sont polis à l'excès, pleins d'esprit & magnifiques, à en juger par ceux-ci. A Lisbonne il y a plus de société qu'on ne dit ; & les chaleurs n'y sont pas excessives : enfin on m'y promet toutes sortes d'agrémens. Et que quitte-je ici ? des amis à qui je suis à charge, des gens qui ne sçavent pas servir l'infortune. Le Maréchal d'*Albret* est le seul qui me reste ; mais les choses sont bien changées : autrefois mon ami, il est aujourdui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéresser pour moi auprès de Madame de *Montespan* : ménagez-moi, je vous prie, l'honneur de lui être présentée, lorsque j'irai vous faire mes remercimens & mes adieux. Que je n'aye point à me reprocher d'avoir quitté la France sans en avoir revu la merveille !

LETTRE XXIV.

A MADAME DE CHANTELOU.

Paris, 11. *Juillet* 1666.

JE n'irai point en Portugal, Madame : c'est une chose décidée. Ces jours passés,

ſés, Madame de *Thianges* me préſenta à ſa ſœur, lui diſant que je devois partir inceſſamment pour Lisbonne. » Pour » Lisbonne! dit-elle, mais cela eſt bien » loin; il faut reſter ici: *Albret* m'a parlé » de vous, & je connois tout votre mé» rite; « J'aimerois bien mieux, diſois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma miſére. Je la lui peignis, mais ſans me ravaler; elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à ſa toilette. Je lui dis, que ma penſion étoit ſupprimée; que j'avois ſollicité en vain M. *Colbert*; que mes amis avoient inutilement préſenté des placets au Roi; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une ſubſiſtance honnête; que la longueur du voyage ne m'effrayoit point, puiſque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin, Madame de la *Fayette* auroit été contente du vrai * de mes expreſſions & de la briéveté de mon récit. Madame de *Monteſpan* en parut touchée, & m'en demanda le détail dans un Mémoire qu'elle ſe chargea de préſenter au Roi: je la remerciai très-affectueuſement: j'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus auſſi contente que ſi notre Abbé y avoit mis tout ſon

* Mot favori de Me. de *la Fayette*.

ſon eſprit. Je le lui fis remettre par la bonne Dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté: peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de *Villeroi* s'eſt joint à elle: c'eſt preſque le ſeul homme de ma connoiſſance que je n'avois pas prié de me ſervir, & le ſeul qui m'ait ſervi. Enfin ma penſion eſt rétablie ſur le même pied que la feue Reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ma ſolitude & pour mon ſalut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'*Albret* qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part eſt la meilleure réponſe à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Madame de *Monteſpan* & M. d'*Alincour*.

LETTRE XXV.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Paris, *le* 18. *Juillet*, 1666.

LE Maréchal d'*Albret* eſt mon ami de tous les tems; je ne ſçache pas qu'il ait été mon amant: quand on vous a ſervi, belle *Ninon*, on devient d'une délicateſſe

catesse extrême. Je le vois tous les jours, & vous sçavez bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous p'aignez de son absence; je suis trop fidèle à l'amitié pour que vous puissiez vous en prendre à moi: venez souper ce soir chez moi, & préparez votre vengeance. Madame de *Fiesque* & Madame de *Coulanges* ont fait partie de mettre le Maréchal de belle humeur. Je vous attens, à moins que le Marquis n'y mette obstacle: menez-le, si vous ne portez pas votre luth; mais songez bien qu'il nous faut ou le luth ou le Marquis.

LETTRE XXVI.

A MONSIEUR L'ABBE' TESTU.

Paris, le 15. *Novembre.*

NE vous allarmez pas de ma dévotion, mon pauvre Abbé. Rassurez l'hôtel de *Richelieu:* on n'oublie pas dans la solitude des amis, à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme: le Pére *Bourdaloue* ne me parleroit pas sur ce ton: vous êtes aujourdui mondain, vous ne le serez

pas

pas toujours ; viendra un tems où vous préférerez le Ciel à la Terre : vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connoissent pas : ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons ? Elle est le fruit de réflexions sérieuses : je fuis le monde, parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut : vous devez sentir vous-même combien cela est difficile. J'aime bien cette maxime du Pére *Joseph* : » Pour » être vertueux à Paris, il ne suffit pas de » le vouloir. « Je ne veux pourtant pas en sortir encore : trop de chaînes m'y attachent ; &, à ma foiblesse, je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si l'on vous a dépeint mon Directeur * comme un homme rigide : mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocens ; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui sont criminels. Sa piété est douce, gaie, point fastueuse ; il n'exige pas une vie toujours mortifiée ; mais il veut une vie Chrétienne & active : c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous & à *Guébriant*. Il commen-

* Mr. l'Abbé *Gobelin*, Docteur de Sorbonne.

mence par s'emparer des passions ; il s'en rend maitre, & il y substitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a apperçue en moi de plaire par mon esprit : j'obéis ; mais voyant que je bâille, & que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

LETTRE XXVII.

A MADAME D'HUDICOUR.

Paris, *le* 24. *Mars*, 1669.

MONSIEUR de *Vivonne* m'a déja parlé : je suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire ; mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille ; me convient-il de sacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs ce mystère, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clef, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piége. Cependant, si les enfans sont au Roi, je le veux bien ; je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de Madame de *Montespan* : ainsi il

faut

faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même chose à Madame de *Thianges*; & c'est une précaution que m'inspire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicatesse; mais depuis j'ai appris bien des choses qui me la prescrivent comme un devoir. Et vous, me blâmerez-vous aussi?

LETTRE XXVIII.

A LA MEME.

Paris, 24. *Décembre*, 1672.

LA Petite se porte mieux: *Puthau* vous a donné une fausse allarme: je n'ai pas craint un seul instant, & vous sçavez qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler: les douleurs ont été assez vives, mais sans convulsions: soyez donc tranquille, ma chère Madame. Les enfans furent avant hier à St. Germain: la nourrice entra, & je restai dans l'antichambre. » A qui sont ces enfans? lui dit le Roi: » Ils sont surement, répondit-elle, à la » Dame qui demeure avec nous; j'en ju- » ge par les agitations où je la vois au » moin-

» moindre mal qu'ils ont. Et qui croyez-
» vous, reprit le Roi, qui en soit le pére?
» Je n'en sçai rien, repartit la nourrice;
» mais je m'imagine que c'est quelque
» Duc ou quelque Président du Parlement.«
La belle Dame est enchantée de cette réponse, & le Roi en a ri aux larmes.

LETTRE XXIX.

DE M. DE MERE' A MAD. SCARON.

JE ne crois pas avoir été de ma vie si ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorsque vous me fites signe de monter dans votre chambre. Et si de loin vous me parutes belle & brillante, je fus encore plus surpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le dusse pas être. Car qui sçait mieux que moi, & qui l'a plus profondément senti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédez en rien aux plus aimables de la Cour? Mais, sans mentir, Madame, vous aviez dans ces momens des graces bien particuliéres, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes visible que pour fort peu de gens, je pensois

fois que vous feriez feule. C'eſt feule qu'on vous fouhaite le plus. Je fus néanmoins bien aife de m'être trompé. La bonne mine de Monfieur.... qui vous tenoit compagnie, les excellentes chofes qu'il difoit, & fa maniére de s'expliquer me donnérent de l'admiration, & me firent connoitre que le bonheur ne fe peut limiter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du feul plaifir de vous regarder & de vous écouter. Je vous avoue pourtant que cet homme ne s'en fut pas plutôt allé, que je le trouvai beaucoup à dire. Ce n'eſt donc pas une chofe bien étrange, fi vous l'avez quelquefois auprès de vous, malgré votre humeur folitaire; & je ne m'étonne pas non plus s'il quitte fi fouvent la Cour pour venir gouter les charmes de votre converfation. Auffi, Madame, je fuis perfuadé qu'il auroit moins de plaifir à prendre la conduite d'un fi beau Royaume fous le plus grand Prince du Monde, qu'à gouverner une fi belle Dame. Ces deux Charges méritent bien d'être briguées, & celui qui difcouroit avec vous me femble affez habile homme pour efpérer l'une, & même affez honnête-homme pour afpirer à l'autre. Mais, Madame, quand ce feroit

le plus honnête-homme qu'on se puisse imaginer, toujours devroit-il bien craindre que votre sévérité ne l'éloignât encore plus de vos bonnes graces, que son mérite ne l'en pourroit approcher.

LETTRE XXX.

DE MAD. SCARON A MAD. DE MONTESPAN.

Anvers, *le* 18. *Avril*, 1674.

MADAME, notre voyage a été fort heureux, & le Prince se porte aussi bien que la Marquise de *Surgéres*; tous deux également inconnus, tous deux très-fatigués, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même tems que nous avons eu dans la route, c'est-à-dire, le plus beau du monde. Le Prince est assez gai, il a bon appétit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mére, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

LET-

LETTRE XXXI.

A LA MEME.

Anvers, le 20. Avril.

MADAME, le Médecin visita hier le Prince : il parla de fort bon sens sur son incommodité; il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, point Charlatan. Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier; mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voyage; demain il commencera ses remèdes: je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil: il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement, & cela me rassure. Le Prince lui a dit: »Au moins, Mon»sieur, je ne suis pas né comme cela; » voyez maman, & papa n'est pas boiteux :« il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous sommes ici parfaite-

ment inconnus, & nous y vivrons d'une maniére fort retirée, heureux si nous pouvons en rapporter la santé: je le demande à Dieu à toutes les heures du jour, & je ferai dire cent Messes à cette intention. Le petit Mignon baise très - humblement les mains à la belle Madame.

LETTRE XXXII.

DE MADAME DE MAINTENON A LA MEME.

Barege le 10. *Juin* 1675.

LE *Mignon* se porte bien : nous arrivons dans le moment. Ce voyage n'en est pas un; c'est une agréable promenade. La Guienne a fait des merveilles, & j'ai bien promis à Messieurs d'*Albret* & de *Saint-Simon* de vous l'écrire. Le Roi n'auroit pas été mieux reçu; par-tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriez été enchantée, Madame; & vous n'imaginerez point jusqu'où va l'amour de ces peuples pour le Roi & pour tout ce qui lui appartient. Le *Mignon* a répondu à la harangue des Jurats de Bourdeaux. M. *le Ragois* s'est chargé de vous man-

mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y ſerons pourtant auſſi libres que ſi nous étions ſeuls, quoique nous nous ſoyons déja aperçus, que nous ſommes trop reſpectés pour n'être pas un peu contraints: voilà un barbouillage du *Mignon*.

DU DUC DU MAINE

A SA MERE.

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur; & j'écrirai bien mieux quand je penſerai que c'eſt pour vous, Madame. Madame de *Maintenon* paſſe tous les jours à filer; & ſi l'on la laiſſoit faire, elle y paſſeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon eſprit; elle eſpère bien d'en venir à bout, & le *Mignon* auſſi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'hiſtoire de *Céſar*: je lis à préſent celle d'*Alexandre*, & je commencerai bientôt celle de *Pompée*. La tartufferie de l'Aumônier

continue. Elle vous divertira bien. *Lutain* est fort paresseux. J'ai donné mon amitié à *Anse*, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. *Hénaut* est complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. *La Couture* n'aime pas à me prêter les jupes de Me. de *Maintenon*, quand je veux me déguiser en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivez au cher petit *Mignon*. J'en ai été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne seroit que pour vous plaire; car je vous aime au superlatif. Je fus charmé, & je le suis encore du petit signe de tête que le Roi me fit quand je partis; mais fort mal content de ce que tu ne me paroissois pas affligée: tu étois belle comme un Ange.

LETTRE XXXIII.

A MADAME DE COULANGES.

JE vous fais mille remercimens, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus sont au-dessus de mon mérite; mais rien n'est au-dessus de mes soins: je consume le plus beau de ma vie au ser-

vice

vice d'autrui : je ſuis toujours dans des inquiétudes mortelles, & vous ne ſçauriez croire combien les déſagrémens néceſſaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois beſoin de repos, & je vis dans une action continuelle; pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne ſçauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de *Sévigné*. Dites-lui combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle *Victoire* ſort d'ici, fort piquée, je penſe, de n'avoir pu me perſuader de ſouper ce ſoir chez ſa mére. Je ne ſerois jamais à moi, ſi je ne refuſois pas toujours. Ma ſervitude finira. Mais hélas! peut-être finira-t-elle par une autre ſervitude. Le *Mignon* a fort bien retenu les vers de M. de *Coulanges*: il les a récités avec grace: on en a demandé l'Auteur: je l'ai nommé : on a ſouri : dans ce pays-ci rien ne ſe perd.

LETTRE XXXIV.

A MADAME D'HUDICOUR.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été propoſé que d'une maniére fort

vague, & c'est bien assez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi: il n'a ni biens ni mérite, & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuser un Duc. J'ai remercié Madame de *Montespan*, & rejetté la cause de mon refus sur ma tendresse pour les Princes. Je l'en ai si bien persuadée, que je suis sure qu'elle se repent à présent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne se douta pas que je l'aye pénétrée, & elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter: je lui ai tout promis: j'ai tout oublié: nous nous sommes embrassées: désormais nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en signer le traité. On est malheureux de vivre dans un pays où la bonne foi des traités dépend des sermens. Il faut s'accoutumer à tout: j'ai déja renoncé à mes gouts, à ma santé, à mes plaisirs. Mais ne craignez pas que je renonce jamais aux sentimens qui m'attachent à vous.

LET-

LETTRE XXXV.

A MADAME DE COULANGES.

5. *Fevrier* 1675.

J'AI plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon, que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment: mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant? C'est une assez belle maison; un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux dehors, des bois où Madame de *Sévigné* rêveroit à Madame de *Grignan* fort à son aise. Je voudrois pouvoir y demeurer; mais le tems n'est pas encore venu. Il est vrai que le Roi m'a nommée *Madame de Maintenon*, que j'ai eu l'imbécillité d'en rougir; & tout aussi vrai, que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui que celle de porter le nom d'une terre qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Madame de *Montespan* qu'il y a de faux fréres, & que du soir au lendemain la ville est fort exactement informée

de tout ce qui ſe fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuſer d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom : ce ne ſont pas ſes amis qui le diſent : ce ſont ou mes ennemis ou mes envieux : peu de bonheur en attire beaucoup. Le voyage de Barège n'eſt pas encore fixé : au retour je ſerai plus libre, & j'aurai le plaiſir de vous écrire moins ſouvent. M. de *Coulanges* eſt ici : on s'en aperçoit bien : on s'ennuyoit.

LETTRE XXXVI. *

A MADAME DE MONTESPAN.

1677.

MADAME, voici le plus jeune des Auteurs qui vient vous demander votre protection pour ſes ouvrages. Il auroit bien voulu, pour les mettre au jour, atten-

* Cette lettre fut imprimée l'année ſuivante à la tête d'un livre intitulé : OEUVRES DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. *Cette épître dédicatoire eſt tournée*, dit Bayle, *de la manière la plus délicate : il ſemble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer : cependant on loue juſqu'au vif ; & on va bien loin en peu de paroles.*

attendre qu'il eût huit ans accomplis ; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au Monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, & qu'il y ait peu d'Auteurs que le Ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la Nature avoit commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il sait faire déja un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ses plus secrettes pensées, je sçai avec quelle admiration il vous écoute ; & je puis vous assurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'Histoire ancienne : mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez guère touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés :

il craint cela avec d'autant plus de raison qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des Auteurs qui nous disent des merveilles si fort au-dessous de celles que nous voyons. Comment pourroit-il être frapé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que *Florus* & *Justin* lui racontent? ses nourrices dès le berceau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans: il n'a que sept ans, & il a déja vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoute un peu de l'antiquité. Il est fier naturellement: je vois bien qu'il se croit de bonne maison, & avec quelques éloges qu'on lui parle d'*Alexandre* & de *César*, je ne sçai s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfans de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne se connoit pas mal en Héros; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens, & que dans le dessein que

j'avois

j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choisir un Auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je suis, Madame, votre très-humble & très-obéissante servante.

LETTRE XXXVII. *

DE MAD. DE MONTESPAN AU ROI.

VOus me demandâtes, mon Cher, si votre Couronne n'étoit pas le charme de votre amour: & lorsque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous-même, vous me dites que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu, si j'avois pu vous faire voir combien votre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour! Ces deux passions sont aisées à discerner. Que faites-vous

* C'est cette fameuse lettre qu'on dit que Madame de *Maintenon* dicta à la Marquise de *Montespan*, & à laquelle on attribuë communément la fortune de Madame de *Maintenon*, par une suite du goût que LOUIS XIV. prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il est vraisemblable que *Gayot de Pitaval* l'a forgée.

de votre pénétration, puisque vous ne les démêlez pas? Moi ambitieuse! moi qui crois voir dans les yeux de toutes les femmes le même amour qui est dans mon cœur pour le plus aimable des hommes!

Faut-il vous rappeller cette querelle que je vous fis sur votre froideur il y a quelques jours? Je ne me souviens pas de ce que je vous dis alors; mais je sçai bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me rassurer? Si je n'avois aimé que le Roi, ne me serois-je pas payée de vos excuses? auriez-vous eu tant de peine à me persuader, à m'appaiser? Quand je vois la tendresse qui parle dans vos yeux, ne voyez-vous pas la même passion vous répondre dans les miens? l'ambition pourroit-elle se déguiser de la sorte? Quand mon cœur se livre aux plus doux transports & qu'il y succombe, dites-moi, mon cher, est-ce l'ouvrage de l'ambition? Vous aimez, & vous ne reconnoissez pas l'amour! Je vous en dirois davantage; mais le dépit m'arrache la plume de la main.

LET-

LETTRE XXXVIII.

DE MAD. DE MAINTENON A MADAME DE COULANGES.

Coignac, 16. *Juin*, 1677.

JE n'ai que le tems de vous dire deux mots : je suis aussi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis, j'en profiterai : je m'étois toujours bien doutée de ses sentimens, & je voudrois m'être trompée. Mes complimens à M. de *Coulanges*, & puis à l'Abbé, & puis à l'Abbesse. Je serai toujours, &c.

LETTRE XXXIX.

A MADAME DE MONTESPAN.

Barege, *Samedi*, 1677.

MADAME, je n'ai rien à ajouter au détail de M. *Fagon*. Le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet : il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte une répon-

réponse qui m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a paru au-dessus de son âge : je le reprenois hier de quelques maniéres hautes, & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui : » Cela lui est bien aisé, me répondit-il ; » il est si sûr de son rang ! & moi » j'ignore quel est le mien. « Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Madame du *Fresnoy* m'écrit les choses les plus gracieuses. Je vous en remercie très-humblement, Madame, & l'on ne peut être avec plus de respect, &c.

LETTRE XL.

A L'ABBE' TESTU.

ET voilà comme les curieux sont toujours mal informés. Mon éloignement de la Cour est si peu décidé, que j'y tiens par des liens plus forts que jamais. Je n'ai aucun sujet de mécontentement, & l'on vous a sans doute mal instruit à dessein. L'idée d'entrer en Religion ne m'est jamais venue dans l'esprit. Rassurez donc Madame de *la Fayette*. Nous avons beaucoup ri du soupçon dont vous m'honorez de m'être mis en tête d'accréditer les vapeurs.

peurs : il est vrai qu'elles sont ici beaucoup plus communes qu'autrefois ; mais vous sçavez bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la source de cette mode. Tout le monde est ici entre la crainte & l'espérance : on nous promet de grands événemens : vous verrez à la maniére dont j'y prendrai part que je ne pense guères à quitter ce pays : non, je ne le quitterai que quand vous serez digne d'avoir une Abbaye. Le Roi a dit expressément qu'il ne vouloit désormais que de pieux Ecclésiastiques. Que d'Abbayes vaqueront ! allez-vous dire. Adieu, mon pauvre Abbé : ne m'écrivez point quand vous aurez votre accès : vous voyez, vous peignez tout si noir, que si j'aimois la solitude, vous me la feriez haïr.

LETTRE XLI.

A MADAME DE MONTESPAN.

Maintenon, 13. *Mars* 1678.

MADAME, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand : il y a apparence qu'à l'heure qu'il est la citadelle aura capitulé.

Le

Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire. Je prens une part infinie à votre joie. Ma belle-sœur & mon frére arrivérent ici hier, pénétrés de vos bontés: le Prince se porte bien. Je vai joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

DU DUC DU MAINE AU ROI.

SIRE, si Votre Majesté continue à prendre des Villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant; car M. *le Ragois* ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu de joie.

DE MADAME DE MAINTENON.

Vous trouverez, Madame, Maintenon bien changé. *Mignard* s'est surpassé, & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre Conquérant. Si jamais passion fut pardonnable, c'est celle-là, sans doute; mais, je le dirai toujours, il n'en est point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.

LET-

LETTRE XLII.

DE LA COMTESSE DE BREGY A MADAME DE MAINTENON.

EN vérité, Madame, l'on rachète si bien par l'ennui de votre absence le plaisir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laisse. Et le monde se montre en vous d'un si beau côté, que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner, si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent, il n'en est presque point qui vous ressemble. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon Hermitage, avec dessein de me servir de la liberté de la solitude, pour penser souvent à vous, mais sans prétendre d'en être récompensée par la même chose, la Cour ayant trop de personnes présentes pour que les absens s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arrivoit d'en avoir quelquefois dans votre souvenir, que ce ne soit jamais, Madame, sans penser à moi, comme à la personne qui est le plus à vous.

LET-

LETTRE XLIII.

DE MADAME DE MAINTENON A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Versailles, 12. *Novembre* 1679.

CONTINUEZ, Mademoiselle, à donner de bons conseils à M. d'*Aubigné*: il a bien besoin des leçons de *Leontium*. Les avis d'une amie aimable persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévère. Madame de *Coulanges* m'a donné des assurances de votre amitié qui m'ont bien flatée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit: je suis étrangére dans ce pays, sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressés, & que le souffle le plus léger de la fortune tournera contre moi, sans autres parens que des gens qui demandent sans cesse & qui ne méritent pas toujours. Vous jouissez d'une liberté entiére; je vis dans un esclavage continuel. Croyez-moi, ma belle Mademoiselle, (car vous ne cesserez jamais de l'être) les intrigues de la Cour sont bien moins agréables que le Com-

commerce de l'esprit. Mes complimens à nos anciens amis. Madame de *Coulanges* & moi nous célébrames hier votre santé à Maintenon, & nous n'oubliames pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à M. d'*Aubigné*.

LETTRE XLIV.

A MADAME DE FRONTENAC. *

1680.

MONSIEUR de *Louvois* a ménagé à Madame de *Montespan* un tête-à-tête avec le Roi. On le soupçonnoit depuis quelque tems de ce dessein; on étudioit ses démarches; on se précautionnoit contre les occasions; on vouloit rompre ses mesures; mais elles étoient si bien prises, qu'on a enfin donné dans le piége. Dans ce moment ils en sont aux éclaircissemens; & l'amour seul tiendra Conseil aujourd'hui. Le Roi est ferme: mais Madame de *Montespan* est bien aimable dans les larmes. Madame la Dauphine est en priére: sa piété a fait faire au Roi des réflexions sérieuses: mais il ne faut à la chair

* On n'a pu recouvrer que des fragmens des Lettres à Me. de *Frontenac*.

chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grace. Cette Princesse s'est fait un point de conscience de travailler à la conversion du Roi : je crains qu'elle ne l'importune & ne lui fasse haïr la dévotion : je la conjure de modérer son zèle : elle m'admet quelquefois à ses exercices de piété : je vous assure qu'il n'est point de cœur plus à Dieu. Madame de *la Vallière* est un exemple bien frapant du pouvoir de la grace : le Roi en parle volontiers : & je ne puis me persuader que *Louvois* & Madame de *Montespan* effacent de son esprit ces saintes impressions. Mais encore un coup, l'esprit est prompt & la chair est foible.

LETTRE XLV.

A LA MEME.

23. *Août* 1680.

CET éclaircissement a raffermi le Roi : je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie si redoutable : il avoue que M. de *Louvois* est un homme plus dangereux que le Prince d'*Orange* ; mais c'est un homme nécessaire. Madame de *Montespan*

tespan a d'abord pleuré, ensuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur : elle s'est déchaînée contre moi selon sa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour son honneur elle devroit du moins sauver les apparences. *La Feuillade* s'est brouillé avec *Colbert* & réconcilié avec *Louvois*. Le Prince de *Marsillac* trompe toute la Cour. La Duchesse du *Lude* se tient au grand nombre. Madame de *Rochefort* est entrée dans les pieuses intentions de Madame la Dauphine. Madame du *Fresnoy* veut me persuader que le Roi me trompe : & quel intérêt auroit-il à me tromper ? Mes amis ne me laissent pas le tems de respirer : je suis plus contente de la discrétion de mes parens. Je vous attens après-demain à Maintenon.

LETTRE XLVI.

A LA MEME.

JE suis dévorée de chagrins : je m'étois flatée que Madame de *Montespan* cesseroit de me persécuter, & que je pourrois enfin faire paisiblement mon salut au-

auprès d'une Princesse, qui donne à toute la Cour un exemple bien admiré & bien peu suivi... Elle s'est raccommodée avec le Roi : *Louvois* a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me nuire : elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Elle vint hier chez moi, & m'accabla de reproches & d'injures : le Roi nous surprit au milieu d'une conversation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embrasser & de nous aimer : vous sçavez que ce dernier article ne se commande pas. Il ajouta en riant, qu'il lui étoit plus aisé de donner la paix à l'Europe que de la donner à deux femmes, & que nous prenions feu pour des bagatelles.

LETTRE XLVII.

A LA MEME.

JE ne puis vous voir. J'irai à Maintenon : le Roi veut m'y surprendre un jour, & ce jour sera peut-être demain ou après demain. Je n'ai pas un moment de repos : Madame la Dauphine est en retraite. Je ne serois plus ici, si sa dévo-

tion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi : je ne fus jamais si agitée ni si combattue.

LETTRE XLVIII.

A LA MEME.

10. *Octobre* 1680.

JE reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma santé qui s'affoiblit tous les jours ne me permettra pas d'en jouïr long-tems. Tout ce que j'acquiers en crédit, je le perds en tranquillité : cette vie m'est insupportable. Le Roi se défie de moi & me craint : il me comble de biens pour me fermer la bouche : il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choses : si cela continue, je me retirerai : il est sûr que c'est offenser Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenser. La piété contracte une certaine tiédeur, sans qu'on s'en apperçoive. Je serois déja hors de ce pays, si je ne craignois que le dépit ne con-

contribuât plus à m'en éloigner que le désir de mon salut. Je sacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici : & je ne puis me résoudre à accomplir mon sacrifice. La piété de Madame la Dauphine me confirme dans mes bons sentimens, & en même tems détruit tous mes projets.

LETTRE XLIX.

A LA MEME.

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me faisois illusion : je suis encore bien loin du détachement où j'aspire. Mes chaînes ne furent jamais ni si pesantes ni si fortes. Je ne sçai que dire à l'Abbé *Gobelin* : je crains de lui ouvrir mon cœur, parce que je crains de me rendre coupable d'une obstination qui offenseroit Dieu : je suis une malade qui cache son mal par la crainte des remèdes.

LETTRE L.

A LA MEME.

SEs discours m'affligeroient bien plus vivement, si je ne sçavois par qui ils

lui

lui sont inspirés. Je n'eus jamais tant de plaisirs éclatans d'un côté, ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes mesures sont tous les jours dérangées. Je suis si malheureuse, je l'ai tant été jusqu'ici, qu'il y a espérance que la prospérité ne me gâtera pas.

LETTRE LI.

A LA MEME.

J'OBTIENS tout : mais l'envie me le vend bien cher. Mon coeur est déchiré, & le sien n'est pas en meilleur état. A quarante-cinq ans il n'est plus tems de plaire ; mais la vertu est de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon esprit, on l'a dit autrefois de mon visage : ces louanges ne me séduisoient point ; jugez si je ne résisterai pas aux vôtres.

LETTRE LII.

A LA MEME.

R. *Uvigni* est intraitable. Il a dit au Roi que j'étois née Calviniste, & que je l'avois été jusqu'à mon entrée à la Cour.

Ceci m'engage à approuver des choses fort opposées à mes sentimens. Il y a long-tems que je n'en ai plus à moi. Que je serois heureuse si c'étoit à Dieu que j'en eusse fait le sacrifice !

LETTRE LIII.

A LA MEME.

IL n'y a que Dieu qui sçache la vérité.... Il me donne les plus belles espérances. Mais je suis trop vieille pour y compter. Si Madame de *Montespan* étoit.... » Il y a » long-tems que, dit-elle, elle ne s'est pas » laissée aller à cette foiblesse: « ce n'est pourtant point ici qu'on peut se faire une ame forte... Je le renvoie toujours affligé & jamais désespéré.

LETTRE LIV.

DU CHEVALIER DE MERE' A Me. DE MAINTENON.

J'AI une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir, Madame ; & quand je vous rencontre, il me semble que vous ne me fuyez pas. Je fus tout hier

hier à Saint-Cloud avec Madame la Maréchale de *Clerembaud*. Nous y parlâmes de vous, à peu près comme vous l'eussiez pu désirer. Je vous louois sans flâterie, & de tems en tems je vous blâmois sans médisance. Madame la Maréchale enchérissoit volontiers sur les louanges que je vous donnois ; & quand je trouvois quelque chose à redire en vous elle tâchoit de l'excuser ou de l'adoucir. Enfin elle me chargea d'aller vous prier de sa part de venir dîner demain chez elle.

Je m'étois levé fort agréablement pour m'acquitter de ma commission, & voilà que Madame la Maréchale me mande que MADEMOISELLE, qui devoit aller ce matin voir la Reine, a remis ce voyage à la semaine qui vient. Ce changement ne m'empêcheroit pas d'aller à Saint-Germain, s'il ne me venoit dans l'esprit que vous êtes quelquefois d'un abord assez difficile, & que si je vous demandois inutilement, cela pourroit vous faire tort & me nuire aussi. Car il est vrai, Madame, que tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé, c'est qu'on s'imagine que vous négligez vos anciennes connoissances. Et pour ce qui me regarde, je tiendrois à fort grand deshonneur qu'une

personne si sage & de si bon goût donnât à penser, qu'elle m'eût oublié après une si longue amitié. D'ailleurs, j'ai tant soit peu de cette humeur de Fée dont on vous accuse, & je cherche ordinairement la solitude au milieu même de Paris. Ainsi, quelque estime, quelque inclination que nous ayons l'un pour l'autre, je ne crois pas qu'on nous rencontre souvent ensemble, & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage qui n'est pas à mépriser: car nous pouvons par-là nous acquérir la gloire d'une extrême constance, si nous continuons toujours à nous aimer, sans nous voir, ni sans nous écrire. Pour moi, je vous estime tant, Madame, que je ne cesserai de témoigner par-tout que je suis avec une extrême passion le plus respectueux de vos serviteurs, &c.

LETTRE LV.*

DU MEME A LA MEME.

EN vérité, Madame, il seroit bien mal-aisé d'avoir tant d'amis d'importance

* Il est vraisemblable que cette lettre singulière est de l'année 1683. Le Chevalier de *Méré* & LOUIS XIV. faisoient dans le même tems les mêmes propositions à la même femme.

tance au milieu de la Cour, & d'estimer constamment ceux qui n'y sont rien, quand ce seroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur si extraordinaire; mais dès le tems que j'avois l'honneur de vous approcher, je m'apercevois que vous sçaviez toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait espérer que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prens de vous écrire.

Je pense avoir été le premier qui vous ait donné de bonnes leçons; & je puis dire, sans vous flater, que jamais enfance ne m'a paru plus aimable que la vôtre, tant pour les charmes de votre personne, que pour avoir le meilleur coeur du monde & l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisois à vous rendre aimable, & que dès-lors vous ne l'étiez déja que trop pour moi. De sorte que si l'on ne vous regardoit aujourd'hui comme une personne parfaitement accomplie, il ne s'en faudroit prendre qu'à moi, si ce n'étoit peut-être que la Cour vous eût gâtée. Aussi, Madame, en quelque lieu que je sois, je ne fais rien avec tant

de plaisir que de parler de vous; & je ne sçai si c'est par estime, ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au-dessus de toutes les autres. Si cela vous paroit fort peu vraisemblable, à cause que vous m'avez extrêmement négligé, je vous apprens, qu'entre vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit, vous en avez une que je regarde comme un enchantement: c'est que les gens de bon gout qui vous ont bien connue ne vous sauroient quitter, de quelque adresse que vous usiez pour vous en défaire; & j'en suis un fidéle témoin. Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue, & dont vous devriez bien vous désabuser; car il n'est pas vrai qu'on se lasse de tout à continuer; & la défiance que vous avez de pouvoir conserver celui qui vous auroit plu pour le mariage, est très-mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point sur ma parole. Oui, je vous jure que de tant de belles personnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devez le moins craindre, & je vous conseille d'en prendre le hazard. Car encore que votre abord gagne aisément ceux qui vous voyent, vos attraits les plus piquans ne se montrent pas si vite; & plus on aura goû-

té

té de vos bonnes graces, & plus on sera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux disposer à recevoir les services d'un galant homme? mais je n'en sçache point de si digne de vous que moi; & je sens bien que si la fantaisie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit, je me laisserois vaincre, & je vous aimerois toujours. Il me semble, Madame, que si vous étiez un peu plus enjouée, & qu'on pût espérer de vous plaire en badinant, vous en seriez plus saine & plus heureuse. Aussi-bien le monde est si peu de chose, que c'est être bien fou que d'être si sage; mais sérieusement, puisque vous êtes si sérieuse, celui que vous auriez choisi ne seroit-il pas au plus haut point de bonheur qu'on puisse desirer, de passer sa vie auprès de la plus agréable personne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnez tant d'admiration, qu'il faudroit votre génie & vos délicatesses pour vous louer d'aussi bon air que vous le méritez? Il est pourtant vrai, qu'on trouve en votre procédé quelque chose à redire; & je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchise & la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort

assurée. Cependant vous témoignez assez que vous êtes bonne & bienfaisante; tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la Cour observent que vous ne favorisez que des gens qui ne sauroient vous en être obligés, parce qu'ils sont déja si élevés, que tout ce que vous ajoutez à leur fortune est presque insensible, encore que ce soit quelque chose de bien grand. Je souhaiterois pour le comble de votre gloire que vos bontés s'épandissent sur quelques personnes dont le mérite est moins en vue. Outre que vous en paroîtriez plus généreuse, vous vous en feriez des créatures, qui n'auroient rien de plus cher que de reconnoître vos bienfaits. On m'a dit que M. de *Villette*, qui n'a rien de fou ni d'étourdi que d'être toujours fort Huguenot, vous avoit parlé d'un très-honnête homme qu'on appelle M. de *Vieux-Fourneaux*. Vous jugez bien, Madame, que pour quoi que ce pût être, je ne voudrois perdre le peu d'estime qui me reste auprès de vous. Mais si vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il seroit difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon. Je suis persuadé qu'on ne lui sauroit rien commettre de noble ni d'exquis dont il ne soit capable, ou du moins

moins qu'il ne le puisse devenir du jour au lendemain. Comme je le vois souvent, je lui ait dit tout ce que je sçavois. Et plût à Dieu, Madame, avoir aussi bien réussi à vous instruire! car toujours m'en reviendroit-il cet avantage, que vous seriez bien aise que je fusse éperdûment comme je suis, &c.





LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A M. D'AUBIGNÉ.

LETTRE I.

Paris, le 3. Janvier 1664.

JE suis bien fâchée, mon cher frére, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé toutes mes dettes: & vous sentez bien que c'est-là le premier usage que je dois faire de ma pension; & vous haïriez des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'œconomie vous pourriez vivre à votre aise: votre dissipation me perce le cœur: séparez-vous des plaisirs, ils coutent toujours cent fois plus que les besoins. Soyez délicat sur le choix de vos amis: votre fortune & votre salut dé-

dépendent également des premiers pas que vous ferez dans le monde. Je vous parle en amie. Appliquez vous à votre devoir. Aimez Dieu. Soyez honnête homme. Prenez patience; & rien ne vous manquera. Madame de *Neuillant* m'a souvent répété ces conseils; & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu, mon cher frére: je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez; & vous ne le serez qu'autant que vous serez sage.

LETTRE II.

Ce Samedi, à minuit. 1666.

JE vous remercie, mon cher frére, du soin que vous avez de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à *Dandelot?* Il vous est nécessaire, & il me sera inutile. Il est vrai que Mademoiselle de *Pons* se marie, & que j'ai la joie d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croyez bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos complimens. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal, non

par les fatigues de la noce, mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à *la Vallière* devant que d'aller à Pontoise. Mais je crois que vous n'attendrez pas long-tems. On ne parle ici que de guerre : je la souhaite pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere me rend cruelle pour le genre humain ! Bon soir. Nous n'aimons ni vous ni moi les longues lettres. Je ne sçai présentement aucunes nouvelles. Je ne vois personne. Depuis quinze jours je n'ai songé qu'au mariage de mon amie †. Son bonheur me dédommagera bien de mes peines.

LETTRE III.

Ce 18. *Septembre.* *

SOIT que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, vous devez être égale-

† Bonne de *Pons*, mariée à d'*Hudicourt*. Dans le premier Recueil des Lettres de Madame de *Maintenon*, édit. de Nancy, p. 46. on en trouve une sur ce mariage, qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocryphe. De plus, voyez *les Entretiens de Madame de Maintenon.*

* *L'adresse*: A M. d'*Aubigny*, Capitaine d'Infanterie & Cavalerie, au Quesnoy.

lement persuadé de mon amitié, & des soins que je prendrai toujours pour votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement; & je suis persuadée que vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Ainsi, mon cher frére, nos fortunes sont communes; & elles ne seront pas si malheureuses qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai point encore demandé en quel Régiment je vous voulois, parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choisir. Je vai recevoir votre argent, payer nos dettes, & garder le reste. Votre Compagnie d'Infanterie sera vendue avant qu'on délivre aucune commission des augmentations que l'on fait dans le Régiment. Adieu, mon enfant: conservez votre santé, & faites mille amitiés pour moi à votre Gouverneur. Je me porte très-bien.

LETTRE IV.

Le 27. Decembre. *

JE suis très-fâchée de ce que votre valet vous a volé, & encore plus de ce que

* L'adresse à Mr. d'*Aubigné*, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment du Roi, à *St. Quentin*.

que M. de *Barillon* me mande que vous lui paroissez triste, par vos lettres. Vous sçavez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouïssez-vous donc, je vous en supplie. Dépensez vos vingt mille francs cette année ; & faites une Compagnie merveilleuse. Choisissez de vieux Cavaliers, bien faits, bien montés : & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres. Montrez qui vous êtes, s'il s'en présente quelque occasion. Appliquez-vous à votre métier. Connoissez tous vos Cavaliers & tous vos chevaux : faites votre cour aux bons ouvriers. Liez-vous avec M. de *Fourille* : faites vous aimer des Officiers. Ne vous moquez de personne. Réjouïssez-vous toujours : & laissez-moi faire le reste. Je demandai à M. de *Louvois* quelque gratification. Il me promit de donner ses ordres là-dessus à M. de *Saint-Pouanges* : ils sont partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes point à cela près. Vous ne manquez pas d'argent : & j'en ai encore à vous. Je vous le dis sans chagrin, je serai contente pourvu que votre Compagnie soit belle. Je vous fais faire un lit à très-bon marché. Soyez le mieux monté & le plus mal couché des Capitaines du Régiment. M. *Charpentier* m'a dit

qu'il

qu'il avoit envoyé votre rente & votre quartier d'assemblée à M. de *Barillon*. Adieu, mon cher frére; je n'aime rien tant au monde que vous: faites votre devoir, & soyez gai: voilà tout ce que je demande.

LETTRE V.

A Paris, 2. *Septembre*, 1672.

JE suis bien surprise de n'entendre pas parler de vous depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois, jour pour jour, que vous me l'avez écrite: cependant je sçai que l'on en peut recevoir de plus fraiches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point sur ce que vous me demandez que vous croyez être mal avec moi: vous sçavez assez que cela ne peut jamais arriver: & que soit que je vous fasse des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également, & plus que tout ce qui est au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de sçavoir comment

vous êtes sur ce que le Roi vient de faire pour vous : je ne sçai point le détail de ces choses-là : mais il me semble que dix mille francs d'appointemens sont considérables. Il est vrai que ce ne peut être un établissement solide : mais on n'ôte point d'un lieu un homme à qui l'on fait du bien par inclination, sans le remettre dans un autre. Acquittez vous à merveille de votre emploi. J'espére que M. de *Luxembourg* ne vous nuira point. Au nom de Dieu, mon très-cher frére, n'oubliez rien pour mériter un coup d'œil du Roi : il a commencé à vous faire du bien, il achévera. M. de *Louvois* ne s'y opposera point ; & pour peu que vous vous aidiez, vous trouverez de grandes facilités. M. *Bosteau* vous doit 200. pistoles ; donnez-les à ce Marchand qui a habillé votre Compagnie. Vous ne pouvez ni en honneur ni en conscience retarder le payement de cet homme. D'*Andelot* meurt d'envie de retourner avec vous, & m'a prié de vous en écrire. Instruisez-moi à fond de tout ce qui vous regarde : & réjouissez-vous ; car tout ira bien.

LET-

LETTRE VI.

Le 19. Septembre 1672. *

JE ne comprens pas pourquoi vous ne recevez point mes lettres, & encore moins pourquoi les vôtres ne me sont rendues qu'un mois après que vous les avez écrites. On peut avoir un commerce plus fréquent de Paris à Utrecht : & vous m'obligerez d'y donner ordre. J'aime encore à recevoir de vos nouvelles, quelque brouillés que nous soyons. Vous êtes admirable de croire que je ne vous aime plus, parce que je vous ai grondé. C'est précisément la marque la plus sure de ma tendresse ; & je suis très-piquée que vous vous connoissiez si mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroissez content de ce que le Roi a fait pour vous. Le gouvernement d'Amersfort est un chemin à autre chose : faites-y donc de votre mieux pour le service d'un Roi, qui comme homme, le mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que je ne

* *L'adresse*: Pour M. *d'Aubigné*, Gouverneur à Amersfort.

ne le ſuis, parce que vous avez vu de plus près ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaiſir à ſervir un Héros & un bienfaiteur ! Marquez-moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protégent : ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de *Luxembourg* que s'il veut que je vous faſſe recommander à lui, je le ferai : mais qu'en attendant j'ai beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frére : juſtifiez le choix de Sa Majeſté. Soyez appliqué, vigilant, exact. Songez que dès qu'on n'eſt pas aſſez dévot pour être Capucin, il n'eſt rien de plus beau que de ſe faire tuer. Ecrivez-moi ſouvent, je vous en prie.

LETTRE VII.

Paris, 27. Septembre, 1672. *

JE ſens encore mieux la joie de votre établiſſement depuis que j'ai reçu votre lettre du 12. de ce mois. Je ſuis ravie de vous voir content ; & bien loin de me repoſer là-deſſus, je veux être plus vive que jamais ſur votre fortune. Ne

* Même adreſſe.

Ne pensez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort ; & laissez-moi ici le soin de vos affaires. J'ai parlé à M. de *Louvois* sur votre Compagnie : il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque tems, & qu'ensuite on verroit : j'ai remercié tous ceux dont vous vous louez. J'ai une grande impatience de voir M. de *St. Pouanges* pour sçavoir de vos nouvelles particuliéres. Je suis ravie de vous sçavoir tenant table. Le Prie-Dieu me ravit : vous avez raison de croire que j'aurois plaisir de vous y voir, & d'être témoin de votre gravité : réjouïssez-vous, mon cher frére, mais songez à votre salut. Il y faut venir : & les soldats doivent y penser par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les Catholiques : & je vous prie de n'être pas inhumain aux Huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur : c'est l'exemple que *Jesus-Christ* nous a donné. Je parlerai à *Dandelot*. Mais vous êtes bien éloignés pour vous rejoindre. Je me porte assez bien. Que je sçache de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des complimens pour vous, & de mes amis & de nos parens. J'y répons comme si j'ignorois ce

qu'ils

qu'ils veulent me dire par cette joie si nouvelle & si empressée. Adieu, mon cher frére, je vous embrasse de tout mon coeur.

LETTRE VIII.

1. *Octobre.*

ON m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur: vous maltraitez les Huguenots, vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables: ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. *Henri IV.* a professé la même Religion, & plusieurs grands Princes. Ne les inquiétez donc point: il faut attirer les hommes par la douceur & la charité: *Jesus-Christ* nous en a donné l'exemple: & telle est l'intention du Roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance: C'est aux Evêques & aux Curés à faire des conversions par la doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous

vous ont donné charge d'ames. Sanctifiez la votre, & soyez sévère pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici: mais cela viendra avec le tems. J'ai de bonnes espérances. M. de *Louvois* nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répète, mon cher frére, que M. de *Ruvigny* ne se plaigne plus de vous.

LETTRE IX.

Paris, le 16. *Octobre* 1672.

MONSIEUR de *Louvois* m'a écrit aujourdui qu'il vous avoit envoyé vos expéditions telles que vous les pouvez désirer, & que le Roi avoit décidé en votre faveur. Plus de difficultés, plus de murmures. Vous sçavez à quel point je suis sensible à ce qu'on fait pour vous: aussi les nouvelles d'aujourdui troublent-elles un peu ma joie: j'apprens que les Hollandois assiégent des Places. Je sçai que la votre n'est point fortifiée. Vous avez la guerre tous les jours, & je tremble également, soit que vous eussiez à périr dans Amersfort, ou à vous rendre. Vous connoissez mon cœur, & ce qu'il est

eſt capable de faire & par honneur & par reconnoiſſance; mais vous ne connoiſſez point la tendreſſe que j'ai pour vous: je ne puis vous parler d'autre choſe aujourdui. Ne me laiſſez point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de M. de *Villette.* Faites mille amitiés pour moi à M. de *Caumont*, ſi vous le voyez, & dites lui que je ne me laſſerai jamais de l'obliger en tout ce qui me ſera poſſible. Adieu, mon cher frére, je me porte très-bien: n'ayez aucune ſollicitude ſur mon compte: tout ira bien: c'eſt moi qui vous le dis, oui, moi qui eſpère ſi difficilement.

LETTRE X. *

A Tournay le 16. *Juin* 1673.

IL y a long-tems que M. de *Louvois* m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort, & que vous auriez un autre Gouvernement: je ſuis bien fâchée que l'ennemi ſoit ſi avancé, & je ſerois dans un étrange état ſi l'on vous aſſiégeoit. J'eſpére

* *L'Adreſſe eſt*: A M. de *Saint-Quentin*, Commandant à Campen, pour faire tenir à M. *d'Aubigny*, Gouverneur d'Elbourg, à Elbourg, à Campen.

père que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avez raison d'être persuadé de mon amitié ; je le suis de la vôtre : je voudrois en jouïr plus souvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoi qu'il arrive, j'ai de bonnes paroles pour vous. M. de *Louvois* fait merveille en cette occasion, & nous lui sommes très-obligés : je vous avoue que j'aurois un grand plaisir de vous voir à Paris. N'en espérez pas sur le récit de ce voyage ni sur la citadelle de Tournay. Je suis trop ennuyée pour pouvoir faire une rélation agréable. Je trouverois en mon chemin des choses à vous dire qui ne vous amuseroient pas. Je me porte fort bien : je suis très-contente, car je suis disgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandez pour votre maison : je m'en informe pourtant autant que je le puis. Adieu, mon cher frére, je suis toute à vous. F. D'AUBIGNY.

LETTRE XI.

Le 31. *Decembre* 1673.

JE reçois les lettres que vous m'écrivez ; mais il ne me paroit point que

que vous receviez les miennes. Quoiqu'elles ne soient pas bien importantes, je voudrois qu'elles allassent jusqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc sur toutes les choses que j'ai à traiter avec vous. M. *de Louvois* m'assure que vous n'avez rien à craindre où vous êtes. Le Roi vous a donné un Gouvernement en Alsace, où vous serez tres-bien. Vous attendrez les ordres là-dessus, & vous vous tairez sur ce nouvel honneur, tant que vous ne le sçaurez que par moi. Je vous verrai quand vous changerez de lieu, & je vous avoue que je m'y prépare comme. . . . . . *Le reste manque.* . . .

. . . .

LETTRE XII. *

Paris, le 2. Mai 1674.

JE mourois d'envie de vous écrire : je remettois de jour en jour par la quantité de bagatelles qui m'occupent. Je ne doutois pas que *des Rolines* ne prit soin de vous mander de mes nouvelles : je [illegible] me

* *L'Adresse* : Pr. M. *d'Aubigné*, Gouverneur de Belfort.

me porte très-bien, & je me trouve toujours de la santé, dès que mon corps & mon esprit sont en quelque repos: & si M. le Duc du *Maine* marchoit, je serois fort contente de la Mére & du Roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'instruisez-vous pas de la maniére dont vous vous trouvez à Betfort? Je suis bien-aise que vous ayez reçu des marques de considération de la part de M. de *Turenne*. Il en va recevoir des remercimens qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas fort souvent les gens dont vous me parlez, hormis Mr. de *Montchevreuil*: je m'enferme plus que jamais, & je méne une vie très-douce. Je songe fort à votre établissement. Il y a deux ou trois affaires sur le tapis: elles ne sont pas assez avancées pour vous en parler. Adieu, mon cher frére: j'ai aussi plusieurs terres auxquelles je pense; quand il y aura quelque chose de décidé, vous le sçaurez: j'ai parlé à M. & à Me. *Colbert* en faveur de M. *Arnaud*.



LETTRE XIII. *

A Verſailles, le 15. Juillet 1674.

IL y a long-tems que je veux vous écrire, & je n'ai pas pû y parvenir: la vie que l'on méne ici eſt fort diſſipée comme vous ſçavez, & les jours y paſſent fort vite: tous mes petits Princes y ſont établis, & je crois, pour toujours: cela, comme toute autre choſe, a ſon bon & mauvais côté: je ſuis aſſez contente. Je me porte bien. Je ſonge très-ſérieuſement à vous marier: je travaille à une affaire qui ſeroit bonne. N'en parlez point. Comptez que tout revient, & qu'on ne peut trop veiller ſur ſes paroles, quand on a les moindres rélations dans ce pays-çi. Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois: je ne me rebuterai point que je n'en aye une. Adieu, mon cher frére, ſoyez bien perſuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous paſſer de moi & de tout le monde: je ferai peindre votre caroſſe, & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit Duc vient de me dire de ſon chef qu'il vous

* Même adreſſe.

vous baiſe les mains, & qu'il voudroit bien que vous fuſſiez ici. Je ne ſçai ce qu'il vous revient de ce que j'ai fait pour M. *Arnaud*; mais ſi j'aimois l'argent, j'aurois pu vendre bien cher ma protection, & j'ai été ſurpriſe & indignée de tout ce que l'on m'a offert là-deſſus: je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marquez lui, que s'il veut m'obliger, il ſecoure des miſérables. C'eſt tout ce que je veux de ſa reconnoiſſance; mais je ne vous défens point d'en profiter autant que l'honneur & la conſcience le peuvent permettre: car il faut que tout céde à notre devoir. Adieu, mon cher frére; je vous aime bien tendrement.

LETTRE XIV.

Paris, le 7. Septembre 1674.

JE ſuis venue à Paris pour me guérir de la fiévre tierce, dont j'ai eu cinq accès: j'en ſuis quitte, & je pars pour Verſailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire, pour ménager votre ſenſibilité: voila une confiance à laquelle je ne ſuis pas fort ſujette. Je crois la devoir à votre amitié. Je

vous prie d'épargner quelque ſomme conſidérable pour les fraix de vos noces. Je traite pour vous un mariage qui va aſſez bien ; mais vous ne prendrez pas un ſou du bien de votre future épouſe : car il faut ſonger à vous établir, & non à la ruiner. Le petit Duc eſt malade depuis ſix ſemaines, mais il eſt mieux à préſent. Les autres ſont en bonne ſanté, & la Princeſſe eſt belle comme un Ange. Tous nos amis me voyent ici avec beaucoup de ſoin : j'y ſuis ſeule, & par conſéquent très-libre : j'ai recommandé les intérêts de M. *Arnaud* à M. *Fremont* : enfin je fais tout ce qu'il déſire de moi : profitez-en, puiſque je n'en profite pas. Adieu : mon cher *Mata* eſt mort ſans confeſſion : *Villandry* a été trouvé mort dans ſon cabinet un moment après y être monté. Voilà ce qui arrive aux libertins : ſongez à Dieu, tandis que vous le pouvez ; & ne remettez pas votre converſion à la mort. Car que pouvons-nous faire alors ? Pardonnez ce petit ſermon à la ſolidité de mon amitié.



LET-

LETTRE XV. *

A Versailles, le 16. *Octobre* 1674.

ON m'a écrit de Paris aujourd'hui que votre mariage va assez bien : il ne faut pourtant s'assurer de rien qu'il ne soit fait. Mais, à tout hazard, amassez de l'argent pour les frais des noces : je compte en cette occasion sur M. *Arnaud* : il seroit pourtant honteux que son affaire meublât votre maison. La Demoiselle est jolie, à ce qu'on dit. Je me porte à merveilles : le Duc du *Maine* a la fiévre quarte ; la Princesse, la tierce. J'y fais de mon mieux, & je me console des événemens. Je suis en marché d'une terre dont j'offre deux cent quarante mille livres : n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'indiscrétion, & les vanteries les plus petites sont de grands ridicules. Adieu, mon cher frére : je crois que nous passerons une assez jolie vieillesse, s'il peut y en avoir de jolie.

* Pr. M. *d'Aubigné*, à Betford.

LETTRE XVI.

A S. Germain, le 10 *Novembre* 1674.

JE ne ſçai ſi *des Rollines*, qui eſt très-bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achète une terre. Mais il ne ſçait peut-être pas encore que c'eſt Maintenon, & que le marché en eſt fait à deux cent cinquante mille francs. Elle eſt à quatorze lieues de Paris, à dix de Verſailles, à quatre de Chartres: elle eſt belle, noble, & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui ſera votre pis aller. Vos affaires ne vont pas ſi bien que les miennes. Votre future épouſe eſt très-opiniâtre, & ne ſe rend ni à la perſuaſion de nos amis, ni à l'autorité de ſes parens: je ne me ſuis point encore rebutée, & peut-être en viendrons-nous à bout. M. de *Louvois* eſt toujours malade. Mais le Roi a entendu parler de ce que vous demandez pour votre Compagnie de Cavalerie: je crois qu'il en diſpoſera, & qu'on ne vous refuſera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu: j'ai bien envie de ſçavoir votre guerre finie, pour

tenter

tenter de demander un congé pour vous. J'eſpère que l'hyver ne ſe paſſera pas ſans vous voir. Je me porte fort bien. Mes Princes ſont toujours malades. Le petit Duc parle ſouvent de vous.

LETTRE XVII. *

Le Jeudi matin.

VOtre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voyez ce qui en arrivera : inſtruiſez-m'en, afin que je prenne mes meſures là-deſſus. Je meurs d'envie de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner, tant que j'eſpérerai quelque choſe : preſſez votre maîtreſſe le plus que vous pourrez, puiſque le tems vous preſſe. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long ſéjour à Paris. Vous ne ſçauriez faire à Verſailles ce que vous faites à Paris. On ſçait que vous y êtes, & ce qui vous y retient.

* Ce billet ſans date dans l'original eſt vraiſemblablement de l'année 1675.

LETTRE XVIII.

Le 6. Février 1675.

JE reçois votre derniére lettre, qui m'afflige, en me montrant que vous ne vous portez pas bien : conservez-vous autant que vous le pourrez dans le vilain séjour que vous me dépeignez. Et attendez tranquillement une heureuse vieillesse. Je fais tout mon possible pour vous marier. Et peut-être y réussirai-je. Bon prétexte pour un congé : je songe toujours à vous. Vos intérêts me sont plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon, dont je suis très-contente. C'est un gros château au bout d'un grand bourg ; une situation selon mon goût, & à peu près comme Murçai : des prairies tout autour : la riviére qui passe par les fossés : dix mille livres de rente actuellement, & douze dans deux ans. J'y ai mené notre fidèle ami M. de *Montchevreuil*. Nos Princes sont en bonne santé : je crois que j'irai cet Eté mener l'aîné à Barège. La Princesse n'a eu que vingt grains de petite verole. Madame de *Bourg* veut vous épouser. Mandez-moi à tout

tout hazard si vous pourriez vous accommoder de sa personne. Je m'informerai du reste. Adieu, mon cher frére : nous ferons grande chère à Maintenon, si Dieu vous conserve ; songez à votre salut : il est de bien mauvais sens de ne se pas mettre dans l'état où l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez sobrement, & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment, & écrêmé.

LETTRE XIX.

Le 15. Avril 1675.

MADAME de *Montespan*, qui n'est pas de mauvais sens, & à qui j'ai lû votre lettre, prétend que vous devez passer outre, & que ce mariage vous sera très-utile : j'en entretiendrai encore aujourd'hui M. *Barillon*. Consultez-vous vous-même, & tâchez de lui ôter de l'esprit que je dois lui assurer un douaire pendant ma vie. Après ma mort, oui. Mais ne m'en faites pas de remerciment. L'effort n'est pas bien grand. J'aimerois mieux donner une somme à votre premier enfant. Mais si votre future s'opiniâtre au douaire, il

en faudra passer par-là. Pressez votre affaire à tout hazard. Vous en serez toujours le maître. Si elle doit se faire, ce ne sauroit être trop tôt.

LETTRE XX.

Ce Lundi.

JE vai demain à Paris, j'y arriverai à dix heures; je vous prie d'envoyer votre carosse à la porte St. Honoré: si vous voulez me donner à dîner, vous me ferez plaisir. Nous verrons la Veuve, si vous le jugez à propos. Il faudroit aussi voir M. *Barillon*: enfin je serai à vous & à vous seul, six heures de suite, que vous me veuilliez, ou que vous ne me veuilliez pas.

LETTRE XXI.

JE suis arrivée en même tems que vous. Mais, quelqu'envie que j'aye de vous voir, il faut remettre à demain. Vous ne trouverez personne chez moi. Vous irez ensuite songer à votre bonne mine. Il faut

vous

vous montrer au plutôt à cette ſemme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces momens de ferveur. Je ne ſçai encore rien d'elle. J'en attens des nouvelles. Je ne pars point d'ici, que l'affaire ne ſoit faite ou rompue. Une déciſion eſt de conſéquence pour vous & pour moi. Bonſoir. Faites-vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroît aſſez facile à en prendre.

LETTRE XXII.

A S. Germain, le Dimanche gras.

COMME je ne ſçai ſi je vous verrai bientôt après que vous ſerez arrivé, je vous écris avant que vous puiſſiez l'être, afin de vous apprendre l'état de vos affaires. Votre mariage eſt conclu avec Mlle. *Cavellier* : & M. de *Louvois* en doit voir les articles au premier jour. Elle a, je crois, cent mille écus. Avec cela, il eſt ſuperflu d'être jolie, & elle l'eſt. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à M. de *Louvois*. Si j'entrois en matiére, je ne pourrois vous parler que de lui ; & il s'agit de vous. Portez-vous bien. Ayez de l'argent : & plai-

ſez à la Demoiſelle. J'eſpère que l'air de Paris aura fait le premier, & que notre protégé * ſera le ſecond, ſoit pour un prompt payement, ſi vous avez quelque convention avec lui, ſoit pour un prêt, ſi vous n'en avez pas. Quant au troiſiéme, brodez-vous bien: moins de cheveux à vos perruques: de la gaieté: & tout ira bien. Je vous avoue que je ſuis ravie ſi cette affaire-là ſe conclut à votre ſatisfaction, & que mon mariage ne me ſera pas plus de plaiſir que le vôtre. Ne faites rien en ceci que par mes conſeils. Ce ſeront ceux de M. de *Louvois*. Voyez-le, & témoignez-lui que vous n'êtes pas ingrat.

LETTRE XXIII. †

A St. Germain, ce 16 Juin.

VOus m'avez écrit en partant. Je ne me ſouviens plus ſi je vous ai fait réponſe. Je n'ai pas entendu parler de vous, depuis que vous êtes à Betfort. Ne vous réglez pas ſur moi. Je ne ſuis pas mai-

* M. *Arnaud.*

† *L'Adreſſe*: A M. *d'Aubigné*, Gouverneur de Betfort.

maitresse : de mon tems. Vous avez vu quelques échantillons de ma servitude : & vous n'avez rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne l'ai pu obtenir. J'en suis dans une colère épouvantable. J'y fais travailler, sans qu'il me soit permis d'y donner aucun ordre. C'est une passion que j'ai pour ce lieu-là, & une passion nouvelle : jugez de ce que je souffre de la voir contredite. M. *Bosteau* m'a écrit, & m'a envoyé une lettre qu'il a reçue de vous, où vous lui dépeignez fort bien le tort que vous a fait l'empressement de nos amis. Il me mande que Madame *Boudon* a voulu le voir, & croit que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette femme-là me plaisoit fort, pourvu qu'elle vous assurât du bien, que je croyois que vous en aimeriez mieux une plus jeune dans la fantaisie d'avoir des enfans, mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout ensemble ; que je le priois d'y penser & de travailler sourdement à votre mariage, soit pour celle-là, soit pour une autre ; que je lui en aurai une extrême obligation, & que je suis hors d'état de ménager ces occasions-là, étant aussi séquestrée du monde que je le suis.

Voilà

Voilà le sens de ma lettre : l'âge de Madame *Boudon* me fait peine à cause des enfans ; mais son habileté à conduire votre maison, & cette terre à quatre lieues de Paris, me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du Maréchal de *Rochefort*. Madame sa femme ne se console point. Madame de *Montespan* est présentement à Fontevraut, & en reviendra à la fin de ce mois. Son absence me donne un peu de repos : & je m'en porte mieux. Les Princes & les Princesses sont en parfaite santé. Je n'écris pas un mot à M. de *Louvois* sans parler de vous : je ne sçai ce que mes lettres opéreront. Adieu, mon cher frére : jouïssez du repos en attendant mieux : & pour vous consoler dans votre ennui, songez que je ne me couche ni ne me léve selon ma volonté, & que je n'aspire qu'à être seule, & à n'avoir rien à faire : songez à Dieu, qui est encore une meilleure consolation.

LETTRE XXIV.

A Basas, 28. *Juin*.

JE crois que le fidéle *des Robines* vous aura déja mandé de mes nouvelles, & que pour vous en faire sçavoir, il s'en fera

ſera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus chéri, mais aux plus preſſés, je veux vous en dire moi-même : je ne crois pas que nous puiſſions recevoir de nouvelles bien fraîches : & c'eſt en cette occaſion qu'il faut dire, Il vaut mieux tard que jamais. Venons à notre voyage. Il ſe paſſe très-heureuſement : & excepté trois accès de fiévre tierce que notre Prince a eus, je n'ai pas ſenti un mouvement de chagrin. Je me repoſe plus qu'en aucun lieu du monde. Nous avons un très-beau tems, toutes nos commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveau, ce voyage-ci ne me paroîtra pas ſi fatiguant que d'aller de Paris à Verſailles. On nous reçoit par-tout comme le Roi ; mais il faut avouer que la Guienne ſe diſtingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démonſtrations de joie qu'elle nous donne. Madame la Maréchale d'*Albret* me parut fort aiſe de nous voir : on nous avoit penſé étouffer à Poitiers à force de careſſes. M. le Duc de *St. Simon* nous traita magnifiquement à Blaye, & les Jurats de Bourdeaux nous y vinrent amener un bateau magnifique. Il en périt un de notre train dans le moment que nous nous

embarquâmes, & l'Aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguâmes très-heureusement avec quarante rameurs, & à la vue de la Ville. Il se détacha des vaisseaux pour nous venir saluer, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes: mais quand nous fumes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du Château-Trompette, celui des vaisseaux qui étoient au Port, mêlé avec les tymbales & les violons qui nous suivoient, & les cris de *Vive le Roi* d'une infinité de peuple qui étoit sur le bord de l'eau. M. le Maréchal d'*Albret*, qui étoit venu au-devant de nous jusques à Pons, conduisoit notre Prince, qui fut reçu par M. de *Montégu*, & par tous les Jurats qui le haranguérent. Nous montâmes ensuite en carosse avec une centaine d'autres qui nous suivoient: nous fumes plus d'une heure à aller du port à la maison. . . . . *Le reste manque.*

. . . .

LET-

LETTRE XXV.

A Barege, le 8. *Juillet.*

JE vous ai écrit une grande lettre sur la route de Bourdeaux ici, & je ne doute point que vous ne l'ayez reçue; car je l'ai adressée à M. *Vieux*, que je tiens infaillible comme le Pape. Nous sommes ici depuis le 30. Juin, & nous n'y faisons pas grand'chose : le petit Duc a la fiévre quarte, peu considérable à la vérité, mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarrasse. Nous n'en voyons encore aucun fruit : il faut prendre patience, vous, sur votre roche, & moi dans les Pyrénées. Nous nous rejoindróns encore, s'il plaît à Dieu. Songez à lui, afin d'être toujours prêt à mourir : & du reste tenons nous gais. Je n'écris point à M. de *Louvois* sans le faire souvenir de vous : & il me répond qu'il fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hyver : notre pis-aller est Maintenon, où nous ne mourrons pas de faim. Vous voyez que je prens courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire.

Pour

Pour comble de misère, nous y gelons: la compagnie y est mauvaise: on nous respecte, & on nous ennuie: & avec tout cela, je m'y porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine, & moins de chagrin qu'ailleurs: vous ne sauriez faire trop de liaisons avec *Vauban*. L'estime de cet homme-là est plus glorieuse que celle de tous les Courtisans. Toutes nos femmes sont toujours malades. Ce sont des badaudes de Paris qui ont trouvé le monde bien grand dès qu'elles ont été à Etampes. Adieu mon cher frére. Vous sçavez si je vous aime.

LETTRE XXVI. *

A Brion entre la Ville Dieu-Donné & S. Leger de Mesle, ce 16. Octobre.

JE crois que la date de ma lettre vous sera connue. On y parle fort Poitevin, & ce seul mérite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie: la joie où je suis depuis quelque tems y peut contribuer. M. le Duc du *Maine*

* *L'adresse*: A M. *d'Aubigné*, Gouverneur de Betfort, à Betfort.

Maine marche ; & quoique ce ne ſoit pas bien vigoureuſement, il y a lieu d'eſpérer qu'il marchera comme nous. Vous ne ſçavez pas toute la tendreſſe que j'ai pour lui : mais vous en connoiſſez aſſez pour ne pas douter que cet heureux ſuccès de mon voyage ne me faſſe un grand plaiſir. Les nouvelles de la Cour me font eſpérer que j'y paſſerai mon tems agréablement, & qu'on trouvera bon que je m'y conſerve plus que je n'ai fait par le paſſé. J'y ſuis fort réſolue. Je me ſervirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare auſſi à m'occuper de Maintenon, qui eſt, je crois, à moi préſentement, ſans qu'on puiſſe me l'ôter : le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu, mon cher frére. Il ne me reſte plus qu'à vous marier : il faut y travailler cet hyver : je vous aime avec une extrême tendreſſe. Réjouïſſez-vous : penſez à votre ſalut. Il n'eſt rien de plus doux que le plaiſir & la piété. Madame de *Monteſpan* m'écrit des lettres fort cordiales.

LET-

LETTRE XXVII.

A Richelieu ce 28. Octobre.

IL y a bien long-tems que je ne vous ai écrit. A Paris je ſerai plus exacte. J'ai reçu la lettre que vous avez adreſſée pour moi à M. le Maréchal d'*Albret*, par laquelle vous me faites une propoſition qui me paroît très-raiſonnable, & qu'il a jugée telle : il me mande qu'il y faudra travailler dès-que je ſerai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la St. Martin ; & nous arriverons le 18. ou le 20. de Novembre. Vous aurez de mes nouvelles : j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou, où j'ai été quinze jours. J'ai logé aux Urſulines de Niort : mais je n'ai pu me diſpenſer de coucher ſouvent chez M. de *Villette*, dont je ſuis fort contente : ſa femme eſt la plus raiſonnable de mes parentes. Il n'y a ſorte de conſidération ni d'amitié que je n'aye reçu d'eux : j'ai fait beaucoup de jaloux, & M. & Madame de *Fontmort* en ſont très-mécontens. J'ai été trois jours à Murçay ; j'ai été di-

ner

ner à Surineau, où l'on m'a régalée, & où je n'aurois pas été si M. de *Sensac* n'eût été absent. M. de *Launé* a très-bien vécu avec moi. Mlles. de *Sensac* ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de goût j'ai pris en amitié votre favorite *Artémise*. Elle est très changée, & si malade de sa grossesse, qu'à peine peut-elle se soutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une très-grande tristesse, on démêle une grande beauté & un caractère charmant. Elle m'a plu, & par sa personne & par un procédé plein de douceur & de franchise, dont je m'accommodois admirablement. Elle passoit les journées avec moi: malheureusement ce n'étoit pas tête à tête. J'ai été accablée de visites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'Intendant me régala en passant par Poitiers. Madame & Mlle. de *la Laigne* me sont venues voir. J'ai apporté l'histoire de mon grand-pére, c'est-à-dire, sa vie, & plusieurs papiers qui prouveront notre noblesse, si jamais on nous la dispute. Parmi ces papiers quelques-uns m'ont fait voir nos prétentions sur Surineau. Je pourrai bien faire quelques pas contre les usurpateurs: mais je vous assu-

re que si je prens ce parti-là, je commencerai par des propositions très-douces & très-raisonnables, non à cause du pére, mais à cause des filles que je ne voudrois point ruiner: je vous avertirai de tout. Conduisez vous par-tout comme si vous y deviez passer votre vie.

LETTRE XXVIII.

A Versailles ce 9. Août.

L'Etat de votre santé m'afflige. *Des Rolines* vous enverra l'avis des Médecins: en essayant leurs remédes, soyez sage & sobre; c'est le meilleur: point d'excès, nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par-tout: je sollicite toujours M. de *Louvois:* souvent nous nous trouvons mal des changemens. Ce n'est pas que je ne sçache très-bien que vous êtes fort tristement-établi. Adieu: je m'en vai me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiez! Nous y serons quelques jours: songez à Dieu: c'est tout ce qu'il y a de néceffaire.

LETTRE XXIX.

A Verſailles le 10. *Août.*

VOTRE ſavori *Des Rolines* m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joye, parce qu'il me paroit que vous en avez un peu: au moins votre ſtile eſt aſſez gai. Je me porte mieux que ma place ne me le permet: car je veille beaucoup. Les fatigues ſemblent me donner des forces. Le pauvre petit Duc aura de la peine à vivre: il eſt abandonné aux Médecins: pour moi je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptez que tout ceci eſt ſujet à de grands changemens, & que la diſgrace & la faveur ſe tiennent par la main. Je fais mon poſſible pour vous marier; mais nous traitons avec des gens qui ſont fort loin: ainſi notre négociation va lentement.

LETTRE XXX.

A Verſailles ce 7. *Septembre.*

JE ne devrois point vous écrire en l'humeur où je ſuis. Vous avez aſſez de cha-

chagrins, & vous prenez aſſez de part aux miens, pour que je ne déſire pas de vous les montrer. Cependant à qui me plaindrois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire? M. le Maréchal d'*Albret* eſt mort, & m'a écrit, une heure avant d'expirer, d'un ſtile qui marque l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'eſt une perte irréparable, & qui me donne une triſteſſe mortelle: il eſt mort comme un Saint. Mais que ſçavons-nous, s'il a eu aſſez de tems pour réparer tout le mal qu'il avoit fait? J'écarte cette idée: je n'aime point à douter du ſalut de mes amis. Songeons à nous, mon cher frére: nous avançons en âge, nous devenons mal ſains; applaniſſons-nous par une bonne vie le paſſage de la mort: ce moment eſt terrible pour ceux qui ont mal vécu: l'état de votre ſanté me fait trembler: & la pareſſe que je me trouve pour le ſervice de Dieu, me fait craindre que vous ne me reſſembliez en cela comme en autre choſe. Je preſſe Mr. de *Louvois*: on me promet toujours. Nous ne ſerons que trop bien ici-bas: il faut penſer à l'avenir. J'ai été trois ſemaines à Maintenon. Vous ne le reconnoîtrez pas. J'y

avois

avois M. *Barillon*, Mlle. de *Mongeron*, M. de *Montchevreuil* & Mlle. de la *Harteloire*. Madame de *Guise* m'y vint voir: le Roi m'y envoya M. *le Nautre*. Me. de *Montespan* m'y faisoit tous les jours quelques présens. Je m'y suis baignée: je m'en trouve très bien. Ecrivez-moi quelquefois: & prenez patience. Vous mourez de langueur pour venir dans le monde: & moi je n'aspire qu'à en sortir. Voilà comme Dieu a semé des peines dans tous les Etats! Il faut les lui offrir, & le prier de nous conduire. Il sçait mieux que nous ce qui nous est bon. Adieu, mon cher frére. J'espére que vous passerez l'hyver avec nous, & qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remèdes que l'on vous ordonne.

LETTRE XXXI.

A Versailles, ce 8. Novembre.

On ne m'a pas conseillé de demander votre congé que l'armée des ennemis ne fût séparée. On m'assure que ce retardement n'ira qu'à sept ou huit jours: je prierai seulement M. de *Louvois* de ne

pas accorder le congé à M. de *la Potrie*, au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon, où j'ai été trois semaines toujours au lit. Je suis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience, mon cher frére. Tout est mêlé ici-bas, pour nous porter à désirer ce qui seul nous sera bon: pensez-y, vous en serez plus consolé. Dites ou faites sçavoir à M. de *Caumont* qu'il n'a qu'à demander son congé à M. de *Monclars*. J'ai entretenu M. de *St. Pouanges* sur ses intérêts: il m'a dit que l'on ne songeoit pas présentement à faire des Régimens. Bon soir, mon cher frére. Je suis plus touchée de vos chagrins que des miens, quoique j'en aye peut-être ici autant que vous en avez à Betfort.

LETTRE XXXII.

ON n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, & ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frére, au voyage d'Amérique, aux malheurs de votre pére, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, &

& vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, & nos souhaits ne seroient pas encore remplis! Nous jouïssons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu : mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire & le commode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces desirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées : vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que desirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse & d'ambition vous coutent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de *St. Louis* : vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répéte : vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous

devriez conſerver, quand ce ne ſeroit que parce que je vous aime. Travaillez ſur votre humeur : ſi vous pouvez la rendre moins bilieuſe & moins ſombre, ce ſera un grand point de gagné. Ce n'eſt point l'ouvrage des réflexions ſeules ; il y faut de l'exercice, de la diſſipation, une vie unie & réglée. Vous ne penſerez pas bien tant que vous vous porterez mal : dès que le corps eſt dans l'abbatement, l'ame eſt ſans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus ſouvent, & ſur un ton moins lugubre.

LETTRE XXXIII.

A S. Germain, le 22. Décembre.

QUAND je demandai votre congé à M. de *Louvois*, il me dit qu'il n'y avoit aucun Commandant où vous étiez, & qu'auſſi-tôt que le Lieutenant de Roi ſeroit de retour, vous n'aviez qu'à l'écrire. J'ai paſſé huit jours à Maintenon avec bien du plaiſir : on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me coûtent beaucoup : j'y avois mené Mr. & Me. de *Montchevreuil*, avec le bon homme *Viette* : j'y retournerai au mois de Mars,

&

& peut-être ferez-vous de ce voyage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de *Louvois* me le promit encore hier au soir. Madame de *Montespan* en parla aussi au Roi: je leur dis ce que vous me mandez, que vous ne prétendez point au grand, que vous desirez seulement une condition sure dans un lieu moins désagréable. M. de *Louvois* me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frére, & penser que, tandis que vous vous plaignez, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui sont dans une servitude sans relâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point! . . . . . .

LETTRE XXXIV.

DE M. D'AUBIGNÉ A MADAME DE MAINTENON.

IL m'est impossible, ma très-chère sœur, de cesser de vous aimer, comme il vous l'est de cesser de me gronder.

Je ne répondrai point à vos reproches, en faisant valoir ce triste droit d'aînesse que je ne dois qu'au hazard : mais je me conformerai à vos conseils, qui sont le fruit d'une sagesse que vous devez à vos réflexions. Je ne verrai plus le Comte de **, parce que, quoique je puisse le voir sans danger pour moi, je ne puis le voir sans inquiétude de votre part. Je serois fâché d'affliger votre ame. C'est par les mêmes considérations que je vous promets de vous sacrifier cette passion, que j'aime si fort & que vous haïssez tant, quoiqu'elle ne m'ait pas jusqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Madame de *Montespan* & Monsieur de *Louvois* de ne pas me laisser languir plus long-tems. Le chagrin de voir monter tant de gens aux premiers emplois, tandis que je reste dans les subalternes, ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je serois guéri de mes vapeurs, si mon esprit l'étoit de ses inquiétudes. De pensée en pensée, de projet en projet, je m'enfonce dans des rêveries qui me consument : c'est un poison lent. Je monte tous les jours à cheval, & je m'en porte mieux. Le petit de *Circe* est fort gentil : sa mére me le recommande, non comme à un parent, mais

mais comme à un favori : vous voyez bien qu'elle se méprend : je vous l'enverrai. La beauté flétrie vous fait mille complimens, & dit que vous rajeunissez : il n'y a donc rien qui éloigne plus de la vieillesse que la faveur. Aimez-moi, ma très-chère sœur : je ne croirai plus être aimée de vous, quand vous ne me direz plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu qu'il me fasse être à lui autant que je suis à vous. J'ai vu M. *Brisacier*. Ce n'est pas un homme, c'est un Ange. Rien ne m'a plus inspiré le désir d'être bon Chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

LETTRE XXXV.

DE MADAME DE MAINTENON A M. D'AUBIGNÉ.

Le 17. *Mars.*

JE reçus hier au soir deux lettres de vous, qui me donnent tant d'impatience d'y répondre, que je ne puis remettre à demain, quoique j'aye la migraine. Je me sers donc d'un Secretaire en

qui je me fie, pour vous dire que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable d'en recevoir la réprimande de la maniére dont vous avez reçu la mienne. Croyez, mon cher frére, que, de l'humeur dont je suis, c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aye jamais donnée. Ne vous affligez point, je vous en prie: & jouïssez du présent, sans vous inquiéter de l'avenir. Vous allez dans le plus beau lieu du monde, dans votre pays. Ne songez qu'à vous y réjouïr, à vous faire aimer, à vous marier, afin de n'avoir plus d'opposition à votre salut. Je vous verrai au commencement de Juin. J'ai reçu une lettre d'un Gentilhomme d'auprès de Cognac. Si j'avois pu lire le nom, j'y ferois réponse: je vous l'envoie.

LETTRE XXXVI.

Ce 19. Avril.

JE trouve toutes vos raisons fort solides: & le mariage que cette femme vous propose seroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous assurer au-

aucun fonds: & je lui en assurerois! Vous auriez autant de revenu qu'elle, si vous étiez sage. Quand même elle feroit d'une condition égale à la vôtre, ce feroit encore vous qui perdriez à ce marché: si vous vendez votre liberté, vendez la mieux, je vous prie. Consultez M. *Barillon*: il est notre ami. Mais que mon consentement ne vous gêne point. J'arrivai hier à dix heures du soir, si lasse que je ne pus vous écrire. Me. de *Montespan* est charmée de Maintenon: il est vrai qu'à présent il y fait fort joli.

Vous me viendrez dire adieu, quand il vous plaira: j'espère que vous me trouverez un peu plus tranquille, & que l'agitation de Me. de *Montespan* se calmera: si elle duroit, telle qu'elle est depuis quinze jours, je n'y résisterois pas.

LETTRE XXXVII.

A Maintenon, ce 8. *Mai* 1677.

JE suis bien surprise de ce que vous ne m'écrivez pas votre arrivée à Cognac, & comment vous vous trouvez de ce nouvel établissement: je vous en avois

 prié.

prié. J'y prens assez d'intérêt pour que je mérite d'en être instruite. Mandez-moi aussi, je vous prie, ce que c'est que l'avanture de Madame de.... Je l'apprens par tant d'endroits que je ne puis presque plus en douter; & j'en attens la confirmation par vous. Si l'on dit vrai, je suis bien trompée à cette femme-là: sa vertu, ou ce qui en avoit l'air, m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle: & vous en pouvez juger par les soins que j'en prenois. Appaisez tout; c'est toujours le parti le plus honnête, & le plus sage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas si je passois par Niort, de peur de scandaliser les foibles. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac. Si vous voyez Me. de *Miossens*, faites-lui, je vous prie, mes complimens, & à Mlle. *Martel* aussi: si vous les voyez, vous avez bonne compagnie. Voilà une lettre pour votre Maire. J'ai toujours ici Me. de *Montespan* & M. du *Maine*: je m'en vai au premier jour querir Mlle. de *Tours*; & toute cette bonne compagnie y sera jusqu'à ce nous partions pour Barège: ce sera au commencement de Juin. J'ai envoyé une Lettre de cachet à M. de *Marillac* * pour Me. de *Montgon*. Que j'en sçache le succès.

* Intendant de Poitou.

LET-

LETTRE XXXVIII. †

Saint Germain, ce 11. *Mai* 1677.

MADAME de *St. Buzile* me fait une proposition pour vous qui ne me déplairoit pas, si son exposé est vrai. Je préférerois une Demoiselle, avec cent mille francs, d'un bon caractère & jolie, à une laide Bourgeoise avec cent mille écus. Voyez donc si le bien de cette fille est effectif, s'il n'y a point de tache à sa conduite, si vous l'aimez. Mr. de *Montchevreuil* & M. *Barillon* sont de bons conseils. Ne faites rien sans eux. Nul démêlé avec les gens de Madame de *Guise*. Voyez avec douceur s'ils se sont emparés des droits de votre Gouvernement : nous ferons ce qu'il faudra pour vous soutenir avec tout le respect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je suis lasse à mourir. Rien n'est plus fatiguant que les petites affaires. Vivez bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignez jamais de vos ennemis : n'en parlez pas même. Ne cherchez & ne fuyez personne. Soyez affable sans bassesse.

† Pr. M. d'*Aubigné*.

ſeſſe. Il eſt inutile de vous le recommander. Vous n'êtes déja que trop glorieux. Vous ne me parlez point aſſez de votre établiſſement. Ecrivez-moi les moindres détails. Des riens : mon amitié pour vous en fera des choſes. Nous partirons pour Barège le 4. ou le 5. de Juin. Nous ſéjournerons à Fontevrault. Je vous verrai donc le 18. ou le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poſte, votre maître : *J'en connois de plus miſérables* ! Mes chagrins me ſont moins ſenſibles que les vôtres. Ne vous croyez point mal à la Cour. Nous nous y ſoutiendrons. Jouïſſez en Philoſophe de ce que vous avez. Comptez pour rien tout ce que vous n'avez pas. Le Roi arrive Lundi à Verſailles ; & nous y ſerons Dimanche. On ſe croyoit défait de nous. Vous me connoiſſez. On ne s'en défait pas aiſément.

Et Maintenon ne fera pas
Ce que le vieux Duc n'a pu faire.

Je ne crois pas que vous deviez ſonger à nous recevoir. Nous avons nos lits : avez-vous de la place pour les mettre ? Rien n'eſt ſi pitoyable que l'avanture de M. de *Courpeteau*.

LET-

LETTRE XXXIX.

Ce Vendredi.

QU'IL est désagréable de négocier pour des absens ! on ne sçait point leurs vrais sentimens. On craint toujours d'aller trop loin, ou bien de s'arrêter mal à propos. Vous m'avez chargée d'examiner si cette fille avoit cent mille francs : je vous répons qu'elle n'a que vingt-cinq mille écus. Vous l'acceptez malgré ce mécompte. Je vous en crois amoureux, & aujourd'hui vous m'en écrivez en homme qui en est dégouté. J'ai songé à votre bonneur : elle est Demoiselle : elle est bien faite. Je doute que vous trouviez mieux. Un peu de légéreté, il est vrai. Mais elle n'a de bourgeois que sa vanité sur sa noblesse. J'ai donné jusqu'à Dimanche, pour voir si elle reviendroit. J'ai protesté que ce jour-là passé je ne la recevrois plus. Voyez si vous consentez à ce plan-là : je mande à M. l'Abbé *Testu* de vous voir. Il se mêle de cette affaire : c'est la vôtre : venez ici quand il vous plaira, & menez mon cousin : dites à M.

de

de *Lagny* que ſi le mariage eſt rompu, les rieurs ne ſeront pas pour lui. Adieu : voilà une lettre pour M. *Barillon*, & une autre pour M. de *Roquelaure*.

LETTRE XL.

A Fontevrault, ce 12. Juin 1677.

NOus partirons d'ici Lundi, nous irons à Poitiers, & tout droit à Cognac. Je ne me ſouviens plus combien il y a de journées. Comment voulez-vous nous recevoir ? Ne vous en embarraſſez point. Nous avons trop de domeſtiques difficiles à contenter : il faut que nous logions à l'Hôtellerie. Vous nous donnerez ſeulement à dîner. Inſtruiſez-moi bien de vos intentions : je vous écrirai de tous nos gîtes, afin que vous ſçachiez le jour & l'heure que nous arriverons. Vous viendrez au devant du Prince, à une ou deux lieues de Cognac. Il a M. *Fagon* avec lui, M. *le Ragois* ſon Précepteur, un Aumônier, ſix Valets de chambre, toutes ſortes d'Officiers : & moi, j'ai trois femmes. Je vous conte ce détail, pour que vous preniez vos meſures : le Prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.

LET-

LETTRE XLI.

A Bagnères, ce 22. Août 1677.

LE Prince eſt en bonne ſanté, & moi auſſi. Il a fait plus de la moitié de ſes remèdes, & j'en eſpère du ſuccès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repaſſer à Cognac: & je vois que je me brouillerois avec lui & toute ſa maiſon, ſi je préférois *Pons*: je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonſac, ſi Me. de *Mioſſens* veut bien nous y venir recevoir. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content de ce que le Roi a fait ſur l'affaire que vous aviez avec Madame de *Guiſe*.

Je vous ai répondu ſur Mlle. de *Floigny*. Ayez les parentes que je vous ai demandées, Me. de *Mioſſens*, & rien de plus: nulle cérémonie. Feignez d'être ſurpris.

Pour avoir des audiences de M. *Colbert*, il faut s'adreſſer à ſa femme; c'eſt elle qui les accorde; mais c'eſt bien lui qui les donne. Je parlerai des affaires de *Saint-Lazare*, dès que je ſerai à la Cour.

DU

DU DUC DU MAINE
A MLLE. DE VILLETTE.

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle, la marque d'amitié que vous m'avez donnée en partant de Cognac ; & je vous pardonne le mal que m'ont fait votre beauté & votre modestie. Je vous enverrai mon portrait, afin que vous ayez toujours votre amant devant les yeux.

LETTRE XLII.

De Bagnères, ce 4. Septembre 1677.

JE vous répons par un Sécretaire, comme vous m'avez écrit : & quoique je croye être bien moins malade que vous, j'ai la tête si foible que M. *Fagon* me défend d'écrire. Qu'importe comment Mr. *Colbert* vous paye, pourvu que vous soyez payé ? on n'y regarde pas de si près avec un Controlleur général des finances. Je serai fort aise de trouver à Cognac toutes les personnes que je vous ai nommées : & sur-tout n'oubliez pas *Poignette*. Vous êtes plus Gascon que toute la Gascogne

que

que nous voyons ici : vous osez nous dire que vous ne nous attendiez pas ! Je ne vous prie point de n'en pas faire davantage ; car je vous en défie. Il m'est impossible d'y être plus d'un jour. Le Prince meurt d'envie de vous voir. Adieu, mon très-cher frére. Je suis fort en peine de votre santé : il me semble que tous les maux ne sont rien, quand on n'a pas la fiévre.

Nous serons, je crois, chez vous le 25. de ce mois : vous serez averti des changemens qui peuvent arriver. Il faudra que le Prince mange tout seul en gras à sa petite table. Que Me. de *Miossens* ne nous abandonne pas à Jonsac. Je ne pourrois vous voir à Bourdeaux. J'y serois comblée d'honneurs : & vous y mourriez d'ennui.

LETTRE XLIII.

A Versailles, *le* 18.

POint de santé depuis que je suis arrivée à l'inique Cour. Je n'ai pu voir Mlle. de *Floigny* : on m'en dit beaucoup de bien. Je m'informe si les cent mille francs sont effectifs. J'ai mis M. *de Mesmes* dans l'affaire : nous verrons leurs réponses :

J'ai

J'ai bien envie de faire les noces à Maintenon. Je donnerai votre mémoire à M. de *Louvois*. Je parlerai à M. *Colbert* pour que vos appointemens vous soient payés à Cognac.

Je vous prie de dire à Me. la Comtesse de *Miossens* que rien n'approche de son honnêteté : elle m'écrit sur la mort de Me. la Maréchale d'*Albret* : & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment, & elle le prévient. Il est vrai que j'ai été fort surprise & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de *Mesmes* : jugez par-là de l'intérêt que je prens à l'affaire de M. de *la Laigne*. Je me sens toute la tendresse possible pour mes parens : & si vous vous mariez, je vai m'abandonner au plaisir de la famille : j'ai déja fait porter des berceaux à Maintenon à votre intention. Adieu, mon cher frére.

LETTRE XLIV.

A Versailles, ce 26. Septembre.

JE suis bien aise que M. *de Mesmes* serve M. de *la Laigne* : je lui en ai écrit. Vous ne me paroissez avoir aucun naturel pour

vos

vos parens. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendresse pour eux. J'ai eu souvent à m'en plaindre; aujourd'hui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts; chacun a les siens; mais ils ont de l'esprit & de la politesse. Vous auriez donc grand tort de rompre avec eux, sans compter qu'il ne faut jamais rompre avec personne. Il est des tems où il est nécessaire de vivre en famille; & alors toutes les complaisances passées se retrouvent. Pour moi je m'accommoderois de tous ceux qui nous appartiennent de plus près: & je passe pour avoir le gout assez délicat. L'affaire des ports de lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les Commis. Je presserai M. *Colbert* pour vos appointemens, & je tâcherai d'obtenir que vous soyez payé à l'avenir dans la Province. Voilà les bagatelles expédiées: venons à l'essentiel. Vous m'avez surprise fort agréablement en me parlant modestement de Mlle. de *Floigny*: je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne sçai pourquoi vous traitez cette négociation comme une chose à faire, quand j'apprens que vous vous aimez tous deux, que vous êtes content des conditions, qu'il n'y a plus qu'à signer le contrat & aller à l'Eglise: vous lui parlez

lez de vos amours, des enfans que vous aurez d'elle, vous lui faites voir le plan de vos noces. Elle répond à tout; *Que votre volonté soit faite!* Déterminez vous donc. La voulez-vous? parlez. Qu'en certains momens vous êtes décidé! qu'en d'autres vous êtes indécis! Il est constant que son bien vaut cent mille livres: & plusieurs m'ont dit quarante mille écus: sa réputation est pure, son humeur vous la connoissez: ordonnez donc ce que vous voulez. Je vous ai offert de faire la noce à Maintenon: je vous l'offre encore. Elle s'en va Mardi à Floigny avec M. *Quelin*: ils y seront quinze jours. Mon projet vous sauveroit de la dépense. La magnificence est la passion des dupes.

L'hyver prochain nous prendrions à Paris une maison ensemble. C'est à vous à conclure, parce que ne n'est point moi qui me marie ni qui vous marie. Je ne la connois point; vous la sçavez par cœur; décidez donc. Elle a les maniéres bourgeoises; mais sa personne est très-aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté, je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle se croit un mauvais parti, ou elle vous aime passionnément: car elle souhaite ardemment cette union.

Il

Il vous feroit très-utile de la transplanter à Cognac, & pour la dépenfe, & pour lui ôter le gout & l'air de l'Ifle. Elle reviendra groffe à Paris, & elle aura oublié la moitié de fes connoiffances. Cela me paroît bon à tout. L'affaire eft publique : écrivez-lui vos deffeins avec fincérité. Ne vous tenez pas à votre ftile laconique. Il y a loin d'ici à Cognac : il vaut mieux écrire quelque chofe de fuperflu, que de manquer au néceffaire. Elle m'a dit que vous aviez perdu au jeu l'hyver paffé douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerez plus, fi vous l'époufez : vous êtes trop honnête homme pour vous marier dans le deffein d'envoyer une femme & des enfans à l'Hôpital. Pour moi je ne ferai pas d'humeur a m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diffipation, quand je me fouviendrai que tandis que je m'épargnois le néceffaire pour meubler mon château, vous jouiez mille piftoles, & que vous dépenfiez en un mois plus que je ne faifois en un an. Réglez vous : fongez à paffer votre vieilleffe tranquillement. Je vous le dis fans autre intérêt que le vôtre. Répondez-moi bien pofitivement fur ce mariage. L'équité naturelle veut que fi vous ne lui affurez pas

de

de douaire, vous la laissiez maîtresse de son bien. Il est vraisemblable que vous serez son maître. Ainsi vous lui aurez fait une honnêteté qui ne vous coûtera guère: & la justice & moi nous serons contentes. C'est mon avis : si vous ne le suivez pas, nous n'en serons pas plus mal ensemble: je ne prétens point vous tyranniser. Adieu: après tous ces discours de mére, croyez que j'en ai toute la tendresse.

Je compte d'avoir à vos noces M. & Mlle. *Quelin*, Mlle de *Mongayac*, si vous le voulez, Madame de *Saint Bazile*, Mlle. *Gomeau*, M. & Me. de *Montchevreuil*, & *des Rolines*. Voilà de quoi remplir Maintenon: je serai trop heureuse si votre mariage est heureux; car je deviens si malsaine, que je ne puis plus espérer d'autre plaisir. J'ai eu bien de la joie de ce que M. *le Tellier* est Chancelier. Un compliment à M. de *Louvois*. Si vous vous mariez, faites une action si importante par de bons motifs.

LET-

LETTRE XLV.

A Versailles, ce 19. Septembre.

JE vous ai écrit une si longue lettre sur votre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mlle. de *Floigni* me témoigne de fort grands empressemens : vous m'en écrivez avec une froideur & une indifférence qui me fait craindre que vous ne fassiez à cette fille l'affront de la refuser à la vue de tout le monde. Elle me plait : je l'aime. Elle m'a pressée de si bonne foi de voir M. *Quelin* ! Madame de *Montespan* veut la voir. Concluez ou rompez. On m'assure de tous les côtés que les cent mille francs sont réels. Madame de *Montespan* dit que votre froideur est affectée : que vous me craignez si fort que vous n'osez m'avouer les pas que vous avez déja faits avec elle : que vous serez ravi quand vous verrez l'affaire assurée. Par où m'attiré-je cette crainte ? je ne veux que votre bonheur. Je vous destine mon bien, & je vous laisse le maître. On n'est point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille

mille écus que vous refusassiez dans l'espoir d'être heureux avec Mademoiselle de *Floigni*, je vous approuverois: & comment ne vous laisserois-je pas libre, moi qui ne veux que votre bonheur & votre salut, que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres? Quand cette amie voudroit vous prêter dix mille francs, il seroit de mauvais sens de les accepter.

Je suis ravie que M. de *St. Eugène* soit de vos amis: je l'estime au dernier point, & j'aime Madame sa femme. M. de *Roquelaure* m'a mandé qu'il leur avoit rendu service à ma considération: je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pousser dans la Marine, que je n'ose parler pour leurs enfans à Mr. de *Seignelai*: mais votre M. de *Mesmes* peut faire ce que vous desirez.

21. *Novembre.*

M. *Quelin* est allé à la campagne; Mlle. de *Floigni* est demeurée. Voilà le mémoire de son bien: elle prétend qu'il vaut davantage. C'est elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandez point mon conseil: car je ne vous le donnerai pas. On vous aime;

aime; on a un procédé franc; on n'eſt point riche. Peſez & jugez.

23. *Novembre.*

Mlle. de *Floigni* me mande que tout eſt rompu, ſur ce que vous voulez qu'elle vous donne tout ſon bien. Quelle injuſtice! prenez un autre prétexte: vous en trouverez mille chez M. *Quelin.* Finiſſez honnêtement. Cette fille peut vous déplaire: mais voudriez-vous lui nuire? J'en ſerois au déſeſpoir.

Vous m'écrivez d'une maniére ſi preſſante ſur l'affaire de Mrs. de *Cognac*, que je n'ai ceſſé d'importuner M. de *Louvois*: il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes complimens à votre Maire. Aſſurez-les tous que je ſerai toujours leur ſolliciteuſe.

LETTRE XLVI.

Le 28. Février 1678.

MON amitié pour vous me fait ſouhaiter que nous ne vous ſoyez pas marié ſimplement pour avoir une femme chez vous: faites de la vôtre * un être raiſon-

* Demoiſelle *Geneviéve Pietre*, fille de *Simeon Pietre*, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Procu-

 reur

raiſonnable. Sa jeuneſſe me donne des eſpérances. Si vous ne détruiſez pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'eſt une fille unique, fille gâtée: il faut que le mariage la corrige. Elle a de la piété, qu'elle en ait encore davantage. En cela, votre intérêt eſt conforme à celui de Dieu : car, quoique laide, elle trouveroit encore des amans. Qu'elle ne ſorte jamais ſeule. Mais qu'elle ne ſe donne point les airs de grande Dame: ce ſeroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaiſſez pas trop : c'en ſeroit un grand pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle eſt très-dangereuſe: & les Provinciaux patinent volontiers: ils ſe jettent groſſiérement ſur le lit d'une femme. Point de ces maniéres-là. Laiſſez-la ſouvent auprès de Madame de *Mioſſens*, qui nous aime aſſez pour la ſupporter. Elle parle mal, inconvénient léger; car le François s'apprend fort vîte. Elle aime fort ſa petite perſonne. Elle eſt d'un âge à ſe couvrir de verd & d'incarnat : négligée elle ſeroit très-mal. Trois heures au miroir tous les matins, c'eſt

reur de Sa Majeſté & de la Ville de Paris, & de Dame *Marguerite le Clerc de Château du Bois*, mariée à *Charles d'Aubigné*, le 23. Février 1678.

c'est deux de trop. Je ne sçai quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoye tous les jours me demander quelque chose, comme s'il étoit égal de lui donner un habit, ou de lui en donner une douzaine. Donnez-lui une certaine somme par année pour ses habits; c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je suis fâchée qu'elle ait deux Demoiselles: deux Demoiselles pour servir cette petite femme! Quand elles seroient sur le pied de servantes, ce qui n'arrive jamais, ce seroit un grand ridicule: mais le mal est fait, n'en parlons plus. Madame *d'Aubigné* me paroît modeste: laissez-lui cette pudeur qui va si bien, & que tant d'insensés maris ôtent les premiers à leur femme. Elle me parut embarrassée ici de voir prendre la chemise à M. le Duc du *Maine*: j'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes: ne le souffrez point. Qu'elle fasse tous les jours la priére en public. Comptez que l'on doit cet exemple à ses domestiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie & le bien avec tant de négligence, on ne manque point à ce devoir. Me. de *la Laigne* n'a pas à se plaindre d'un excès d'esprit; mais c'est une très-bonne femme; & Ma-

dame d'*Aubigné* n'aura pas à se plaindre de son cœur. Je ne comprens pas votre aversion pour nos parens. Ne souffrez pas, je vous prie, qu'elle voye souvent Madame de *Fontmort*, la tête lui tourneroit: elle ne lui parleroit que de la Cour, de ce que je suis, de ce que vous serez, & la trouveroit fort malheureuse de n'être pas Dame du Palais. Donnez-la quelquefois aux *St. Eugènes*; ils la traiteront comme leur fille. Elle est glorieuse, on la respecte par rapport à nous; si on lui persuade qu'on la respecte pour elle-même, vous en ferez la plus impertinente & la plus insupportable créature du monde. Sur-tout ne la voyez point trop: accoutumez-la à se passer des plaisirs, si vous ne voulez vous en lasser bientôt: qu'elle apprenne à demeurer chez elle, à lire de bons livres, à travailler.

Vous trouverez peut-être bizarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée, vous donne tant de leçons sur le mariage. Mais j'ose vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eue en moi m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes aversions ne naissoient que de bagatelles qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à se livrer

vrer peu dans les commencemens à l'amitié, à s'observer, à se respecter mutuellement; & tout va bien dans la suite, & de lui-même, & sans effort. Je voudrois vous voir heureux: & c'est pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails.

Réglez votre dépense. C'est nôtre vanité qui étend nos besoins. La Nature ne nous en donne que d'aisés à satisfaire. Un bon lit, une bonne table abondante, un équipage, que voulez-vous de plus? L'état où nous avons été doit nous faire goûter celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né avec ce que vous êtes devenu; & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excitez déja assez les murmures de l'envie. Mettez-la dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous ont fait si peu d'amis, à ces airs de Seigneur qui vous ont attiré tant de ridicule. Qui s'est le plus moqué de vous? ceux à qui vous avez donné les plus magnifiques repas. Votre famille sera la mienne. Mais elle me deviendra étrangére, quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous; mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'aurois pas le train de grande Dame, ni un lit galonné d'or comme

Madame de *la Fayette*, ni un valet de chambre comme Madame de *Coulanges*. Le plaisir qu'elles en ont vaut-il les railleries qu'elles en essuyent ? M. le Chancelier son oncle est plein de modération : & le Roi l'estime.

Souvenez vous encore de ne parler jamais ni en bien ni en mal de votre femme : c'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes ni de votre galanterie ; c'est une oison : vous n'êtes point sur vos gardes, vous vous échapez. Elle vous croit, ou elle ne vous croit pas : si elle ne vous croit pas, elle vous méprise ; si elle vous croit, elle repéte tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec vous, & elle nous rapporta votre singuliére façon de battre les Anglois. Vous ne craignez que moi en ces occasions, vous me faites suer ; mais vous faites rire les autres. Quand vous ne songez qu'à m'éviter, toutes vos cachoteries ne font que vous jetter en des mains assurément plus dangereuses.

Votre femme avoit besoin d'un plus long séjour ici pour se rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroit douce ; ses défauts sont ceux de son éducation.

Il y a dans ma chambre vingt personnes,

nes, trois enfans & dix chiens. J'ai du loiſir, mais point de repos. Donnez une ſomme par an ; c'eſt le ſeul moyen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des *heures* couvertes de vaiſſelle d'argent. Je vous conſeillerois mille francs, ſi elle n'en avoit dépenſé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robes de chambre unies pour cet Eté, elle me répondit : Quoi ! ſans or & ſans argent ? Qui n'eût cru qu'elle en avoit été toujours couverte ? & hier elle ne ſçavoit ce que c'étoit. Profitez de l'éloignement où elle eſt de ſa famille. Si vous m'informez de ſa conduite, je lui ferai des préſens ou des réprimandes. C'eſt une enfant, il faut la conduire en enfant : je ſuis en train d'éducation, je ſçai ce qu'il en coute ; ainſi ne vous rebutez pas.

Quel eſt l'état de l'affaire de M. *Truc* ? Si mon crédit ne ſuffit pas, il eſt de plus grands crédits, dont je diſpoſe aſſez. A l'égard du Marquiſat ou Comté, je ſçai par expérience qu'on en eſt fort libéral à la Cour : on le donne d'abord par civilité ; mais il y a toujours quelques rebelles : on les réduit bientôt, en empêtrant de ce nom ſes amis & ſes valets.

[Vous accuſez bien légérement votre Mar-

Marchand de friponnerie. Vous avez une erreur fort ruineuse : vous voulez toujours du plus cher. Vos points de France sont plus beaux que ceux du Roi. Jamais les hommes ne les portent fins à cause du continuel blanchissage. Ces fins-là sont pour les femmes qui mettent un mouchoir six mois sans le faire blanchir.]

Je ne puis conseiller à Me. de la *Challonière* de vous donner sa fille. La jeunesse de Me. *d'Aubigné* ne la met pas à couvert de vos infidélités. Je crois notre cousine fort sage, mais je vous le crois très-peu. Je suis bien trompée, ou votre femme seroit jalouse ; & elle auroit raison de l'être.

Je voudrois vous voir estimé. On vous a fait des injustices ! cela n'est pas bien sûr ; mais faites rougir vos ennemis, si vous en avez. Si mon amitié vous importune, dites-le moi franchement. Je serai contente pourvu que vous le soyez. Mais si vous vous ruinez, comptez que vous en souffrirez seul, & que je ne sacrifierai point mes pauvres à votre luxe.

Adieu, mon cher frére : si cette immense instruction vous déplaît, vous me sçaurez gré du moins de l'intention. Vous n'aurez point d'esprit pour aujourdui. Je

le

le garde tout pour l'ouvrage que je vous ai promis: & ce sera quelque chose de bon.

LETTRE XLVII.

A St. Germain, ce 15. Mars 1678.

JE vous envoye le bel ouvrage dont je vous ai parlé & que je vous ai tant fait attendre *. Je vous prie de le lire & de ne le pas critiquer. Il est plus aisé de bien discourir que de bien écrire. *Nanon* m'a dit que vous étiez fort touché de la marque d'amitié que je vous ai donnée sur cet enfant †. Si vous aviez plus de confiance en moi, vous me trouveriez la même en tout. Vous me craignez trop. J'aurois des complaisances. J'aurois empêché votre favori *des Rolines* de vous ruiner. Que votre femme ne vous résiste point. Vous ne pouvez la trop aimer; mais dans les choses sérieuses, prenez l'autorité que doit vous donner le rolle de mari & la disproportion d'âge.

 Je

* Apparemment les *Oeuvres* d'un Auteur de sept ans.

† C'étoit un fils naturel de M. d'*Aubigné*, nommé *Charlot*.

Je lui écris un mot. Ne l'accoutumez point à voir nos lettres, nous serons plus libres. Nous sommes les plus forts, nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut-être. Peu m'importe, pourvu qu'elle devienne raisonnable. Je suis ravie que ma lettre ne vous ait pas déplu. Le jugement vaut l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages, que je crois pouvoir parler du vôtre. M. *Scaron* ne me donnoit que cinq cent francs. Laissez votre femme à Me. de *Miossens*. Quand vous voudrez revenir, écrivez le moi, je vous chercherai une maison à Paris. Tous les quartiers me sont indifférens, lequel aimez-vous le mieux? Il ne faut point renoncer à Cognac; on vous l'ôteroit insensiblement. M. *Colbert* est dans une douleur qu'il faut laisser passer. Je lui parlerai. Votre stile est trop succinct; ce n'est point par monosyllabes qu'on répond aux gens qu'on aime. Vous passez trop légérement sur l'article de Me. *d'Aubigny*.

Ce 19.

Ma lettre a été interrompue: vous sçavez que je ne suis pas maîtresse de mon tems. Je parlerai à M. de *Crussol* de l'affaire du Lieutenant Général; car je ne crois pas être fort bien avec Mr. de *Mon-*

tau-

tauzier. Nous aurons une très-belle maison à Paris pour cinq cens écus. Que Me. *d'Aubigny* m'écrive souvent; j'aurai la complaisance de lui faire réponse. Elle apprendra à bien écrire. Je m'entens un peu en éducation, & il paroît par mes Princes que je ne suis pas sans talens. Vous n'avez que deux choses à faire, à vous réjouïr & à vous sauver: je connois des gens qui ne soupirent qu'après ce bonheur.

Je suis au désespoir de vous fâcher toujours: mais qui vous parlera franchement, si ce n'est moi? Votre Marchand se plaint de vous, & il a raison. Quand des parties sont arrêtées, il n'y a qu'à payer. Les Marchands de Paris ne craignent point les violences des Gouverneurs de Cognac. Ils se font payer des plus grands Seigneurs. Quand on n'a pas la somme entiére, on entre au moins en payement. Quand ils voyent de la bonne foi, ils ne sont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je suis tout-à-fait rebutée de Maintenon, par la foule du monde qui s'y jette. Si vous y venez, ne perdez pas une occasion de dire que vous ne voudriez pas vous jouer à me surprendre, & que je suis au

désespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai pour bizarre ; mais du moins je serai libre. Je vai là pour me reposer, & l'on m'y étouffe.

LETTRE XLVIII. *

Ce Mècredi, 12. *Juillet* 1678.

NE parlez jamais d'affaires avec les parens de Madame *d'Aubigny* : on s'aigrit, on ne s'entend point, on s'éloigne ; & ce n'est pas ce qui les avance. Prenez *Viette*. Servez vous du tems où j'ai encore du crédit pour les mettre à la raison. Pourquoi vous dites-vous réduit à dix mille livres de rente? Premiérement cela n'est point ; ensuite comptez que l'argent que vous touchez du Roi doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valoient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiez tôt ou tard la dot de Me. *d'Aubigny*?

Ne vous chagrinez pas, je vous en conjure.

* *L'adresse* : Pour M. d'*Aubigny*, rue St. Pére, Fauxbourg St. Germain. A Paris.

jure. Vous avez une femme dévote, jeune, douce, & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins soumise. Ouvrez moi votre cœur sur son sujet, afin que je la traite plus ou moins bien, suivant que vous en serez plus ou moins satisfait. Il faut la punir, il faut la récompenser comme un enfant. Consolez vous des désagremens de votre mariage par les bons côtés qu'il a. Il est fait, Dieu l'a permis: songez à votre salut. Ne jouez point si vous m'aimez. Opposez vous à une mélancolie qui est votre pente naturelle. Venez ici quand vous voudrez, vous ne manquerez pas de gens qui vous présenteront. Si vous avez de la tristesse, vous m'en donnerez. Vous ne connoissez pas la moitié de ma tendresse pour vous. L'autre jour je vous vis sain & gai, je m'en porte encore bien. Songez, mon cher frére, à ce que nous étions il y a dix ans, & nous nous trouverons heureux.

LETTRE XLIX.

Ce Vendredi au soir.

ALLEZ à Maintenon quand vous voudrez, & disposez-en comme moi-même.

même. Menez-y votre femme; elle s'y ennuyera, mais il est bon qu'elle apprenne à s'ennuyer. Mlle. de *la Harteloire* * est assez bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce soupçon est fondé sur ce que nous avons vécu si peu ensemble; que vous paroissez devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance, ou si vous voulez, du respect. Vous me voyez assez; & je ne désire de vous que votre plaisir, votre bonheur & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Me. *d'Aubigné* sur ses mauvaises habitudes. Elles vous échapent, parce que vous la voyez tous les jours; mais il est sûr qu'elle a appris à parler du nez, à rire sans en avoir envie, à s'applaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui faisoient contrefaire Me. de *Longueville*, qui les soutenoit pourtant avec l'esprit & la figure d'un Ange. Qu'elle parle naturellement aux gens à qui elle veut plaire, comme à son laquais. Que ses soûris ne soient pas de commande. Qu'elle se mette dans l'esprit qu'il vaut mieux passer pour sérieuse que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécille. Adieu. C'est un mauvais personna-

ge

* Parente de *Scaron*.

ge auprès d'elle que celui de Gouvernante : je m'en abstiendrois, si je l'aimois moins. M. *Fagon* est persuadé qu'elle mange des vilenies, & qu'elle n'aura jamais de santé ni d'enfans, si par une longue suite de bonne nourriture elle ne rétablit son estomac & ne purifie son sang.

Votre M. *le Gois* est très-importun ; il présente une figure triste, & non-seulement il veut que je le serve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment : on m'offre pour lui un emploi à Blaye, & il le veut à Bourdeaux : je le servirai pourtant par considération pour la mémoire du Maréchal *d'Albret* ; mais il faut me donner les affaires toutes mâchées : je ne puis donner un moment aux miennes, & l'on exige que je commence & que je finisse celles des autres ! Je vai parler tout à l'heure à M. de *Louvois*.

LETTRE L.

Ce Jeudi saint à dix heures du matin.

JE suis bien fâchée de la maladie de Me. *d'Aubigny*. Une femme de seize ans n'est

n'eſt pas un petit embarras. Je vous admire de vouloir courir le pays! Vous la laiſſerez donc ſeule? J'aurois ſouhaité qu'elle eût paſſé avec moi l'Eté, ſoit à Barège ſoit à Clagny. A ſon âge paſſer d'une mauvaiſe éducation au gouvernement abſolu de ſa propre perſonne, c'eſt la choſe du monde la plus dangereuſe. Me. de *Monteſpan* me paroît fort contente de vos ſoins & de vos procédés à ſon égard. Je ne vous dis rien de notre voyage, ne ſçachant comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du *Maine*, on pourroit ſuivre la voiture; mais ſi les petits marchent, c'eſt un embarras qui ôte tout plaiſir. Il y a du tems d'ici au 15. de Mai, & il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains tout-à-fait de voir toujours ſouffrir une perſonne que vous aimez. Ne peut-on pas vous donner une commiſſion? c'eſt deux cens aunes de damas bleu qu'il me faudroit, ni pâle, ni turquin, mais fort beau. Quoi que vous en diſiez, vous n'êtes ſur la route de perſonne, & je vous aime uniquement. Quand Me. *d'Aubigny* ſera mieux, amenez-la un peu, nous lui ferons voir la Cour: elle dineroit chez Me. de *Monteſpan*, & ſouperoit chez Me. de *Richelieu*. J'ai grande envie d'aller

dans

dans l'entresol : c'est un lieu charmant ; excellens répas, air de solitude, conversation libre : tout m'en plait.

Je vous envoye le mémoire de ce que j'ai dépensé pour Me. *d'Aubigny* depuis quinze mois, non pour vous le reprocher ni pour vous le faire payer, mais pour vous montrer que deux mille écus sont bientôt partis. Elle est bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil, quoique je passe ma vie à la Cour, où l'exemple porte à l'excès ce goût de luxe qui y est comme naturel. Adieu, je vous embrasse tous deux. Mr. du *Maine* se porte bien. Mlle. de *Nantes* a la fiévre. Vous voyez les deux autres, qui ne sont pas en fort bon état.

LETTRE LI.

A sept heures du soir.

CHERCHEZ une maison à votre fantaisie, & ne pensez pas à moi. Outre la complaisance que j'aurai pour votre choix, je suis si peu à Paris que vous ne devez pas me compter. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener Me. d'*Aubigny* au

au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de *Noailles* m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Me. de *Breuilhac* fera très-bien : elle a de l'esprit & des moeurs ; elle n'est pas du grand air, tant mieux ; les prudes sont la société la plus convenable aux jeunes personnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entens rien à la chicane. Je renvoye tout à M. *Viette.* Je suis très-inquiéte de M. de *Montchevreuil.* Ne le soyez pas de moi : je passerai l'été à Clagny. Adieu, mon ami ; je vous embrasse tous deux, & je voudrois vous voir. Le Roi ne mène à ce voyage-ci que très-peu de Dames, & cinq ou six vieux Seigneurs. On ne fera que chasser & se promener. Après cela voyez si vous voulez en être, vous qui n'aimez ni l'un ni l'autre. Vous n'aurez pas Blaye, à moins que le Roi ne vous le donne de lui-même. Si en effet vous avez donné de bons avis, pourquoi n'en demanderiez-vous pas le droit? Adressez-vous à M. de *Pontchartrain*, & non à moi ; il peut tout là-dessus : vous ne voudriez pas que j'entretinsse le Roi de ces misères !

LET-

LETTRE LII.

A midi, à St. Germain.

JE vous remercie de tous vos soins, & je les reçois avec beaucoup de plaisir. Je ne puis vous rien dire sur notre convertie que je n'aye parlé à M. *Pellisson*. Je ne comprens point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zèle de quelque prudence, & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarrassés. Je vous verrai du 15. au 20. de ce mois, & nous ferons de ces merveilleux soupers, excellens remédes contre mes migraines. Vous aurez dans peu notre cousin *Villette*. Faites-lui bien ma cour, je vous prie, & réparez les irrégularités qu'il trouvera dans mon procédé. J'ai vu le bon homme *Caumont* *. Il est moins chagrin en conversation que par écrit. Vous l'avez adouci sans doute. J'embrasse votre petite femme : si elle est raisonnable, je lui permettrai de venir me voir avec sa robe de velours.

LET-

* Son oncle.

LETTRE LIII.

A Maintenon, le 29. Octobre.

JE vous écrivis hier en partant de Versailles. Dans la crainte que ma lettre ne soit perdue, je vai vous la redire. On ne peut être plus inquiéte que je le suis de la petite vérole de ma soeur. Je souhaite de tout mon cœur que son teint puisse s'en sauver. J'espére beaucoup de sa jeunesse. Elle sera très-aimable tant qu'elle se conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite vérole que vous pensez : il y a long-tems que je suis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos mesures. Je vous recevrai ici quand vous y viendrez ; Madame *d'Aubigny* y demeurera si elle veut ; sinon elle trouvera un appartement meublé à l'hôtel des Princes. Bon prétexte pour ne pas voir du monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je suis si ravie que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter. Mais pourquoi choisir l'hyver pour voir Maintenon ? Il perd bien de ses agrémens.

J'ai

J'ai donné ordre qu'on reçût vos meubles à l'hôtel du *Maine*. Vous pouvez être ici les premiers jours de Décembre. Arrivez donc.

LETTRE LIV.

Fête de Saint Thomas.

J'AI une maniére de rhumatisme dans la tête & par-tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au soir. Madame de *Montespan* & moi nous irons Vendredi à Paris. Que personne ne le sçache. Que votre carosse soit à onze heures précises à la porte de la rue St. Honoré. Nous irons chez vous à une heure après-midi, trouvez-vous-y pour donner la main à Madame de *Montespan*. Je ne crois pas qu'elle hazarde de voir Madame d'*Aubigny*, à cause de la petite vérole. Nous dînerons chez M. de *Mortemar*. Accoutumez votre femme à la solitude; elle n'est point faite pour être dans le monde. Offrez à M. de *Mortemar* votre équipage, il n'en a point: c'est le seul service que vous puissiez lui rendre, & il peut vous en rendre mille. Vous avez trop peu de gens dans votre grande maison: recueillez-vous-y, au lieu de vous y éparpiller. In-

ſtruiſez Me. d'*Aubigny* pendant ſa convaleſcence : elle a un air d'emplâtre que je voudrois bien lui ôter.

LETTRE LV.*

A MADAME D'AUBIGNÉ.

A Verſailles, ce Samedi au ſoir.

J'Avois réſolu de vous voir aujourd'hui; mais puis-je répondre un moment de moi? Me. de *Monteſpan* a voulu profiter de ce beau Soleil pour voir Noiſy; & je conduis demain au Val † Mlle. de *Tours*. Lundi j'irai recevoir la Cour à St. Germain. Je vous prête *Noelle*; ne l'employez point

* Cette lettre, qu'on a déja vue en partie dans l'édition de Nancy, a déplu à quelques perſonnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci, ſi elle n'avoit plu à d'autres d'un goût auſſi fin, quoique moins frivole. C'eſt une lettre de caractère; elle donne une idée juſte du luxe & du prix des denrées de ce tems-là : enfin il y a je ne ſçai quel plaiſir à entendre parler de ménage une femme qui a régné. J'aurois dû ſans doute ſupprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails auſſi minutieux : mais les copies manuſcrites de la plupart de ces lettres étant aſſez communes à Paris, j'ai craint qu'un Libraire ne recueillît ces minuties, & ne fit acheter deux fois au public le même livre, en annonçant une édition plus complette.

† Petite maiſon dans le parc de St. Germain.

point aux achats ; elle eſt dépenſiére. Je vous promets un laquais fort grand ; les petits ne ſont bons à rien ; s'il vous déplait, chaſſez-le ; ſi ſon ſucceſſeur a le même malheur, chaſſez-le auſſi, juſqu'à-ce que vous en ayez trouvé un bon. J'en ai deux très-inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu, de la gelée & peu de train : quatre chevaux vous ſuffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête, non pour vous gêner, mais pour vous inſtruire. Vous croirez bien que je connois Paris mieux que vous. Dans ce même eſprit, voici, ma chère ſœur, un projet de dépenſe, tel que je l'exécuterois ſi j'étois hors de la Cour. Vous êtes douze perſonnes, Monſieur & Madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet de chambre.

Quinze livres de viande, à 5. ſols la livre,	3. liv.	15. ſ.
Deux piéces de rôti,	2.	10.
Du pain,	1.	10.
Le vin,	2.	10.
Le bois,	2.	10.
Le fruit,	1.	10.
La bougie,		10.
La chandelle,		8.
	14 liv.	13. ſ.

Je compte 4. ſ. en vin pour vos quatre laquais & vos deux cochers : c'eſt ce que Me. de *Monteſpan* donne aux ſiens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûteroit pas 3. ſ. Je mets 6. ſ. pour votre valet de chambre, & 20. pour vous deux, qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets 10. ſ. en bougie ; il y en a ſix à la livre, qui coute 1. liv. 10. ſ. & qui dure trois jours.

Je mets 2. liv. pour le bois ; cependant vous n'en brulerez que trois mois de l'année, & il ne faut que deux feux.

Je mets 1. liv. 10. ſ. pour le fruit ; le ſucre ne coute que 11. ſ. la livre, & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux piéces de rôti : on en épargne une quand Madame ou Monſieur ſoupe ou dîne en ville. Mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez fort bien, ſans paſſer 15. liv. avoir une entrée, tantôt de ſauciſſes, tantôt de langues de mouton ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle & la compote que vous aimez tant.

Cela posé, & que j'apprens à la Cour, ma chère enfant, votre dépense ne doit pas passer 100. liv. par semaine, c'est 400. par mois; posons 500. afin que les bagatelles que j'oublie ne se plaignent point que je leur fais une injustice: 500. liv. par mois font

Pour votre dépense de bouche,	6000. liv.
Pour vos habits,	1000.
Pour loyer de maison,	1000.
Pour gages & habits des gens,	1000.
Pour les habits, l'opéra & les magnificences de Monsieur,	3000.
	12000. liv.

Tout cela n'est-il pas honnête? Et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carosses, l'acquit de quelque petite dette? Cent pistoles suffiront pour vos habits: vous avez une année d'avance, & je vous en donnerai. Je suis ravie que vous ayez été diner chez M. de *Vaujour*. Me. d'*Hudicourt* compte aussi beaucoup sur vous. Ne vous piquez point de leur rendre ces somptueux festins qu'ils vous donnent. Je prens sur moi toutes ces vilenies-là. Bon soir: en voilà

aſſez pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit, un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine; & du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En liſant ce projet peut-être me trouverez-vous avare; eſſayez-en, & l'on vous trouvera très-magnifique. Adieu, mon enfant; aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE LVI.

A M. D'AUBIGNÉ.

Ce Vendredi, 15. *Décembre* 1679.

NE grondez pas *la France*, je l'ai retenu. Je ne ſuis point Dame d'atour : M. de *Villette* dit que je ne ſuis que Dame d'honneur, & cette charge-là n'eſt point embarraſſante. Quand la maiſon de Madame la Dauphine ſera déclarée, vous le ſçaurez des premiers; juſques-là moquez-vous de tout ce que vous entendrez dire : ces bruits ſont répandus par des gens mal intentionnés, que le mépris ſeul fait taire. Ne penſez plus à ce que vous appellez ma faveur, & ſongez à votre mal. Le caroſſe y eſt pernicieux; la diéte y eſt inu-

inutile : si les douleurs augmentent, un bain d'eau tiéde. J'en sçai plus là-dessus que M. *Fagon.* Essayez de la chaise inventée par l'Abbé *Testu*: elle est très-commode. Beaucoup de soins, point de remédes; voilà ma recette. Si vous traitez ce mal cavaliérement, il augmentera. Vous faites trop valoir le peu que je fais pour vous. Envoyez cette lettre à la mére de Mr. *Barillon.* J'embellis un cabinet dont je suis fort occupée. Je serois fort aise de vous voir Dimanche.

LETTRE LVII.

A Fontainebleau, *ce* 30. *Juin* 1680.

JE veux des mulets à tout prix : les charettes versent, & demeurent dans les défilés des chemins de Flandres : les mulets arrivent toujours.

J'ai encore fait un pas pour M. *Brillon*, qui sera, je crois, aussi inutile que les autres.

M. de *Bonrepaux* sort de ma chambre...... (*On a effacé quatre lignes dans l'original* ...) Vous ne pouvez trop le remercier. Faites visiter mon carosse, je vous prie; il rompt

à tout moment, & je ne ſçai ſi celui de Me. d'*Aubigny* ne feroit pas plus sûr. Ayez pitié de moi, & donnez ce que vous croirez le meilleur : ſi mes femmes demeuroient en chemin, où en ſerois-je ?

J'écris à M. *Viette* de ne plus agir dans mes affaires ſans l'avis de Mr. le Préſident *Pelletier*.

Vous me paroiſſez content de Me. d'*Aubigny* : je voudrois de tout mon cœur que vous vécuſſiez mieux enſemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle ſera toujours contente de moi ; car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans les déchaînemens que l'on a contre moi. Comme je ſuis fort glorieuſe, les premiers mouvemens ſont fort violens. Mais je me dis fort vîte ce que la raiſon dit fort tard à ces ſournois qui n'oſent éclater : & ce que vous m'en écrivez eſt fort raiſonnable & fort pieux. Toutes ces agitations ſont calmées : calmez vous auſſi.

LETTRE LVIII.

A Fontainebleau, le 3. Juillet 1680.

JE vous défie de recevoir mon meuble de velours d'auſſi bon cœur que je vous le

le donne. Je parlerai pour vous à M. *Colbert*, quelque mal satisfaite que je sois de lui : il en sera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriez trop riche si vous pouviez quitter le jeu & vivre réguliérement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriez que ce que tout le monde fait: nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité; mais il n'importe comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'est si voisin de la faveur que la disgrace. Envoyez à *Beuvron* cette lettre pour Mademoiselle de *Martel*. Je suis si paresseuse & si occupée, que je serois fâchée qu'elle fût perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu sur le mal que vous entendez dire de moi : on est enragé, & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réussit pas, nous en rirons : si l'on y réussit, nous souffrirons avec courage. Adieu, mon cher frére ; songez à l'état où nous étions autrefois, pour nous trouver heureux dans celui où nous sommes. Dans les premiers jours je ne pourrai quitter Madame la Dauphine, parce que je serai seule. Veillez à vos discours par rapport à moi :

on vous en fait [illegible] de bien infectés, qu'on me répète avec complaisance. Du reste je suis tranquille, on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Madame la Dauphine a mal aux dents : c'est tout ce qu'il y a de nouveau.

LETTRE LIX.

A Calais, ce 22. Juillet 1680.

JE remis en partant à M. *Vieux* l'ordonnance de M. *Colbert*. Avez-vous été payé ? Je vous envoye 949. liv. que vous ne voulez pas que je vous doive. J'ai du loisir, & je vous le donne. Je reviendrai de ce voyage aussi grasse que je l'étois à mon retour de Scheleſtadt. Mes mulets sont admirables : je trouve toujours mon lit arrivé avant moi : je fais fort grande chère : je suis gaie, désœuvrée, gourmande & mal vétue. Il est arrivé de grands accidens au manteau *feuille-morte*. J'en demanderois un autre à *Nanon* ; mais je crains d'être grondée. Quand partez-vous pour Cognac ? Je m'intéresse uniquement à vous. Je ne vous le dis ni souvent ni tendrement ; mais vous me connois-

noiſſez ; je ne ſuis ni doucereuſe ni importune. J'embraſſe Me. *d'Aubigny*. Il ne ſe paſſe ici rien de nouveau ; mais que dit-on à Paris ?

LETTRE LX.

A Saint Omer, 24. *Juillet* 1680.

VOILA l'ordonnance de M. de *Louvois* ; vous ſerez, je crois, content de ma diligence : il ſera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui ſera en mon pouvoir. Mon caroſſe me déplaît autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma ſanté comme mon équipage, & mon enjouement comme ma ſanté. Je vous ſuis très-obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de ſe bien porter, & de ſçavoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne ſe porte mal. Mes complimens à Me. *d'Aubigny*. Je ne comprens pas M. *Colbert*. Il vous fait donc attendre encore votre argent ! Je n'en ſuis pas fâchée dans la conjoncture préſente. Nulle femme de la Cour n'eſt mieux ſervie que moi. M. *Bontems* me prépare mon appartement de Verſailles : ainſi je le trouve-

rai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y ferois réponse de bon cœur, faites-la pour moi; ce ne feroient que des remercimens, & elle peut prétendre de vous des amitiés.

LETTRE LXI.

Ce premier jour de l'an 1681.

CETTE année je n'ai à donner pour étrennes à Me. *d'Aubigny* qu'un habit & un carreau que Madame la Princesse d'*Harcourt* m'a apporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée: cela convient. Notre voyage est remis au mois de Février. M. *Fagon* est déclaré premier Médecin de Madame la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette Princesse est environnée de sots & de fripons. Vous êtes déraisonnable de vouloir que je demande au Roi dans un tems où il m'accable de biens, d'honneurs & de toutes sortes d'agrémens. Je ne lui demanderai jamais rien, & je ne songe plus qu'à le servir en la personne de ma maîtresse avec un zèle, une fidélité, une assiduité qui lui marquent ma reconnoissance. Je verrai M. *des Maretz*.

retz. Si, je puis achever votre affaire, vous serez trop heureux. Me. *d'Aubigné* peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai : je l'enverrai à l'Opéra. Le lendemain elle dinera chez Me. de *Montespan*. Quand j'aurai une maison montée, elle fera un plus long séjour. Qu'elle me rende le portrait de Me. de *Montespan*. Je vous souhaite une bonne année, une vie & une mort chrétienne.

LETTRE LXII.

A ME. D'AUBIGNE'.

Le 3. Janvier.

JE demande tous les jours à Dieu, ma très-chère enfant, qu'il vous conduise dans ses saintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la Cour, où il ne faut qu'être pour haïr le monde & ses plaisirs. J'y éprouve bien que Dieu seul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croyez, ma fille, que toutes les choses que vous vous figurez si délicieuses, & que vous m'enviez peut-être, ne sont que vanité

& affliction d'esprit. La Cour est comme ces perpectives qui veulent être vuës dans l'éloignement. Je ne puis vous y placer : & quand je le pourrois, je ne le ferois pas. Aimez votre mari, & vous ferez heureuse. Vous êtes indolente & mal-saine, tournez ces inconvéniens au profit de votre salut. J'approuve fort que vous ne vous exposiez pas aux visites. Si le monde ne vous gâtoit pas, il vous ennuyeroit. Vous sçavez combien je vous aime ; faites que je vous aime davantage. Ne voyez point Madame de *L....* cela n'est bon à rien. Ne faites pas de nouvelles liaisons. Connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mére, votre amie.

LETTRE LXIII. *

A M. D'AUBIGNE'.

Luneville : 10. *Février* 1681.

J'AI été si accablée de visites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me *trouve*

* *L'adresse* : à Mr. d'*Aubigny*, rue St. Pére, près la charité, au fauxbourg St. Germain.

ve toujours bien logée: & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne sera pas manque d'argent. Remerciez bien M. *Brillon*: dans le besoin je recourrai à lui. Faites préparer mon appartement à mon gré; cela n'est pas aisé. Mais pour moi vous feriez bien quelque chose de plus difficile. Il me faut un feu doré, que la grille en soit très-grosse. J'aime le grand feu préférablement à toute autre délicatesse. Mes complimens à Me. de *Coulanges*. Elle aura de mes nouvelles quand j'aurai vu Madame la Dauphine. Mille amitiés à Me. *d'Aubigny*: & pour vous, Monsieur, notre amitié doit être égale, & je crois qu'elle l'est aussi. Adieu.

LETTRE LXIV. *

A St. Germain, 2. *Mars* 1681.

IL y a bien long-tems que je ne vous ai écrit: tantôt migraine, tantôt occupation, souvent paresse. On aime les gens. on en est aimé; on en est sûr, on les né-

* *L'adresse*: à Mr. d'*Aubigny*, Gouverneur de Cognac, à Cognac.

gligé, on ne se contraint point avec eux: ils se plaignent: un billet les appaise. Mon Carnaval a été languissant. M. *Fagon* m'a ordonné des eaux de Sainte Reine: elles me font du bien. Point de Carême. J'ai des soins infinis de ma personne. Je jouïs d'un grand repos; & Me. *d'Aubigny* ne travaille pas plus en tapisserie que moi. Me. de *Fontmort* pourra vous dire de mes nouvelles: elle a été la premiére victime de la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Ma tendresse en souffrira; mais je me suis si mal trouvée des exceptions que je faisois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en essuyerai quelques murmures: on dira, & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné; mais les murmures sont moins fâcheux que les affaires qu'on me faisoit. On avoit parlé de quelques voyages pour ce Carême; mais ils sont rompus. On passera huit jours à St. Cloud, d'où l'on partira le lendemain de Pâques. On se préparera ici au voyage de Bourbon, où la Cour séjournera tout le mois de Mai. On ira passer le mois d'Août à Chambord, & celui de Septembre à Fontainebleau: projet qu'un caprice peut déranger. Je souhaite que ce soit une grossesse.

ſeſſe. MONSEIGNEUR ſe porte à merveilles. Il y a quinze jours que Me. la Ducheſſe de *Richelieu* eſt à Paris, où le Duc a la fiévre tierce. Me. la Maréchale de *Rochefort* eſt encore plus ſouvent malade que moi. Me. de *Montchevreuil* ſoutient ſeule la fatigue. Elle a augmenté ſon troupeau de la plus laide fille qu'on puiſſe imaginer: c'eſt votre Mlle. de *Jarnac*. Mlle. de *Laval* a triomphé dans les bals, préſentement elle eſt malade. Voilà les nouvelles de notre maiſon, ou ſi vous voulez de notre Cour. Je n'en ſçai guères d'autres. Apprenez moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Me. *d'Aubigny*.

LETTRE LXV.

A Verſailles, 19. *May* 1681.

JE voudrois de tout mon cœur que votre Capucin vous convertît. Vous en feriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre. J'ai vu *Charlot*: il eſt admirable, & tout-à-fait bouffon; il ne croît pas du tout. Je voulois le mettre au Collége; mais il ne perd pas ſon tems à Maintenon. J'y vai demain, je n'y coucherai qu'une

qu'une nuit : ma principale affaire est de voir mes vieilles. La grossesse de Madame la Dauphine est déclarée, & rompt tous nos voyages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mlle. de *Jarnac* ; je ne sçai encore à qui. Mlle. de *Laval* est depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le Roi tomba de cheval avant-hier à la chasse : vous croyez bien que chacun fut allarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne se fit aucun mal. Vous aurez vu mon Prince mignon : j'espére que vous m'en direz des nouvelles : la passion que j'ai pour lui ne diminue point. Je crois qu'il ne demeurera d'Huguenots en Poitou que nos parens : il me paroit que tout le peuple se convertit : bientôt il sera ridicule d'être de cette Religion-là. La Maréchale de *Rochefort* est malade : je le serai bientôt par conséquent. Je ne suis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous sçavez que je prens de grands soins de ma personne. Ce n'étoit rien en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Me. d'*Aubigné* devroit bien convertir quelques-uns de nos jeunes parens.

LET-

LETTRE LXVI.

A Maintenon, ce 23. Mai.

VOus avez bien fait de montrer Bourdeaux à Me. d'*Aubigny*, & Mlle. de *la Carte* à Bourdeaux. J'écrirai à M. de *Roquelaure* sur tout ce que vous m'en mandez, & je n'aurai pas de peine à lui en témoigner beaucoup de reconnoissance. Je suis bien de votre avis sur Mr. & Me. de *St. Eugénes*; ils m'ont toujours plu au dernier point. Je voudrois leur marquer mon estime. Je suis ravie que vous soyez content de votre femme, & qu'elle ne perde pas sa piété dans un âge où elle a d'ordinaire de foibles racines, & en Province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'aveugle. Si j'avois un peu plus de loisir, je vous mitonnerois bien cet homme-là. Vous êtes insupportable sur les détails; vous ne m'en écrivez jamais, & je les aime tout-à-fait. Vendez donc cette maison de St. Cloud, qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je ne réponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois: la

la paix va finir tous ces projets-là, du moins on en a de grandes espérances. Ne vous chagrinez ni sur M. de *Jarnat* ni sur votre fortune. Vous êtes né Gentilhomme, mais sans un sou : vous voilà dans un lieu délicieux : vous avez quinze mille livres de rente, de l'esprit & de la réputation : vous pouvez venir à Paris quand il vous plait : j'embellis tous les jours un beau château & une belle terre pour vous ou pour vos enfans : vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse, passez votre vieillesse en joie & en paix. Jouïssez de tout, soyez homme de bien, & préparez vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez. Ne vous livrez point à votre mélancolie, & songez que vous portez en vous-même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Me. d'*Aubigné* que plus elle m'écrira souvent, plus je l'aimerai ; mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce réglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse ; mais je prétens que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs cela forme son style : car plus on écrit, mieux on écrit.

LET-

LETTRE LXVII.

A Maintenon, *ce* 26. *Mai* 1681.

ENFIN voilà des détails, & c'est ce que je demande : je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vai faire l'impossible pour obtenir de M. *Colbert* ce que vous désirez. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins : on fait des canaux, & Maintenon sera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chère : il m'en coûteroit trop de vous la faire bonne ; vous sçavez que j'ai bu toute honte là-dessus. Vos gens seront au cabaret pour l'exemple, & si vous me fâchez, par œconomie. Enfin vous me verrez continuer toutes les avarices que j'ai commencées, & dont vous avez l'imbécillité de rougir. Mais aussi vous verrez un Hôpital bien entretenu, des Manufactures florissantes, mes *vieilles* bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Me. de *Montespan* habille les pauvres & les Autels.

LET-

LETTRE LXVIII.

Maintenon, ce 12. *Juillet* 1681.

J'AI ici Mr. & Me. de *Montchevreuil*, Me. de *Lencosme*, Mlle de *Mongeron*, Me. de *Fontenay* & M. de *la Laigne*. J'y ai pourtant plus de loisir qu'à St. Germain. Malgré votre disposition à dénigrer mon vieux Château, vous en serez très-content. Je vois tous les jours M. *Colbert*; mais il trouve ce que vous demandez aussi difficile que je le trouve raisonnable : ainsi il n'est pas encore défait de moi. Que votre femme soit dépaysée de ses parens : si vous avez un autre avis, comptez que je ne m'en soucie guère : j'aime mieux me gêner que vous contraindre. Vivez obscurément : nulle part on n'est plus son maître qu'à Paris; il s'agit de bien commencer. Je suis ravie de la régle & de la dévotion qui est dans votre maison. Jouïssez de l'état où vous êtes. Je vous le répète, il est bien différent de celui que la fortune vous promettoit. Nous nous plaignons de ce que nous sommes : hé! qu'étions-nous il y a douze ans ? Ne vous cachez pas de moi;

vous

vous êtes le ſeul de mes amis dont je n'aye pas la confiance. Si vous vous ouvriez à moi, vous y trouveriez des ſecours, des complaiſances, des conſolations auxquelles vous ne vous attendez pas.

Les Fermes ſont adjugées, & par conſéquent l'affaire de M. *Rouviéres* conſommée. J'ai obtenu ſans effort; mais il m'a fallu faire une extrême violence pour demander. J'en ſuis trop récompenſée, puiſque vous en êtes content. Si vous êtes à Paris pour ce que je crois, vous ne pourriez mieux faire que de prendre le tems de l'abſence de la Cour pour y être *incognito*. Je voudrois être informée exactement du ſuccès de vos remédes, & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois auſſi que vous euſſiez des enfans. Il faut tout recommander à Dieu. Vous ne direz plus que je moraliſe bien à mon aiſe: car vous êtes plus riche que moi. Nous partirons demain pour Fontainebleau. Le changement de lieu n'en apporte guère à la diſpoſition des journées. Madame la Dauphine ſe porte bien; elle n'a plus à déſirer qu'une heureuſe groſſeſſe. Adieu: j'embraſſe ma belle-ſœur. Je ne connois d'autre Chirurgien que *Clément*, avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que *Turbier* vous trompe.

LET-

LETTRE LXIX.

Ce 2. Septembre 1681.

JE ne ſçai ſi M. *le Gois* vous en impoſe comme à moi; mais je puis vous dire ſans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi; me voilà confirmée pour le reſte de mes jours dans la réſolution que j'avois priſe de n'écouter jamais aucune propoſition. Vous m'avez fait parler pour un homme inſolvable; la tête lui a tourné dès les premiéres avances; il y a huit ou dix jours qu'il eſt perdu: on ne ſçait où le retrouver. *Le Gois* n'a pas pris ſon parti ſi bruſquement; il a encore le courage de me propoſer un homme un peu moins accrédité que ce M. de *Rouviéres*. Je ne ferai pas ſa dupe une ſeconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. *Colbert* & de M. *Brunet*, qui la tourneront d'une façon moins avantageuſe, mais plus ſolide. Ils feront eux-mêmes cautions. Vous n'auriez jamais touché que la premiére année, & quelques piſtoles ſur les autres, à force de menaces. Ne croyez

pas

pas, malgré ce que je vous dis là, que je me plaigne de *le Gois* : il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie, employez utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en Poitou se donnent pour rien : la désolation des Huguenots en fera encore vendre. Surineaux, St. Pompin & plusieurs autres vont être en décret. Si vous joignez à une année de votre pension la somme que vous toucherez bientôt du bien de votre femme, vous pouvez aisément vous établir grandement en Poitou. N'ayez là-dessus aucune soumission pour mon avis, mandez moi le vôtre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embrasse Madame d'*Aubigny*.

LETTRE LXX.

A Fontainebleau, ce 22. Octobre.

VOus n'imaginerez jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire, ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. *le Gois* ne sera point Chef de mon Conseil. Du reste cent huit mille livres que vous tou-

cherez me consolent. Vous ne sçauriez mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac : elles vont s'y donner par la fuite des Huguenots. Votre voyage de Paris est une bagatelle. Il est impossible que vous vous portiez bien après ce que vous avez eu. J'ai donné votre ordonnance à M. *Berthelot*. Si vous me permettiez de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cent pistoles que je vous dois : je voudrois les donner à Madame d'*Aubigny*. J'ai bien de la joie de la conversion de M. de *Vaux* : je vous prie de lui en faire mes complimens. *Poignette* est bonne Catholique : M. de *Marmande* l'est aussi. M. de *Souché* fit abjuration il y a deux jours : on ne voit que moi dans les Eglises conduisant quelque Huguenot. Ne soyez point en peine de ma santé : elle est délicate, un rien la dérange : souvent des maux, jamais de maladie. Nous partons Mardi, on dit aujourd'hui que c'est pour Metz. Vous sçavez avec quel tranquillité je me dispose aux voyages. J'ai mon équipage tout prêt, & j'espère qu'il ira gaiement. Adieu : personne ne songe à vous brouiller avec moi : Hé! qui pourroit se flatter d'y réussir? Madame d'*Aubigny* ne m'écrit guère : je l'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXI.

A Incishem, *ce* 20. *Octobre* 1681.

QUOIQUE je croye avoir raiſon dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque choſe de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous ſçavez l'eſtime que j'ai pour M. de *St. Eugènes* : j'ai cru ne rien hazarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raiſons, que je ne puis vous écrire. Il me ſemble que vous traitez aſſez cavaliérement votre conſcience. Vous avez, dites-vous, aſſez de tems pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il eſt vrai; mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprens point les gros préſens que prétend Me. d'*Aubigny*. Pour M. *le Gois*, vous ne lui devez que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'eſt pas un effet de ſes ſoins & de ſon application : ſon affaire s'eſt terminée à la banqueroute de M. de *Rouviéres*. Pourquoi donc prétend-il avoir ſa part à un bienfait particulier du Roi qui ne regardoit que nous, qui n'eſt point dépendant de l'affaire de *Rouviéres*, qui eſt une

une pure gratification de Sa Majesté? Soyez en repos là-dessus; ce n'est point à vous à réparer ni ses malheurs ni ses sotises. Je ne sçai ce que vous voulez dire quand vous rebattez souvent dans vos lettres qu'il est des gens qui veulent vous brouiller avec moi, & d'autres qui disent que nous ne sommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard : je vous traite souvent de mauvais ménager, & quelquefois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches, pour me défaire de leurs plaintes & de leurs importunités : est-ce cela? Moquez vous de tout ce qu'on vous dit : je vous aime : je vous le dis, & je dois être crue. J'ai lu avec plaisir tout ce que vous me mandez de Maintenon. *Charlot* est très-joli : si vous aviez envie de l'avoir, vous en êtes le maître. Si vous me le laissez, je le mettrai bientôt au Collége. Adieu, mon cher frère. Dites à M. de *St. Eugènes* que je ne puis écrire au Procureur-Général, mais que je demande à Me. la Duchesse de *Richelieu* de lui recommander son affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet, elle le donnera; & je suis assurée qu'il sera content de la Duchesse. Quand vous vous trouverez malheureux, songez aux plus malheureux que vous : la recette est infaillible.

LET-

LETTRE LXXII. †

A Saint Germain, ce 8. *Décembre* 1681.

MONSEIGNEUR est toujours mal ; mais on espère que nous en serons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hyver. Madame la Dauphine a eu un petit retour de fiévre, qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine. Si vous pouvez finir avec le Lieutenant-Général par la douceur, n'hésitez pas ; sinon écrivez à M. de *Croissy*. Faites vos plaintes vous-même : tout ce que je puis faire, c'est de solliciter pour vous si vous avez raison, & de me taire si vous avez tort.

Notre petit neveu * est Catholique. Je l'ai chez moi : il fait fort bien sa cour, & j'espère que le Roi lui fera du bien : il est très-joli. J'attens *St. Hermine* : je n'oublierai rien pour le convertir. J'ai sçu que MADEMOISELLE a parlé au Roi pour Mlle. de *Jarnac* : on n'a rien conclu à cause des voyages. Il s'est

† *L'adresse* : A M. le Comte d'*Aubigny*, Gouverneur de Cognac, à Cognac.

* M. de *Murçay*, fils aîné de M. de *Villette*.

s'eſt répandu depuis quelques jours qu'elle eſt très-laide ; voilà tout ce que j'en ſçai.

Mandez-moi ſouvent de vos nouvelles : les miennes ſont très-bonnes en toutes façons. Réjouiſſez vous ; vivez en Chrétien & en repos. Vous avez trop d'eſprit pour douter que tous les états n'ayent leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Me. d'*Aubigny*. Je ne puis vous écrire ſépa-rément : la premiére de mes lettres s'addreſſera à elle. Faites mes complimens à Me. de *Mioſſens*, & demandez lui ſi je lui ferois plaiſir de lui donner un portrait du Maréchal d'*Albret* à mettre au bras.

LETTRE LXXIII.

A St. Germain, le 19. *Décembre* 1681.

JE me joindrai à M. de *Louvois* pour l'affaire de *St. Lazare*. Je ne ſçai ſi vous aurez encore quelque excluſion pour ce bienfait-là.

Vous auriez bien pu vous paſſer de donner ſur les dévotes en faiſant le portrait de Me. *d'Aubigny*. On ne peut avoir trop de ſoin de ſoi, quand d'ailleurs on fait ſon devoir. Ne ſoyez jamais en peine de

ma

ma santé, quoi que vous entendiez dire : si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas ?

Il y a long-tems que le petit de *Murçay* est Catholique. M. de *St. Hermine* est arrivé aujourd'hui ; il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mlles. de *St. Hermine*, de *Caumont* & de *Murçai*. J'espère que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime *Minette* * que j'ai vue à Cognac. Si vous pouviez me l'envoyer, je la convertirois aussi. Il n'y a plus d'autres moyens que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de *Murçai*, qu'on ne me confiera plus personne. Il faudroit donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être Catholique. Vous m'enverriez cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriez *Minette* chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiez une occasion de la faire partir par le moyen de M. de *Xaintes*, de M. de *Marillac* ou de M. de *Tours*. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille, & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œu-

* Depuis Me. de *Mailly*.

vre. Quant aux autres converſions, vous n'en pouvez trop faire : mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frère. Mille amitiés à cette pauvre dévote : je ſuis fâchée de la continuation de ſes maux. Vous ne me dites rien de Me. de *Mioſſens*.

LETTRE LXXIV.

A St. Germain, *ce* 5. *Février* 1682.

VOus ſçavez trop bien que je ne me mêle de rien, pour croire que j'aye voulu mettre Mademoiſelle de *R*.... auprès de Madame la Dauphine. Madame d'*Albret* en a eu le deſſein. Elle me l'a amenée dans ma chambre, où je l'ai reçue avec la conſidération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de .... On dit qu'elle a un cancer au ſein : c'eſt une aſſez légitime excluſion pour la Cour. Vous pouviez vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Me. de *Mioſſens* comme un article de foi en toutes choſes, hormis en celles de la Religion : je ſçai que dans la ſienne on ne pardonne jamais à ceux qui

qui l'ont quittée. M. de *St. Hermine* part Dimanche avec ses sœurs : ils ont tous fait une belle résistance, & font une belle retraite. Je suis persuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de *Murçai* * dit qu'elle les attend dans la basse-cour de *la Laigne*. Je vous recommande Me. de *Fontmort*, qui n'a agi en cette occasion que pour Dieu & pour moi. Elle va être exposée à la fureur de toute sa famille : soutenez-la, je vous en conjure ; c'est une très-bonne femme, qui a de l'esprit.

Tout le monde est au ballet, & moi je suis dans ma chambre toute seule, où je passe une bonne partie de ma vie, & depuis quelques jours dans un repos qui me plaît fort.

Nous irons à Bourbon le 28. d'Avril. Mes complimens à Me. *d'Aubigny*. Je suis très aise de recevoir de vos nouvelles & des siennes.

Lorsque vous serez ici, il faudra vous montrer quand vous le pourrez, voir M. de *Louvois*, quoique vous n'ayez plus besoin de lui, voir M. *Colbert*, qui ne vous sera jamais inutile, & vous lier avec le

* Depuis Madame de *Caylus*, morte à Paris en 1728.

Marquis de *Mortemar*, qui est sage comme on l'est à trente ans, quand on n'a pas une si longue jeunesse que vous.

LETTRE LXXV.

St. Germain, ce 20. Février 1682.

LEs affaires de Me. d'*Aubigny* vont leur train, & je fais là-dessus tout ce qu'on me demande. J'avois choisi un excellent Rapporteur; mais on l'envoye en Poitou. Je n'ai rien fait pour Mlle. *des Coyeux*: on n'a nul besoin de moi quand on est parente de M. de *Montauzier*. J'ai vu Me. de *Jarnac* à votre intention, quoique je ne voye personne. La grossesse de Madame la Dauphine est très-heureuse: pas la moindre incommodité; elle n'a point encore senti son enfant; elle sera bientôt à quatre mois & demi. On ira à St. Cloud après Pâques pour y passer huit ou dix jours. Ensuite on s'établira à Versailles, pour y faire les couches de Madame la Dauphine. Elle en relévera à la fin d'Août. On ira passer le mois de Septembre à Fontainebleau, & Octobre à Chambord. De-là on reviendra passer No-

Novembre à Verſailles, & tout l'Hyver ici. Je crois que ces projets s'accompliront cette année ; car il n'y a pas tous les ans un Strasbourg à prendre. Nos filles * vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la Cour. Madame d'*Heudicour* eſt ici malade, & plus caduque qu'on ne l'eſt à ſoixante ans. Je ſuis très-heureuſe : je vous en ſouhaite autant. *Charlot* m'écrit ſouvent : il montre beaucoup d'eſprit. Les enfans de M. de *Villette* en ont auſſi, & profitent de leur bonheur. Adieu.

LETTRE LXXVI.

A Verſailles, le 8. Mai 1682.

RIEN de nouveau ſur l'affaire que vous me propoſez. Vous ſçavez ce que je fis à Fontainebleau, & la paſſion que j'avois de réuſſir. Aujourd'hui même importunité & mêmes raiſons. Plus on a d'une certaine faveur en ce pays, & plus on eſt hors d'état de faire certaines affaires. Je ne vois plus M. de *Bonrepaux*, ni qui que ce ſoit, ſans nulle exception.

* Les filles d'honneur de Madame la Dauphine.

Je serois bien aise que vous puissiez recommander M. de *Villette* & Mde. de *[illegible]*: je suis bien de votre opinion sur la douleur qu'a [illegible] de ses enfans. La félicité dans le [illegible] est de les voir avec moi malgré cela. Ils sont très-jolis & parfaitement bien nés. Si le jeune de *Marsac* a deviné sur l'ennui de la basse-cour, je serai toujours prête à aider les St. *Hermine*.

Il faut bien que l'on s'accoutume à mon personnage. Ma vie est fort tranquille, très-solitaire & très-assortie à mon humeur.

Mille amitiés à Mde. *d'Aubigny* : elle ne m'écrit ni assez souvent ni assez librement.

La pauvre Mlle. de *Jarnac* a de la peine à s'accoutumer à la fatigue de la Cour. Elle a les jambes enflées; & l'on craint une hydropisie.

LETTRE LXXVII.

A Versailles, le 14 May.

J'AI reçu une lettre de vous pleine de complimens & de remercimens. Je n'en veux point : je suis contente pourvu que vous le soyez, & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous arrivent : ils

ils ne ſont pas inépuiſables : c'eſt un ruiſſeau que le moindre tems de ſéchereſſe peut tarir. J'ai fait un petit voyage à Maintenon, où j'ai fait des projets merveilleux pour le bien public. *Charlot* eſt embelli, & a tout-à-fait de l'eſprit : il écrit mieux que moi, & je l'admire depuis que nous avons ſon baptiſtère. Je le croyois plus vieux. L'idée que vous vous faites de Ruel eſt aſſez juſte : c'eſt un lieu admirable où je me divertis fort : Dieu bénit tout ce qui s'y fait : le ſuccès paſſe nos eſpérances : la police féminine y triomphe : vous n'en ſeriez pas étonné. On ne parle ici que de guerre : pour moi je ne la crois point, parce que je ne la déſire pas, & que j'ai l'humeur aſſez heureuſe. Meſſieurs de *Murçay* & leur ſœur réuſſiſſent fort bien. Je ſuis fâchée qu'aucun *St. Hermine* ne partage leur bonheur : j'aime leur mére & leur nom. Point de nouvelles. Ma ſanté eſt bonne, & mon viſage mauvais : c'eſt Ruel & Verſailles. Adieu : mille amitiés à Me. d'*Aubigny*. Vous m'apprenez de ſingulières nouvelles de ma faveur : les Nouvelliſtes en ſçavent plus que la Favorite.

LETTRE LXXVIII.

Ce 21. Octobre 1682.

JE n'ai garde de vous dire si je panche pour *Aubigny* ou pour *Sainte Gemme*. Je ne connois ni l'une ni l'autre. Je ne puis que vous conseiller d'acheter l'une des deux. Quant à l'argent, vous avez vingt mille liv. d'une part, dix-huit mille de l'autre pour commencer : il ne sera pas impossible de vous faire avancer une année de dix-huit mille liv. par M. *Brunet* : vous vendrez la maison de St. Cloud neuf mille livres. En voilà plus qu'il n'en faut pour entrer en négociation. Du moins sçai-je bien qu'ayant mon argent tout prêt, j'ai été trois ou quatre ans à payer Maintenon : & encore ai-je fait le dernier payement si mal à propos par un excès d'exactitude, que je le ferai encore une fois. Voilà ce que j'ai pensé sur vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a encore rien de gâté. Vous auriez la tête bien prête à tourner, si vous comptiez pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. On est peu instruit de mes projets : & comment le seroit-on ? Je n'en ai aucun.

aucun. Chassez toutes ces imaginations-là. Faites ce que vous voudrez : mon étoile est d'être éternellement contrainte ; mais mon humeur est de ne me contraindre que le moins que je puis, & de ne jamais contraindre les autres. Je vous enverrai un cachet. Je désapprouve fort l'affectation que vous avez de mettre les armes de la mére de votre grand'mére ; car c'est de là que sont les *Saint Hermine*. Adieu : je voudrois de tout mon cœur que votre acquisition fût faite. Vous vous en occuperiez peut-être, & ce sont des plaisirs de tout âge : je sçai celui que Maintenon m'a donné, quand j'ai pu y penser.

LETTRE LXXIX.

A Versailles, ce 28. Mai.

J'AI fait depuis peu connoissance avec M. le Marquis & M. l'Abbé d'*Aubigny de Tigny* ; ils m'ont instruite de notre Maison. C'est apprendre bien tard qui l'on est ! mais cela n'est jamais indifférent : il y a douze ans que le Maréchal d'*Albret* m'en avoit dit quelque chose. Je n'ai pu voir sans plaisir une généalogie de quatre cens ans

très-bien prouvée par des contrats de mariage, & l'endroit où nous nous sommes séparés. * Ces Messieurs m'ont appris que la terre d'*Aubigny* est à vendre, celle de *Sainte Gemme* qui étoit à l'aîné de la maison, & celle de la *Jousselinière* dont ils sont sortis. Il me semble que si vous voulez placer votre argent, ils seroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui seront à bon marché : ils prétendent que vous auriez les deux premiéres pour quarante mille écus. Mandez-moi si vous avez d'autres vues, ou si vous voudriez que je suivisse celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs que j'ai à vous, & le bien de Madame d'*Aubigny* qui ne sçauroit être mieux placé, vous feroient aisément entrer en possession. Je me porte à mon ordinaire : souvent la migraine, jamais d'autres maux. Rien de nouveau, si ce n'est que M. le Duc du *Maine* a eu le Gouvernement de Languedoc par la mort de M. de *Verneuil*, dont on prend le deuil Dimanche pour quelques jours. On dit que nous passerons l'Hyver à Versailles, parce que Saint-Germain n'est pas prêt.

LET-

* Voyez la généalogie d'*Aubigné* & de Madame de *Maintenon*, dans le premier livre des *Mémoires*, & le sixiéme volume contenant les Piéces justificatives.

LETTRE LXXX.*

A Versailles, ce 25. Juin.

J'AI reçu votre triste lettre ; mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effrayer. Leur effet le plus ordinaire est de faire envisager une mort prochaine ; mais cet effet est corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire envisager long-tems. Je me ferois pourtant scrupule de vouloir vous en effacer entiérement la pensée. Il est bon de s'y préparer, sur-tout quand on a de grands comptes à rendre. C'est là ce qui doit nous occuper, & non ce qui se passera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en avez. C'est le seul tribut que mon tempérament paye à la Nature. C'est en être quitte à bon marché. J'ai toutes les connoissances possibles & certaines de notre maison : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je voudrois que vous eussiez cette terre : l'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un Chapitre ; & il

* *L'adresse* : A M. le Comte d'*Aubigny*, Gouverneur de la Ville & Château de Cognac.

il n'y a qu'un tems limité pour la dégager. Il faudroit aussi que le Chapitre ne sçût pas que vous en avez envie : il seroit à craindre qu'il ne s'en prévalût. M. de *Caumont* & son fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joie ; car c'est un très-bon Gentilhomme, & qui a du service. Si Mlle. de *Caumont* se trouvoit ébranlée par l'exemple de son pére, rien ne manqueroit à ma joie. Adieu, mon très-cher frére. J'embrasse Me. votre femme : écrivez-moi de vos nouvelles, & tâchez de vous divertir. C'est le seul remède pour les vapeurs.

LETTRE LXXXI.

A St. Germain, ce 8. Avril.

ALNES & Saujeon, qui sont les deux terres que M. le Duc de *Richelieu* avoit en Saintonge, ne sont plus à lui. Pour les acheter, vous auriez affaire à Madame la Duchesse d'*Aiguillon*, qui est toute hérissée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le Roi vous donna hier. Vous en auriez autant de M. *Brunet*. Le tout feroit une somme considérable, mais facile à dissiper. Faites mille amitiés pour

pour moi à Me. d'*Aubigny*, je vous prie. Je voudrois bien qu'elle se sentît un peu des bienfaits du Roi. Je ne lui envoye plus rien, parce que vous êtes plus riche que moi : j'aime mieux nourrir mes pauvres que vos chevaux. Adieu, mon cher frére : je suis toujours la même pour vous. Je suis votre sœur : & vous ne me connoissez pas encore !

LETTRE LXXXII.

A Versailles, *ce* 18. *Août*.

IL est vrai que je serois ravie que vous retirassiez Aubigny du Chapitre d'Angers qui vient de l'acheter : il me l'a fait offrir fort honnêtement. Il vous convient d'avoir une terre, sans maison à entretenir : vous n'en pouvez avoir une plus belle que le Château de Cognac.

Je suis bien aise que M. de *Ruelles* ait mis ses enfans dans les nouvelles Compagnies que le Roi vient de faire. C'est un grand soulagement pour la Noblesse. Il n'y aura point d'état ni de condition qui ne doive son bonheur au Roi.

Il faut prendre patience sur Me. de *Caumont* :

mont : il n'est rien que le tems n'adoucisse.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire sur les vapeurs, que de vous conseiller de vous divertir, de n'être jamais seul, de manger peu & souvent, de vous promener à cheval, en carosse, en bateau, de marcher peu, d'éviter toutes sortes d'épuisemens, soit de corps, soit d'esprit, de ne faire aucune lecture fatiguante, & sur-tout de ne point rester couché dans cette grande chaise où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclaircissement que vous me donnez sur la maison de notre grand'mére. J'en ai de reste présentement. Mais je voudrois bien sçavoir qui étoit M. de *Cardillac* : c'est ce que je trouve de plus obscur.

J'ai peine à croire que M. de *Villette* se convertisse : je le voudrois de tout mon cœur : mais le respect humain !

Vous aurez appris l'heureux accouchement de Madame la Dauphine : jamais on n'a vu tant de joie que Paris & la Cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Me. d'*Aubigny* : vous ne serez jamais heureux ni bien avec Dieu, si vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'apprendre que Messieurs les

les Echevins de Cognac ont un petit démêlé avec les Dames de la Charité, pour l'emploi d'un fonds destiné aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger : mais je vous prie, mon cher frére, d'être, autant que votre conscience le voudra, dans les intérêts des Dames de la Charité. Elles sont établies par Messieurs de la Mission, dont vous connoissez le zèle. Ils sont très-appliqués aux bonnes œuvres, & si droits qu'ils pourroient mieux décider que personne. J'ai tant d'estime pour leur maison en général, & pour quelques-uns d'eux en particulier, que je vous recommande cette affaire de tout mon cœur. Il est si difficile que les pauvres ayent tort! soit dit sans corrompre votre intégrité.

LETTRE LXXXIII.

Le 15. Octobre.

J'AI reçu une lettre de Me. de *Miossens* sur l'état où vous êtes. Il n'y a, dit elle, aucun danger ; mais vous souffrez. Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs, toute la machine est dérangée ; & cela me désole. J'en ai tant eu, & j'en ai vu tant!

ré-

réjouiſſez-vous : c'eſt le ſeul reméde. Prenez l'avis de M. *Fagon*, qui vous envoyoit dès cette année à Vichy. Voici une lettre de M. le Duc du *Maine*, qui eſt d'un ſtyle aſſez gai & la ſignature aſſez magnifique : il conſerve toujours beaucoup d'amitié pour vous. La Cour part Lundi prochain pour Chambord : Madame la Dauphine demeure ici : elle n'eſt pas encore en état de marcher, au grand regret de toute ſa maiſon. J'aurai l'honneur d'aller avec la Reine. Nous retrouverons Madame la Dauphine à Fontainebleau. L'air de Verſailles m'ôte la moitié de mes migraines. Me. d'*Aubigny* me fait une belle & bonne rélation de vos plaiſirs ſur la naiſſance de notre jeune Prince. Je ſuis aſſurée qu'elle danſa de fort bonne grace : au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu, mon cher frére. Mes complimens à vos Dames de la Charité ; elles m'ont bien remerciée de ce que vous avez fait pour elles.

LETTRE LXXXIV.

A Chambord, le 6. Octobre 1682.

J'AI reçu une lettre de vous par M. de *Saint Denis*, que j'ai remercié. J'ai tenu ſa

ſa fille avec M. de *Chevreuſe* : j'ai trouvé Me. de *Saint Denis* telle que vous me la repréſentez. Je ſuis fâchée que vous n'ayez pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur ſaiſon, aſſujettiſſez-vous aux avis que je vous ai donnés.

Je crains votre goût pour la ſolitude. La plus mauvaiſe compagnie vaut mieux que ces triſtes rêveries où l'on ſe plonge quand on eſt ſeul. On m'a montré la déclaration de la terre d'*Aubigné* : le revenu eſt aſſez peu de choſe : les droits en ſont beaux. On peut retirer Sainte Gemme, qui eſt auſſi de la maiſon.

Allez faire un tour ſur les lieux : & concertez tout avec M. de *Tigny*, qui eſt un fort honnête homme. Changez d'air & de lieu : appliquez vous ſans vous occuper : point de meilleur reméde. Je vois bien que l'affaire de *Curſai* ſeroit bonne; mais il faudroit faire à M. d'*Ouilly* une priére, que mon crédit lui feroit prendre pour un ordre : & l'on n'eſt point en faveur pour faire des incivilités, des injuſtices ou des violences. M. *Turc* fait de ſon mieux pour ne pas nous payer. Le Roi a été reçu à Maintenon par *Nanon* & *la Couture*, qui s'en acquittérent fort bien : j'en étois partie deux heures avant qu'il y arrivât : il le trou-

trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder : les arbres & les palissades sont assez grandes : & sans les inondations de l'hyver, le potager seroit beau. Ma manufacture le divertit fort. Outre mes Normans pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamans pour le linge ouvré comme celui de Courtray, où j'ai débauché des ouvriers. *Charlot* est si embelli & si sage, que je ne le reconnus pas : il a beaucoup d'esprit, & la mémoire de sa race. La Reine lui demanda qui il étoit : il répondit : » Un petit Gentilhom- » me que Madame de *Maintenon* fait éle- » ver. « Adieu, mon cher frére : je me porte fort bien à Chambord, & je m'y plais tout-à-fait. Nous en partons Lundi, 12. de ce mois, pour Fontainebleau, où je suis toujours accablée de vapeurs. J'y passe les jours à pleurer, à étouffer, à me contraindre & à me trouver la plus malheureuse personne du monde. J'ai pris un lion herminé, * quand j'ai vu que ce sont nos véritables armes : faites de même.

* Me. de *Maintenon* se trompoit. Le lion d'*Aubigné* a été herminé par les *la Jousselinière* : & les d'*Aubigné* de Poitou n'étoient pas de cette branche. Voyez les Mémoires de son grand-pére.

LETTRE LXXXV.

A Versailles, ce 1. *Décembre*.

J'AI à répondre à une lettre de vous du 7. de Novembre, à une de M. de *Tigny*, & à une autre de M. de *Vieux-Fourneaux*. Je commence par la vôtre. Je suis ravie que l'Anjou vous plaise, & que vous n'ayez nulle répugnance à acheter la terre de Saint Gemme ou celle d'*Aubigny*. Ces acquisitions sont plus raisonnables que celles que vous pourriez faire ailleurs. Sans avoir une vanité ridicule, on peut préferer une terre de son nom & de ses péres : si j'avois été aussi-bien instruite là-dessus que je le suis à présent, je n'aurois pas acheté Maintenon. J'avois regardé comme une chose avantageuse que le Château d'*Aubigny* fût détruit, parce que je voulois que vous achetassiez du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac ! Cependant je vois par ce que m'écrit M. de *Vieux-Fourneaux*, que vous croyez cet air trop subtil pour vous. Voyez : déterminez vous : agissez

là-

là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires ? Je n'ai pas le loisir de penser aux miennes : j'ai perdu un procès pour ne l'avoir pas sollicité : en un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avez plus de loisir : l'exercice vous est bon : vous êtes sur les lieux : vous trouverez plus de facilité que moi. Si vous voulez Aubigny, voyez le marché de Messieurs du Chapitre, & concluez. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce seroit leur procurer un très-grand avantage pour les payer, de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grace ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvez par le droit du nom rentrer dans la terre : si vous ne le pouvez par droit, voyez s'ils veulent vous rendre ce service ; mais ne l'achetez pas. Si vous aimiez mieux Sainte Gemme, je la ferois demander à M. de *la Rochefoucault*. Mais ne faisons de pas qu'à mesure qu'ils seront nécessaires. Ce n'est pas le bon air d'Anjou qui vous a fait du bien : c'est l'exercice & l'occupation. Vous avez une paresse extrême, & vous vous laissez aller à une mélancolie qui devoit vous avoir

avoir donné des vapeurs plus tôt. Vous faites fort bien de garder M. de *Vieux-Fourneaux*. * C'eſt un homme qui vous ſeroit bon à plus d'une choſe, & que vous devez attirer chez vous. Je ne vous répons point ſur M. *Arnaud* : vous ſçavez que je ne ſuis jamais entrée dans ces ſortes de procédés. Vous ne pouviez mieux faire que de laiſſer Me. d'*Aubigny* chez Me. de *Mioſſens* : bonne compagnie : il ne faut pas ſe laſſer de travailler à ſa converſion. Il eſt vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner ſon portrait à Chambord. Je n'aime point à parler de ces choſes-là : & la faveur, à mon gré, ne ſied pas mieux que la modeſtie. Nulle peine ſur ce que je ne vous mande rien. Vous entendrez aſſez parler de moi: & je ne ſerai jamais pareſſeuſe quand il s'agira de vos intérêts. Je vous le répète : je ne me chargerai point du détail de votre acquiſition : j'en ſuis incapable : j'ai acheté une terre, ſans avoir eu le loiſir de l'aller voir. Adieu, mon cher frére : ne ſoyez jamais ſeul, ſi vous ne voulez que la tête vous tourne.

* Voyez une lettre du Chevalier de *Méré*, dans le premier Recueil, Lettre LII.

LET-

LETTRE LXXXVI.

A Verſailles, *ce* 18. *Janvier* 1683.

JE ne ferai pas toujours tout le bien poſſible : mais du moins je ne m'oppoſerai jamais à aucun. Voilà qui eſt bien ſérieux pour en venir à vous dire, que s'il ne tient qu'à mes vieilles jupes que vous ne preniez cette Demoiſelle, je les lui donne de bon cœur. Mais l'union qui doit être entre Me. *d'Aubigny* & vous ne ſera-t-elle point troublée ? J'avoue que je ne puis regarder Cognac comme une ſolitude affreuſe : il m'en reſte une idée fort agréable. Votre imagination eſt bleſſée. Allez aux eaux, & menez-y votre femme. Il eſt vrai que rien n'eſt plus difficile que de traiter avec des Communautés : chicanes, défiances, longueurs, incertitudes. J'aimerois donc mieux Sainte Gemme. Perſonne ici n'a échapé aux rhumes : j'en ai eu un, mais très-léger. Laiſſez dire Me. de *Fontenai :* on parle des plus grands Princes du Monde : je ſuis ſur le théâtre, il faut bien qu'on me ſiffle ou qu'on m'applaudiſſe. Je vous ſouhaite là-

deſſus

dessus autant de tranquillité que j'en ai. Dites à Me. d'*Aubigny*, que si sa lettre est purement d'elle, il faut qu'elle se soit prodigieusement formé l'esprit : son style est aussi beau que ses caractères. On ne peut écrire ni avec plus d'élégance, ni avec plus de goût, ni avec plus de tendresse. Adieu, Monsieur, songez à vous réjouïr & à vous sauver.

LETTRE LXXXVII.*

Ce 29. Avril 1683.

JE crois que vous sçavez fort bien que je vis encore, & même avec plus de santé que jamais. Je ne sçai qui va à Vichy. Me. de *Montespan* devoit aller à Bourbon : mais son voyage est rompu. Vous avez assez d'esprit pour vous conduire vous-même. Il faut bien écouter, parler peu, éviter les airs de grand Seigneur, qui ne conviennent pas même aux Rois, & prendre cet air de modestie & de simplicité, qui va si bien aux particuliers. M. l'Abbé *d'Aubigny* négocie l'affaire de Sainte Gemme, sans que vous y paroif-

* *L'adresse* : A M. le Comte d'*Aubigny*, à Vichy.

paroiffiez. Si vous voulez une terre, celle-là me paroît belle & bonne : un prix convenable : point de maison, une forêt : de beaux droits, & sortie de votre famille. Notre Eté se passera en voyages. Nous partons le 26. Mai pour aller en Bourgogne, & nous traverserons toute l'Alsace. Nous allons à Betfort, & pour la troisiéme fois à Strasbourg. Nous serons de retour ici le 24. de Juillet. Nous y passerons le mois d'Août ; & nous irons dans celui de Septembre à Chambord, en Octobre à Fontainebleau & en Novembre à Versailles. Madame la Dauphine ne vient point : elle est grosse, & tout le monde en est ravi. Mlle. de *Laval* sera bientôt mariée : je ne sçai encore à qui : mais le Roi s'en mêle : & vous sçavez qu'il est accoutumé à réussir. M. du *Maine* est toujours fort honnête homme, & sera du voyage. Me. de *Montchevreuil* est très-languissante, & j'en suis en peine : ma vie est fort douce & solitaire. Cette Dlle. *des Coublans* n'est point notre parente : je m'en suis informée. Adieu.

LET-

LETTRE LXXXVIII.

A Verſailles, ce 21. *Mai* 1683.

J'AI ſçu de vos nouvelles par votre Médecin. M. *Fagon* l'eſtime beaucoup. Je vous ai écrit par Me. la Ducheſſe de *Noailles*. J'eſpère que les eaux vous feront du bien. Je crois vous avoir déja mandé la diſpoſition de tout l'Eté, & que Madame la Dauphine le paſſera ici, par une raiſon qui plaît à tout le monde. Mlle. de *Laval* épouſa hier M. de *Roquelaure*, que le Roi fait Duc comme étoit ſon pére. Avez-vous ſçu que M. de *Montchevreuil* s'eſt caſſé un bras? il ne pourra ſuivre M. du *Maine*. On parle de Mlle. d'*Hamilton*: d'autres diſent Mlle. de *Leuveſtein* *, niéce de M. de *Strasbourg*. Voilà mes nouvelles: donnez-moi des vôtres. Tout eſt à ſouhait, ſi vous joignez aux eaux la tranquillité qui eſt encore plus néceſſaire qu'elles. Je voudrois faire un voyage avec vous, pour vous faire avouer que toutes les femmes ne ſont pas implacables ſur les montagnes & dans les vallées. La deſcription que vous

K 2 me

* Depuis Marquiſe de *Dangeau*.

me faites de l'embarras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir, tant il est naturellement conté. J'ai affecté de ne point paroître dans l'affaire de Sainte Gemme, parce que tout se seroit passé en civilités, sans conclusion : & il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de Turc-à-Maure. Je suis fâchée que Me. d'*Aubigny* n'en sçache pas sur les vapeurs autant que moi : elle vous seroit très-utile. Dans ces maux-là on tire plus de secours des autres que de soi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire sur un homme aussi chagrin & aussi taciturne que vous. Mais n'aurez-vous point d'enfans après Vichy ?

LETTRE LXXXIX.

A Fontainebleau, ce 7. *Août* 1683.

L'AFFLICTION générale, & la mienne particuliére ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous attendez ma réponse pour vous déterminer.

M. *Fagon* n'est point ici pour le consulter sur Bagnères : mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur

grand

grand mérite eſt pour les maux extérieurs. Barége amollit, Bagnères fortifie: qu'eſt-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs? ce ſont elles qui vous font voir les choſes ſi triſtement, & qui vous conſeillent des eaux qui ne vous guériroient pas. Le malheur de n'avoir point d'enfans eſt très-médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raiſonnable pour vous ſoucier que votre nom périſſe. La raiſon qui vous empêche de me voir eſt ſi utile & ſi glorieuſe, que vous n'en devez avoir que de la joie. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conſeillé par l'intérêt que je prens à vous de demeurer dans le plus beau lieu du Monde, où l'on vit avec le plus d'abondance, où vous êtes libre, ſans affaires, au milieu de vos parens; en un mot, dans un état que je préférerois au mien, ſi brillant, ſi envié & ſi ennuyeux. Je ne prétens point vous contraindre: mais ſi vous venez ici, vous ne me verrez pas: il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être ſi près l'un de l'autre ſans nous écrire & ſans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait juſtice, ſi vos ennemis vous ont fait du mal, c'eſt un malheur

très-ordinaire. Vous êtes vieux, vous n'avez point d'enfant, vous êtes infirme: que vous faut-il? du repos, de la liberté, de la piété: tous ces biens sont entre vos mains. Si vous voulez acheter une terre, achetez-en une: mais si vous aimez mieux manger votre revenu à Cognac, mangez-le. Vous avez plus de trente mille livres de rente pour six ans: si je vis encore, vous en aurez davantage, & si je meurs, Maintenon. Je vis à Betfort des restes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un sou des miens, quand ils sçurent que j'étois votre sœur. *Charlot* est toujours à Maintenon, plus spirituel & plus petit que jamais. Vous avez raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la Reine. Personne n'en a plus de raisons: je les sens toutes très-vivement; & la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne. On dit que Me. d'*Aubigny* est grosse: j'en aurois bien de la joie. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XC.

A Fontainebleau, le 7. Septembre.

VOUS aurez ſans doute appris qu'avant d'être conſolés de la perte de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, & que nous lui avons cru le bras caſſé : il n'a été que démis, & graces à Dieu, il eſt ſi bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir auſſi ferme dans la douleur que dans toutes ſes autres actions ; & il y a eu peu de différence de ſon ſang-froid à celui de ce Philoſophe * qui diſoit : *Je vous avois bien dit que vous me rompriez la jambe.* Vous jugerez par ma bonne humeur que la ſanté du Roi n'eſt pas mauvaiſe. M. *Colbert* eſt mort : & M. le Préſident *Pelletier* va remplir ſa place : vous l'avez vu Prévôt des Marchands. Le Roi ôte les bâtimens à M. *Dormois*, à qui il donne cinq cent mille francs. M. de *Louvois* aura la Charge. On ne ſçait plus ſi on ira à Chambord : le bras du Roi en décidera ; mais Madame la Dauphine n'ira

 pas :

* Epictète.

pas : elle eſt trop avancée dans ſa groſ-ſeſſe. Je me ſuis informée de tout ſur la Mairie de Bourdeaux : elle ne ſe vend jamais. Je vous conjure encore de vivre commodément, & de manger tous les ans les dix-huit mille francs de l'affaire que nous avons faite. Nous en ferons quelque autre. Allez à Bourdeaux, ſi l'air en eſt meilleur pour vous que celui de Cognac. Il n'y a que pour ſon ſalut qu'il faut ſe contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerai vos enfans : & de plus ils auront mon bien. Plus je vis, & plus je me déſabuſe des ſoins & des projets à venir. Dieu les renverſe preſque toujours : & comme ils ne ſont preſque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée & bien douce : mangez votre revenu : faites-en part à votre femme : vivez heureux & en paix : Dieu pourvoira à tout, pourvu que vous le ſerviez : préparez-vous à la mort ſans en être plus triſte. Ordonnez à *la France* de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramaſſe dans les antichambres : cette gazette vous divertiroit. Vous croyez bien que je ſuis fort aiſe de la groſſeſſe de Me. d'*Aubigné*. Les femmes en ſçavent plus là-deſſus que les Médecins. Il faut s'habiller

bien

bien large, pour qu'un enfant ſe place à ſon aiſe, manger de bonnes choſes pour qu'il ſe porte bien, contenter ſes envies avec modération pour qu'il ne ſoit ni timide, ni capricieux, ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma ſéchereſſe ne me permet de vous le dire.

LETTRE XCI.

A Fontainebleau, ce 28. *Septembre* 1683.

J'Ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit ſur ſon accident: il l'a reçu comme vous pouvez le déſirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui, & eſt, graces à Dieu, en parfaite ſanté.

Voici la réponſe de M. *Pelletier*, qui vous renvoye votre lettre à cauſe du *Monſeigneur*, qu'il ne veut recevoir de perſonne. Il montre une ſageſſe & une modération admirables: & tout le monde eſt ravi de le voir où il eſt: jamais choix n'a été plus approuvé: nous verrons ſi la proſpérité le gâtera.

Mr. *Brunet* me demanda hier s'il étoit poſſible que je conſentiſſe que vous mangeaſſiez votre bien. Je lui répondis que je

vous en avois prié. Rejouïssez-vous, mon cher frére, mais innocemment. Songeons à l'autre vie, & préparons nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres, mais avant tout, votre devoir. Le vôtre est d'aimer & de supporter la femme que Dieu vous a donnée. Lisez *St. Paul*: il vous dira que les forts doivent supporter les foibles, & que vous n'êtes qu'un, votre femme & vous. Vous lui devez de la patience, de l'amitié, de la complaisance. Je vous aime beaucoup, quoique je vous le dise peu.

Je crois que la Reine a demandé à Dieu la conversion de toute la Cour. Celle du Roi est admirable. Les Dames qui en paroissoient les plus éloignées, ne quittent plus les Eglises. Me. de *Montchevreuil*, Mes. de *Chevreuse* & de *Beauvilliers*, la Princesse d'*Harcourt*, & en un mot toutes nos dévotes, n'y sont pas plus souvent que Mes. de *Montespan*, de *Thianges*, la Comtesse de *Grammont*, la Duchesse du *Lude* & Me. de *Soubise*. Les simples Dimanches sont comme autrefois les jours de Paques. Avez-vous des livres, & en voulez-vous? M. de *Louvois* expédie un peu plus que ne faisoit M. *Dor-*

mois:

mois : Versailles qui n'auroit pas été prêt à Noël, le sera à la fin de ce mois. Madame la Dauphine part d'ici le 6. d'Octobre : je demeure ici pour partir le 9. avec le Roi, MADAME, MONSEIGNEUR, & la Princesse de *Conti*. La Maréchale de *Rochefort* est dangereusement malade.

LETTRE XCII.

A Pont-à-Mousson le jour de la Toussaint, 1683.

JE ne suis point surprise que vous ayez commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devez toucher à la fin de l'année ; mais je le suis de ce que vous croyez que les Fermiers généraux vous doivent payer par avance : c'est ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire si considérable, si bien conduite, si assurée, ne vous mettra donc pas à votre aise ? Je suis au désespoir de vous dire des choses désagréables : mais comment être sincère & dissimuler ? Il me semble qu'après ce que je viens de faire pour vous, on ne peut dire que nous soyons brouillés. On ne le croit pas à la Cour, où ce qui s'est passé

à Fontainebleau a fait grand bruit. Quelle bonté au Roi d'applanir lui-même toutes les difficultés qui naissoient les unes des autres ! Et vous voulez qu'il ordonne à ces Messieurs de vous payer par avance ! Que diroit-il de vous voir demander un bienfait avec l'empressement, le chagrin, la tyrannie dont vous rougiriez d'exiger une dette ? Je ne puis donc que prier M. *Brunet*, comme mon ami particulier, de vous faire plaisir, s'il le peut. Adieu. Nous serons le 17. à Saint Germain. Je vous dirois que je vous y verrois avec plaisir, si je pouvois vous y voir content ; mais j'avoue que mes parens sont si peu sensibles à ce que je fais pour eux, & le sont tant sur ce que je ne puis faire, que leur commerce ne me donne que du chagrin. Ce chagrin aura beau faire, il ne m'empêchera pas de vous aimer.

LETTRE XCIII. *

A Versailles, ce premier jour de Mars 1684.

JE ne vous aurois pas cru si inquiet sur ma santé ! L'hyver s'est passé avec tant de

* A M. d'*Aubigny*, à Cognac.

de plaisirs, & mes migraines m'ont si fort tourmentée, que j'ai toujours été ou à lutter dans mon lit contre la douleur, ou contre l'ennui dans les appartemens du Roi. La layette doit être arrivée : elle n'est pas magnifique : vous sçavez que je me pique d'avarice. J'attens avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Me. d'*Aubigny*. Je suis assez indifférente sur le sexe: j'ai mes raisons pour cela. Je suis très-contente de *Manceau* : s'il continue, nous serons long tems ensemble. Vous m'avez fait là un très-bon présent. La guerre m'afflige : elle nous ôtera d'ici tout l'Eté. Le Roi doit partir pour l'armée le 10. d'Avril. Cela est encore bien éloigné : mais mon attachement pour lui me le rend présent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontiére, pour être plus près des nouvelles : elle a raison ; mais ces petites consolations ne m'empêchent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur. Adieu : écrivez moi souvent : & croyez que saine ou malade, négligente ou soigneuse, en faveur ou en disgrace, je suis toujours la même pour vous. *Charlot* est un vrai original : je le mettrai bientôt au Collége. M. du *Maine* me fit hier une visite, où il ne me parla que de vous.

Il

Il n'eſt point vrai que j'ai dit que j'étois contente de M. *Arnaud*. Me. de *Lencoſme* m'a propoſé pluſieurs affaires : j'ai tout refuſé ; mais je n'ai jamais aimé à me déchaîner contre perſonne, & à préſent moins que jamais. Je verrai le Gentilhomme que vous avez converti, quand il plaira à *Manceau* de me le montrer. Les voyages ne m'embarraſſent point : mais je hais les campagnes. D'ailleurs, nous ferons ſi peu de tems avec le Roi ! L'avis de M. le Controlleur général ſeroit de placer votre argent ſur la ville au denier dix-huit. Il croit ce parti meilleur que la caiſſe des emprunts. Conſolez vous du retardement des couches de Me. d'*Aubigny* : les Héros ſont au moins dix mois dans le ſein de leur mére.

LETTRE XCIV.

A Condé, ce 5. Mai 1684.

JE vous félicite de l'heureux accouchement de ma belle-ſœur. Je le ſçavois par Me. de *Mioſſens*, quinze jours avant l'arrivée de votre lettre. Je ſens déja quelque choſe de fort tendre pour

ma

ma niéce. Je vous prie qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puisse l'avoir quand quelque autre enfant vous amusera. On dit que vous vous en occupez fort, que vous l'allez voir plusieurs fois le jour: c'est bien fait; mais ne la tuez pas à force de la caresser: laissez-la dormir: prenez garde à ses yeux: qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourût, que de la voir difforme. Je ne me tire pas si bien de ce voyage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le carosse du Roi. C'est un grand plaisir, mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'esprit est inquiet. Je voudrois la paix: & nous avons la guerre. De-là mille maux, dont pas un n'est considérable. Mes amitiés à votre accouchée. La santé des femmes dépend de leurs couches. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritiére. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XCV.

Versailles, ce 18. *Juin* 1684.

JE vous ai conseillé de ne point vous établir à Paris, parce qu'il seroit bizarre

re que vous fussiez à portée de me voir & que vous ne me vissiez pas; mais un conseil n'est point une défense. Outre qu'il ne me convient pas de vous en faire, je n'exigerai jamais de vous la moindre contrainte. Je désire votre bonheur aussi ardemment que le mien. Nos états sont différens : le mien est éclatant & agité : le vôtre obscur & tranquille. Le sage préférera toujours votre médiocrité à mon élévation. C'est Dieu qui m'a placée : il sçait que je ne l'ai pas cherché, pas même prévu. Je ne m'éleverai jamais davantage: & je ne le suis déja que trop. Si ma famille en souffre d'une façon, elle en sera dédommagée de l'autre. Je fais ce que je crois devoir faire. Mes raisons peuvent être mauvaises : mais mes intentions sont droites. J'aime déja votre fille : & je voudrois assez qu'elle fût héritiére; mais Me d'*Aubigny* n'en demeurera pas là. Je suis sensiblement touchée de la mort de Me. de *Richelieu*. * Dieu nous l'a ôtée : soumettons nous, nous
la

* *Anne Poussart* fille de *François Poussart*, Marquis de *Fors* & Baron de *Vigean*, Dame d'honneur de la Reine & de *Marie-Anne-Victoire de Baviere* : mariée en 1646. en secondes noces à *Armand de Wignerod du Plessis*, Duc de *Richelieu*, Pair de France : morte en 1684 sans postérité.

la ſuivrons bientôt : il n'eſt pas permis aux Chrétiens de s'affliger : & toutes ces morts doivent nous apprendre à mourir. Ecrivez moi ſouvent : je vous répondrai quelquefois.

LETTRE XCVI.

A Verſailles, ce 25. Juin 1684.

VOus avez bien fait d'aller voir M. le Maréchal d'*Eſtrées*. Vous n'avez nulle occupation : & ce n'eſt pas un grand malheur. Amuſez vous : & ſauvez vous. Vous ſerez plus habile que ceux qui ſe donnent tant de peine. Moi, vous donner des ordres ! il faudroit que je fuſſe folle. Je ne ſçai ce que vous voulez dire ſur la *beauté de la cauſe*. † Voulez-vous que je vous répète ce que je vous ai déja écrit là-deſſus ? Ne voyez point M. *Arnaud*. Il ſeroit bien difficile qu'un procédé tel que le ſien ne vous échauffât : & ce règne-ci n'eſt pas propre aux violences, outre que les affaires qui

† Me. de *Maintenon* lui avoit dit dans une des lettres précédentes : *la cauſe qui m'empêche de vous voir eſt ſi belle & ſi glorieuſe*. Et apparemment M. d'*Aubigné* avoit fait quelques plaiſanteries là-deſſus.

qui roulent sur l'argent, ont toujours quelque chose de sâle. En apprenant que vous étiez enfin pére, je dis : Voilà un enfant qui les unira. J'apprens avec douleur que son humeur vous choque. Et vous, croyez-vous ne rien avoir de choquant ? Pourquoi êtes-vous homme, sinon pour supporter cette enfant ? Que vous sert-il d'avoir de l'âge, de l'esprit, si vous n'en êtes pas plus patient ? Ah ! que les hommes sont tyranniques ! Ils aiment une liberté extrême, & n'en laissent aucune : ils enferment pendant qu'ils courent : ils croyent une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur plaît de revenir : ils exigent mille complaisances, & ils n'en ont que pour leurs maîtresses. Procédé imprudent avec la plupart des femmes, & cruel avec toutes. Pour moi je n'amuserois guère un mari qui n'auroit nulle attention à mon amusement. De l'aveu de toute la Terre, votre femme est d'une vertu & d'une soumission qui devroient vous obliger à toutes sortes d'égards. Quand vous rentrez chez vous, faut-il être surpris des restes de l'ennui dont votre absence l'a accablée ? Essayez de mes conseils : rendez-vous propre mon expérience : que j'aye vécu pour vous & pour moi.

Verſailles me donne de la ſanté, & la paix avec les Hollandois, de la joie. Celle d'Eſpagne ſuivra bientôt: & je ſerai délivrée des inquiétudes de la guerre & de ſes affreuſes ſuites. La Cour eſt fort vive & fort belle: Madame la Dauphine n'eſt plus renfermée: elle ſe donne au public avec autant d'empreſſement qu'elle s'y déroboit: elle a pour le Roi toute la complaiſance qu'il mérite: il en eſt content. La Famille Royale vit dans une grande union. Me. d'*Arpajon** fait très-bien dans ſa Charge (*de Dame d'honneur de Madame la Dauphine.*) La chambre des filles de Madame la Dauphine va être complette: les étrangéres auront l'avantage ſur les Françoiſes; car nous n'avons rien à oppoſer à la beauté de Mlle. de *Leuveſtein*, niéce de M. de *Strasbourg*, que l'on vient de prendre, ni à celle de Mlle. *Hamilton*, que l'on va nommer. Mlle. de *Murçai* ſe fait, & danſe des mieux: mais en faiſant tout ce que je puis pour les *Villettes*, je ſens qu'une petite fille, vieille de deux mois, me touche de plus près: & je

* *Catherine-Henriette d'Harcourt*, ſœur du Marquis de *Beuvron*, mariée le 24. Avril 1659. à *Louis* Duc d'*Arpajon*, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général au Gouvernement de Languedoc.

je penſe ſouvent au plaiſir que j'aurai de la marier, ſi ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embraſſe, & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis & que vous ne le croyez.

LETTRE XCVII.

A Verſailles, ce 11. *Juillet.*

OU prenez-vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique? Je n'ai aucun ſujet de l'être : & naturellement perſonne ne l'eſt moins que moi. Je vous ai parlé de la mort, parce que j'y penſe ſouvent. Je m'y prépare avec gaieté. Je voudrois vous porter à vous y préparer. C'eſt vous que j'aime, ce n'eſt pas votre vie. Ma tendreſſe fait des vœux continuels pour votre ſalut. C'eſt peu d'être Philoſophe, il faut être Chrétien.

Le Roi ira à Chambord le 15. de Septembre : de là, à Fontainebleau juſqu'au 15. de Novembre. Prenez ce tems-là pour venir à Paris. N'écoutez point les ſots diſcours de nos envieux. Je fais de mon mieux en tout. Je ne me reproche rien ſur perſonne. Songez à notre état paſſé : voyez-vous au

au bout trente mille livres de rente? Que mon état présent ne trouble point la félicité du vôtre. C'est une avanture personnelle, qui, comme vous dites très-bien, ne se communique point. Vous avez du bien & du repos: tout le reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premiéres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient: si vous sçaviez ce que c'est! Si je vis assez pour marier ma niéce, elle le sera bien. Et cette idée me console de la perte de ma liberté. Vous ne me parlez point de son baptême: est-elle nommée? qui l'a tenue? est-elle jolie? comment s'appelle-t-elle? je lui voudrois un joli nom.* Je me porte bien. Je deviens un peu grasse: mais l'embonpoint sied mieux à la vieillesse que l'étisie. M. de *Montauzier* m'a donné une lettre que lui écrit le P. *Chavrand*, qui fait votre panégyrique. Je l'ai lu avec plaisir: il roule sur les vertus Chrétiennes; car pour les morales, il y a long-tems que je vous les connois. Je ne suis point dévote, mon cher frére: mais je veux l'être: je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.

* Elle fut nommée *Amable*.

LETTRE XCVIII.

A Versailles, ce 18. *Juillet* 1684.

IL faut qu'un de nos parens tienne votre fille ; car attendre M. *Barillon* seroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joie. On ne parle que trop de moi, soit en bien, soit en mal : j'ai toujours oui dire que les femmes doivent désirer d'être oubliées. Dieu m'a fait sortir de l'ordre commun. L'air de Versailles est admirable. On y manquoit d'eau : & de-là tant de maladies : aujourd'hui il y en a de bonne. Vous entendez sans doute parler des mariages de Mlle. de *Murçai* * : elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence que je prens à Noisi des Demoiselles dont le Roi paye les pensions. Je le dis le plus bas que je puis, parce que j'en serois accablée. Je voudrois bien que mon pays eût part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque Demoiselle convertie, instruisez moi de son nom, de son âge, de sa

* Demandée par le Marquis depuis Duc de *Boufflers*.

ſa race & de l'état de ſa famille. Me. de *Brinon* ne veut point de votre M. *Chandelier* : on ne peut être Curé & Aumônier tout à la fois. Adieu. Prenez-le vous-même. S'il vous eſt inutile pour vous dire la Meſſe, vous aurez du moins le plaiſir de donner à quelqu'un deux cent francs de penſion.

LETTRE XCIX.

A Verſailles, ce 3. *Septembre* 1684.

JE vois les choſes de près : je ne puis regretter que vous ſoyez ſans emploi. Je ſuis bien fâchée, non de l'exclusion, mais des mauvais offices qui vous l'ont donnée. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis ; mais, en vérité, ils vous font un ſi grand bien, que j'en ſuis déſarmée. Je ne vous interdis point Paris. Je ſerois bien injuſte ſi je me ſervois de ma faveur pour tyranniſer un frére aîné, à qui je dois du reſpect. Je vous l'ai dit cent fois : il ne me convient pas de vous voir ſouvent : ainſi je vous aime mieux en Province. Je vous le répéterai, tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-

deſſus.

I[illegible]
ro[illegible]
g[illegible]
fo[illegible]
di[illegible]
o[illegible]
c[illegible]
C[illegible]
[illegible]
V[illegible]

[illegible]

r moi-même une chose au-dessus de
. * Ce sont des sentimens dont vous
ssez peut-être; mais si je n'avois l'hon-
r qui les inspire, je ne serois pas où je
. Adieu, mon cher frére. Je me porte
n, à quelques migraines près que je ne
npte pas.

LETTRE CI.

A Chambord, le 3. Octobre 1684.

JE suis ravie que vous soyez content de mes établissemens. La Manufacture & Noisi sont mes endroits favoris. Vous ne pouviez me mieux faire votre cour qu'en ouant l'un & l'autre. Quant à Maintenon, il est un peu abandonné. Il est difficile de s'occuper avec plaisir d'une maison où l'on ne va jamais. Elle ne sera point mauvaise pour votre héritiére. Combien de tems serez-vous à Paris? Mandez moi de vos nouvelles, & tous vos projets. Nous serons ici jusqu'au 12. de ce mois, & à Fontainebleau jusqu'au 15. de l'autre. On se divertit fort bien

* La Charge de Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

bien à Chambord : le tems eſt très-beau, & la Cour fort gaie. Le Roi eſt à la chaſſe tout le jour : le ſoir on a d'autres plaiſirs. Madame la Dauphine fait merveilles : & tout le monde en eſt content. On mange toujours avec le Roi : & cela fait une familiarité très-agréable. Il y a un jour bal, & un autre comédie. Tout cela ne me conſole pas d'être loin de Noiſi. C'eſt le lieu de délices pour moi. Il le deviendra encore bien plus par le gouvernement des *cent* Demoiſelles qui y ſeront bientôt. Les places ſont remplies préſentement.. Adieu, mon cher frére. Je ſerai ravie de vous voir & de vous embraſſer. Soyez vétu modeſtement & de bon air. Je crains pour vous le trop grand ajuſtement. Voyez comme ſont les autres : & n'en croyez ni les Tailleurs ni les Marchands.

LETTRE CII.

A Verſailles, ce 7. *Avril* 1685.

VOus voulez une lettre tous les mois : voici celle d'Avril : & je compte de ne pas manquer à ce ſoin-là; car ce que vous exigez eſt raiſonnable, & proportionné

tionné au peu de tems que j'ai. Les voyages de Noisi sont plus fréquens que jamais : les révérences y sont plus réglées, les fontanges tout-à-fait établies, & les promenades du soir commencées. Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre Demoiselles qui y sont présentement. Je m'amuse à pourvoir à tous leurs besoins.

M. de *Louvois* arriva hier au soir de Maintenon, dont il prend un soin très-utile : il fait rebâtir le Château du Parc, & mille choses trop longues à dire qui embelliront votre terre. M. de *Monchevreuil* & vous, n'aurez plus de peur sur le pont ; car on le fait grand & solide. *Noelle* a quelquefois quarante personnes chez elle. On loge jusques dans les greniers. Six mille paysans travaillent : l'argent y roule : & on commence à en convenir. Soyez bon mari, bon pére, bon Gouverneur : soyez bon Chrétien, & vous serez tout cela. Ne vous mettez point en peine de Maintenon. Le dédommagement passera le dommage, & royalement. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie d'être parti de Paris, sans me dire adieu. Ne doutez jamais de mon amitié : vous me feriez une injustice.

LETTRE CIII.

Dimanche, ce 3. Juin.

LE Roi est plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le siége va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd personne de connoissance. M. le Prince d'*Orange* n'a pas encore marché, & n'est pas jusqu'à cette heure assez fort pour secourir Namur : il y a lieu d'espérer que tout ira bien, & que Dieu bénira les desseins du Roi.

Nous sommes sans contredit dans le plus vilain lieu du monde : mais nous y avons souvent des nouvelles : & c'est ce que nous sommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je suis bien fâchée des peines que Me. d'*Aubigny* vous donne : & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi fassions de nôtre côté le mieux que nous pourrons, & que nous abandonnions le succès à Dieu. Il faut souffrir : nous ne sommes ici que pour cela : mais il faut mettre les souffrances à profit, en les acceptant en esprit de pénitence. Je passe

passe ma vie à écrire : & je vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'est-ce qu'une lettre plus longue ? souvent un plus long ennui.

LETTRE CIV.

A Versailles, ce 9. Juin 1685.

CE n'est point mes dévotions qui m'ont attiré un rhume : c'est le vent de Nord, que je hais presque autant que le hait M. *Fagon* : je crains qu'un tems aussi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de santés à l'épreuve du froid hors de saison que nous essuyons. Je vous assure que j'ai autant d'envie d'avoir ma niéce, que vous en pouvez avoir de me la donner : mais je sens une grande peine de celle qu'aura Me. d'*Aubigny* en perdant tout son plaisir & son amusement : je voudrois bien qu'elle fût en état d'en espérer un autre. Je prendrai certainement Mlles. de *Montalambert* & de l'*Estang*, & quand il vous plaira : je dois connoître ces noms-là : & leur âge me convient fort. Mlle. de *Saint Osmane* est sortie de Noisi, & va être Religieuse. Le Pére *Chavrand* est à Maintenon, pour y établir

un Hôpital général : je me suis lassée d'y donner beaucoup, & d'entendre toujours crier que l'on y mouroit de faim. Vous ne doutez pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a déja coûté une maison de mille francs, qu'il a fallu que j'aye achetée pour les pauvres, M. le Prieur *Dornaville* m'ayant tout saintement tenu le pied sur la gorge pour profiter de l'occasion.

M. de *Bonrepaux* & vous, vous encensez à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandez de lui : & je le montre à celui à qui il est bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avez vue. Je vai à nos chambres un jour, un autre à Noisi, qui va à merveilles : je vai à Saint Cyr, qui avance d'une maniére incroyable : on a commencé vers le 15. de Mars, & l'on couvrira mon appartement à la fin de ce mois : tous les autres corps de logis sont élevés : le réfectoire est presque fait. Je vous parle sur tout cela, parce que vous possédez notre plan.

M. le Marquis de *Marcilly* me désole, & cela sans vouloir parler à la mode : il est ici assiégeant ma porte : on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent, je le veux bien aussi ; mais je

n'ose

n'ose lui en donner peu, & je n'en ai point beaucoup.

Le Roi est en parfaite santé, & fort gai: il chasse le plus souvent qu'il peut; mais vous sçavez que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires. Madame la Dauphine se promène tous les jours, & va faire collation à la Ménagerie: MONSEIGNEUR chasse tous les jours aussi, & fort souvent à Saint Leger: le cerf le ménera un de ces jours à Maintenon. M. de *Louvois* en revint hier, charmé des facilités qu'il trouve pour son aqueduc. *Vauban* m'a dit qu'il iroit plus vîte & coûteroit moins que l'on n'avoit cru; mais qu'il avoit été deux mois sans comprendre qu'on pût en venir à bout. Le Parc est un fort beau Château: les vitres y brillent comme à Versailles; on y en a mis pour cent écus. Les choses se tourneront d'une maniére utile pour nos héritiers: vous devriez en avoir encore un, sur ma parole. Maintenon m'a fait faire une digression: revenons à la Maison Royale. MONSIEUR est ici en meilleure santé, qu'il croit devoir à l'usage des remédes d'une Me. *Mallet*. MADAME est très-affligée de la mort de son frére, & de ce que l'Electorat est hors de sa maison. On croit que Madame sa mére viendra ici: MON-

SIEUR lui a offert un asyle, après en avoir demandé la permission au Roi. MADEMOISELLE me voit toujours fort souvent quand elle est ici: mais elle y séjourne moins qu'à l'ordinaire.

Madame de *Guise* est à Alençon pour six mois. M. le Prince, M. le Duc, Madame la Duchesse & toute leur maison, sont dans la joie du mariage du Duc de *Bourbon* avec Mlle. de *Nantes*, que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent désirer d'utile & d'agréable. Me. de *Langeron* est Dame d'honneur de Madame la Duchesse de *Bourbon*, & Me. de *Moreuil* le sera de Madame la Duchesse. On ne le sçait pas encore. Me. de *Montespan* me voit souvent, & m'a menée à Clagny. *Jeanne* * ne m'y croyoit pas en sureté. Le Roi fait quelquefois des promenades particuliéres avec la Princesse de *Conti*, moi & quelques Dames: cette Princesse-là se tourne tout-à-fait au bien. Le Doge est parti, charmé du Roi & de la France: je ne le vis que de ma fenêtre: mais il y passa si souvent que nous en étions à nous sourire d'intelligence. Je vous conjure de dire à Me. de *Mioſſens* que j'ai parlé au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger, mais qu'il m'a ré-

* Bouffonne de Madame la Dauphine.

répondu qu'il n'avoit rien fait que de concert avec M. de *Marsan*, Me. de *Roquelaure* vient rarement ici : son mari ne brilla pas le jour du Carouzel. Je compte que les créatures que vous avez ici vous en envoyent le livre & vous mandent les nouvelles. *Manceau* est à Maintenon : c'est mon homme de confiance. Adieu, mon très-cher frére, jusqu'à la lettre de Juillet; car je ne manquerai pas à ce que vous m'avez prescrit. Sçavez-vous que M. de *Murçai* fut bien près de gagner le prix, & que le Roi me dit qu'il est un des plus adroits ? ce que je ne croyois pas. J'ai la main très-lasse : mille amitiés à Me. d'*Aubigny*.

LETTRE CV.

A Versailles, ce 5. Août 1685.

J'Ai bien du déplaisir de vous voir si peu satisfait d'une personne avec qui il faut que vous passiez votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'est une occasion continuelle de mériter envers lui, & qui est plus essentielle que de donner tout son bien aux pauvres. Il faut s'en consoler par ses bons endroits, & lui prescrire une vie qui ne la

faſſe guères connoître. Nous en parlerons quand il ſera tems. Je ne trouve d'inconvénient à paſſer par Maintenon, que d'eſſuyer de mauvais chemins ſi la pluie continue. Mais s'il faiſoit beau, vous ne pourriez mieux faire que de vous y repoſer un peu. Faites de Maintenon, en ce tems-là comme en tout autre, ce que vous voudrez : il pourra vous ſervir de maiſon de campagne à préſent que vous ſerez tout-à-fait établi à Paris. Il eſt vrai que le Roi donne ſouvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. Je ne ſçaurois veiller ſans en être fort incommodée. Et je ne veux pas que Mlle. de *Poitiers* me puiſſe dire ce qu'elle dit à Sceaux à Me. d'*Heudicourt*, qu'elle appella *beau viſage de fête*. Vous aurez appris auſſi que les plaiſirs ont été mêlés depuis quelques jours de pluſieurs diſgraces. Le Roi ayant voulu ſçavoir ce qui obligeoit Meſſieurs les Princes de *Conti* d'envoyer inceſſamment des couriers, on en a fait arrêter un : on a pris toutes les lettres : & l'on en a trouvé pluſieurs pleines de ce vice abominable qui régne préſentement, de très-grandes impiétés & de ſentimens pour le Roi bien contraires à ce que tout le monde lui doit, & bien éloignés de ceux que devroient avoir les en-

fans

fans de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de *la Rochefoucault* sont les plus criminels : M. d'*Alincourt* y est pour sa part. Le Cardinal de *Bouillon* est chassé pour plusieurs raisons trop longues à déduire. Il vouloit être égal en tout aux Princes du Sang. Il est peu plaint dans sa disgrace, parce qu'il est peu estimé. Marly est fort à la mode. On y passa hier tout le jour : & j'en revins comme le spectacle alloit commencer, aimant mieux mon repos que le plaisir. J'oubliois de vous dire qu'on a trouvé des lettres de la Princesse de *Conti*, qui ont fait voir au Roi quelque petite ingratitude pour lui, & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Me. de *Miossens* m'écrit des merveilles de votre fille. Je meurs d'impatience de l'avoir. J'ai mis à Noisi les deux vilaines parentes que vous m'avez envoyées..... Seroit-il possible que vous les eussiez trouvées jolies ? Cela me fait trembler pour ma niéce. Je ne me soucie pas qu'elle soit fort belle : mais je voudrois qu'elle ne fût pas laide. Il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour convertir Me. de *Miossens* : il me semble que ce seroit une femme propre à réussir ici.

LETTRE CVI.

A Chambord, ce 10. *Octobre.*

ON met l'ardoise à Saint Cyr à mon appartement. Ce sera un beau déménagement dont j'espére que vous serez témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon appartement meublé: & je vous conseille de demeurer à Paris jusqu'à ce que vous soyez las d'y être, puisque vous y êtes tout porté. Mais où êtes-vous logé? Vous avez trop de goût pour ne pas admirer Versailles: il est dans un grand désordre présentement. Nous partons d'ici après demain, au grand regret des Courtisans & au mien. Je m'y porte à merveilles, & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. J'ai été bien aise de voir la lettre de Me. d'*Aubigny*: elle marque une grande union entre vous. Me. de *Miossens* m'a mandé des merveilles de votre fille. Je la prendrai quand elle sera sevrée. Je vous assure avec vérité que je vous aime tendrement: mais peut-être n'en serez-vous pas plus heureux. Je m'expliquerai plus clairement quand nous serons ensemble. Cependant, mon

mon très-cher frére, comptez que la Providence, qui régle jusqu'aux moindres de nos actions, ne vous a point amené à Paris pour voir l'Opéra. Cherchez quelque homme de bien qui vous conduise à Dieu. Voyez M. l'Abbé *Gobelin*. S'il vous plaît, demeurez-en là; sinon voyez le P. *Bourdaloue*: nous avons tous besoin de secours. Il y a peu de gens éclairés dans les Provinces. Vous voilà à la source: profitez-en: vous y trouverez le bonheur de cette vie-ci & de l'autre. Me. de *St Hilaire* a fait une belle fin: je recevrai la cadette de ses filles, l'aînée n'est pas assez jeune: je me suis bien promis de n'en recevoir aucune de son âge: je ferai des mécontens: mais il vaut mieux en faire que s'arrêter en si beau chemin. Le Roi est content de vous: mais cela ne suffit pas: il faut que Dieu le soit aussi: & il n'est pas plus difficile que les hommes.

LETTRE CVII.

Ce Mercredi, 25. *Octobre*.

IL me semble que je vous dis assez souvent & assez sincérement que je ne vous conseille point de demeurer ici, pour que vous

vous euſſiez pu concerter avec moi votre départ. Ce ſont ces diſparates-là qui font que je vous crains près de moi : & en vérité vous n'êtes pas excuſable, ayant autant d'eſtime que vous en montrez pour moi, de ne vous pas conduire par mes conſeils dans un pays que je puis connoître mieux que vous : la choſe eſt faite : il ne faut ſonger qu'à la réparer. Je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avez regagné Paris. Il faut que vous reveniez dans cinq ou ſix jours : que vous ſoyez autant ici à faire votre cour & à me voir : qu'enſuite vous retourniez nous attendre ; & que vous veniez encore faire un voyage à Verſailles. Vous verrez la Cour & ces appartemens dont on parle tant. Cette conduite paroîtra naturelle, au lieu que celle que vous projettez paroît chagrine ou folle. Car qui peut s'imaginer que m'aimant & ayant été cinq ans ſans me voir, vous veniez m'enviſager un quart-d'heure, & puis, ſans m'avertir, vous enfuir, ne m'ayant pas ſeulement parlé ? Conduiſez vous donc à ma fantaiſie durant ce peu de tems : je vous le demande par votre amitié. Rien n'eſt bagatelle dans ce pays-ci : ſoyez ſur vos gardes à Paris comme à la Cour. Ne voyez guère

guère ni Me. de *Montespan* ni M. de *Lauzun* : on dira que vous cherchez les mécontens : allez à l'Opéra ; allez voir *Saint Bazile* ; voyez M. de *Lusignan* : divertissez vous : ne jouez guère : voyez le P. *Bourdaloue* & M. l'Abbé *Gobelin :* venez passer la Toussaint ici, vous y entendrez le P. *Bourdaloue :* vous verrez le Roi faire ses dévotions : ce qui en donne aux plus libertins. Adieu : je me faisois un plaisir de vous faire voir aujourd'hui une cavalcade de toutes les Dames après dîné, & le bal ce soir. Si vous vouliez me croire, votre vie seroit assez agréable : & j'ose vous dire encore que vous n'avez pas assez de confiance en moi. Voyez M. de *Villette*, je vous en prie, & dites-lui de venir ici. J'ai plus de tems pour l'entretenir que je n'en aurai à Versailles, & il est bon que je lui parle promptement.

LETTRE CVIII.

Ce Mercredi, 5. *Juin.*

JE vous rens mille graces de tous vos soins. Et je vous prie de vivre au jour la journée le plus gaiement que vous pour-

pourrez : c'eſt une aſſez mauvaiſe phraſe : mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinez pas par avance : les chagrins viennent aſſez tôt. J'ai vu M. de *Bonrepaux* : il doit vous voir auſſi : comptez que je n'oublie rien pour faire réuſſir l'affaire de M. *Brillon* : ſollicitez bien celle que j'ai contre M. de *Villeroi*. J'aime mieux qu'il ait tort que moi. Il eſt vrai qu'à la derniére chaſſe du ſanglier le Roi courut quelque péril : ſon cheval fut bleſſé en quatre endroits : & ſi le Roi n'eût levé la jambe fort à propos, il l'auroit été. Le ſanglier étoit furieux, & revenoit à la charge : il y vint auſſi deux fois contre MONSEIGNEUR. M. du *Maine* étoit à cheval tout auprès du Duc de *Villeroi*, qui fut renverſé. Jugez du plaiſir que j'eus à ce divertiſſement. Il en eſt ainſi de pluſieurs états que l'on envie, & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réfléxion, je vous donne le bon jour. Dites à *Nanon* que je lui ai fait réponſe, & que je ſerai ravie de la voir.

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire ſa cour comme les autres ? Croyez que je vous aime autant que je vous le dis peu.

LET-

LETTRE CIX.

Ce 15. *Mars* 1693.

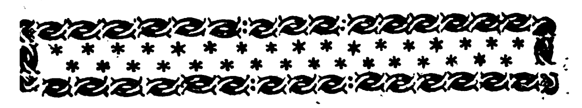
J'AI appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade : & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler quand je ſonge à l'état où vous êtes. Eſt-il poſſible que vous n'ayez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous ſeront inutiles dès qu'elles ne feront pas employées pour lui ? Vous êtes bon, humain, libéral, juſte, doux, aumônier ; & tout cela ſans rapport aux maximes de votre Religion : voyez M. *Tiberge* ou M. *Brifacier*, je vous en conjure, ou quelque autre homme de bien : je vous nomme ceux-là par l'eſtime que j'ai pour eux, & parce que s'ils étoient contens, j'aurois l'eſprit en repos. Verrai-je tout le monde ſe convertir, pendant que vous demeurerez dans le chemin de vous perdre ? Au nom de Dieu, mon cher frére, faites quelques réflexions ſolides ſur un ſujet ſi important : & pardonnez mes importunités en faveur de mon amitié. Votre fille eſt en bonne ſanté : mais la petite

verole

vérole augmente tous les jours à Saint Cyr. Mlle. d'*Aubigné* y est mieux que dans son grenier. Prenez votre parti là-dessus. Voyez-la au parloir quand je n'y serai pas : vous entrerez quand j'y serai.

S'il est vrai, comme on me le veut persuader, que M. le Président *Bignon* se souvienne encore de notre ancienne connoissance, je vous prie de l'assurer que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite & toute la reconnoissance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommandez lui les intérêts de M. le Duc de *Richelieu*. Je crois qu'il ne demande que la justice : & je sçai qu'on demanderoit inutilement toute autre chose à M. le Président *Bignon*. Adieu, mon cher frére : vous ne répondez point aux lettres que je vous écris : peu de gens en usent de même ; mais il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.





LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A M. ET A MAD. DE VILLETTE.

LETTRE I.

A MADAME DE VILLETTE.

A Saint Germain, le 7. Juin.

JE ne sçai si M. de *Villette* vous a mandé que son fils a été blessé légérement à cette derniére occasion: mais je sçai bien que vous ne vous attendez pas au compliment que je vous en fais: j'en ai été ravie: je l'ai fait savoir au Roi & à Me. de *Montespan*. Quand le premier mouvement de tendresse sera passé, je suis sûre que vous penserez comme moi, & que vous vous sçaurez bon gré d'avoir

d'avoir mis un petit Héros au monde. Réjouïssez vous en donc, ma chère cousine, puisqu'il est vrai sans flaterie que vous avez le plus joli & le plus surprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes complimens à la famille : n'oubliez pas Me. de *Montgon*, que j'aime & que j'estime fort : vous me ferez plaisir de me mander de leurs nouvelles : car malgré l'oubli que vous me reprochez, je conserve beaucoup de tendresse pour mes parens : vous sçavez que là-dessus vous n'êtes pas traitée en alliée.

LETTRE II.

A M. DE VILLETTE.

A St. Germain, ce 26. Février.

IL est vrai que j'ai senti une extrême joye d'apprendre du Roi même que vous avez fait des merveilles. J'ai connu en cette occasion toute la tendresse que j'ai pour vous depuis si long-tems. M. de *Seignelay* m'a promis de faire souvenir S. M. dans toutes les occasions de ce que vous venez de faire & de ce que mes neveux promettent. M. le Chevalier de *Chaumont*

mont n'en a oublié aucun : & je n'ai plus rien à desirer de vous pour fonder mes espérances & mes services. Mon crédit est désormais tout à vous. Mais continuez : car il n'est pas aussi grand que votre bravoure, & ce que vous avez fait d'éclatant aura auprès du Roi plus de succès que les bons offices de tout ce qu'il y a de Dames en France. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvez la devoir à votre mérite. J'ai écrit à Me. de *Villette*. Elle pleurera de joye. On conte des choses étonnantes de votre fils *. J'ai montré sa lettre à Me. de *Montespan*, qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien sur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barège, & revinrent ici dans le tems que le Roi se trouva mal. On les jetta au feu sans y penser. Adieu, mon cher cousin ; j'attens mon frére. On me fait espérer un mariage pour lui. Adieu : je vous embrasse de tout mon cœur. Vous sçavez que les femmes aiment les braves.

* Il se distingua fort au combat de Messine, quoiqu'il n'eût que onze ans.

LET-

LETTRE III.

Ce 14. Janvier.

IL n'y a ni affaire ni pareſſe qui puiſſe m'empêcher de me preſſer de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voyiez ma joie, je m'aſſure que vous y feriez auſſi ſenſible qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de *Seignelay*. Croyez, mon cher couſin, que je n'aurois pas plus de plaiſir d'un bien qui me feroit venu directement. Mes complimens à Me. votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à tous momens. Mille amitiés à Me. de *la Laigne* : ſon fils aîné a plus obtenu que nous n'eſpérions ; mais on a oublié le ſecond : il faut prendre patience. J'attens le damas. Vous ſçavez que les meubles m'occupent bien autant qu'autre choſe. Je n'avois pas bien lu le billet de M. de *Seignelay* : il n'a oublié perſonne, & a donné ſur tous les articles plus que l'on ne demandoit.

LET-

LETTRE IV.

A MADAME DE VILLETTE.

Le 25. Décembre.

SI vous aviez été de même Religion que M. de *Villette*, je vous aurois priée de m'envoyer votre fille. J'aurois eſpéré de vous autant de complaiſance qu'en ont eu M. & Me. de *la Laigne*, & M. & Me. de *Caumont*. Mais j'ai craint qu'on ne vous ſoupçonnât d'avoir été bien aiſe de me la donner, & d'être d'intelligence avec moi ſur la Religion. J'ai mieux aimé m'expoſer à tout ce qu'un enlévement a d'odieux, que de vous commettre. Voilà, ma chère couſine, ce qui m'a obligée de vous tromper : & pourvu que M. de *Villette* ne ſoit point mécontent de vous, je me démêlerai bien du reſte. J'eſpère qu'il ne prendra pas ſi ſérieuſement le rapt de Mlle. de *Murçai*, & qu'il conſentira qu'elle demeure avec moi juſqu'à ce qu'elle ſoit en âge de dire ſa volonté. Ne la plaignez point : elle ſe trouve fort bien ici. Je ſuis ravie de l'avoir : elle eſt polie & aimable : & le talent

lent que j'ai pour l'éducation des enfa[ns] sera tout employé pour elle. Adieu, m[a] chère cousine : votre lettre me fait pitié votre état m'attriste ; mais enfin vous ête[s] Catholique : & il est impossible que dans votre coeur vous ne soyez bien aise de voir vos enfans dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié : car assurément je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfans la reconnoissance & la tendresse que j'ai pour elles, & que j'aurai toujours, quoi qu'elles puissent faire. Elles peuvent me haïr ; je les défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.

LETTRE V.

A LA MEME.

A St. Germain, ce 2. Juillet.

LE Chevalier de *Chaumont* a apporté au Roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il a repassé par ici, & m'a conté des merveilles

veilles de M. de *Villette*, de son fils, & de nos neveux : il m'a appris aussi que mon cousin a demandé son congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainsi vous le verrez bientôt : je m'empresse de vous l'apprendre. Il m'est bien agréable de vous annoncer la premiére une nouvelle qui vous le sera. Comptez sur mon amitié comme sur la chose du monde qui vous est la plus assurée. *Ste. Hermine* doit porter une nouvelle au Roi. Mille amitiés à mes trois cousines, & à *Poignette* * aussi. Vous sçavez que la passion que j'ai pour elle ne finit point.

LETTRE VI.

A M. DE VILLETTE.

Ce 5. Avril, 1672.

JE viens de recevoir deux de vos lettres, & je vois avec douleur que la moins douce est la derniére. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous j'essuyerois de plus grandes aigreurs. Je ne suis point trompée dans votre procédé, & quoi

* Gouvernante des enfans de M. de *Villette*.

quoi qu'on m'ait pu dire, j'ai soutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendresse, & je connois votre raison. L'une vous intéresse pour vos enfans, l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juste pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu est sans doute le premier; mais s'il eût été le seul, d'autres ames étoient aussi précieuses pour lui & moins couteuses pour moi, que celles de vos enfans. C'est mon amitié pour vous qui m'a fait désirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avez de plus cher; mais je me suis servie de votre absence! & n'étoit-ce pas le seul temps où je pouvois réussir? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé, j'ai affligé Me. votre femme pour qu'elle ne fût jamais soupçonnée par vous, comme elle l'auroit été si je m'étois servie de tout autre moyen pour lui demander ma niéce. Voilà, mon cher cousin, mes intentions, elles sont pures & droites: le moyen est violent; mais le motif est plein de bonté. Vous ne sauriez désapprouver cet acte d'autorité, non plus que je ne désapprouve votre affliction. Recevez donc avec ten-

tendresse la plus grande marque que je puisse vous donner de la mienne. J'attriste l'homme que j'aime & que j'estime le plus, pour servir des enfans que je ne puis jamais autant aimer, & qui me perdront avant que je sçache s'ils seront ingrats ou reconnoissans. La lettre que vous avez écrite à votre fils a fait pleurer tous les gens d'honneur & de sens à qui je l'ai montrée. Elle est d'un caractère si tendre & si ferme, que quelque idée que je me fusse faite de votre procédé, il va encore plus loin : mais pour parler comme vous, ne traitons jamais de controverse, & gouvernons vos enfans de concert : je m'en vai pour cela vous dire ce que j'en pense, afin que nos instructions soient conformes. Votre fils a de l'esprit & du sens; il est doux, bien né, plein de bonnes intentions, ambitieux, hardi; & en un mot, je n'ai rien vu de mauvais en lui qu'une grande présomption. Je l'ai poussé là-dessus, & il s'est corrigé si promptement, que je le vois & ne puis le croire. Je pensois l'affliger en lui proposant l'Académie, & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été Officier sur sa bonne-foi, & depuis homme de Cour. Cependant c'est où je vis sa raison prématurée.

Bernardy me fait dire qu'il en eſt très-content. Nous eumes un petit démêlé ſur ce que j'exigeai qu'il ne ſortît que pour venir à la Cour. Je ſçai qu'il ne peut plaire au Roi que par une extrême ſageſſe. M. de *Fourbin* me l'amène toutes les ſemaines. Une telle ſocieté lui eſt plus utile & même plus honorable que d'être avec ces Princes du Sang. Nous le laiſſerons à l'Académie tant que vous le jugerez à propos. Ecrivez-lui ſouvent, exigez qu'il vous réponde, cela forcera ſa pareſſe à écrire. Votre fille eſt à peu près comme lui : je la trouve plus appliquée à ſe corriger & à plaire. Je vous conjure, mon cher couſin, laiſſez-la où elle eſt. Elle ira à Bourbon avec moi, & je lui donnerai de l'eſprit, de la raiſon & des graces. La nature a déja fait tout cela : il ne faut que le faire ſortir. Je l'ai miſe aux Urſulines de Pontoiſe avec les deux Dlles. de *Montchevreuil*, pour l'inſtruire à faire ſa premiére confeſſion. Réconciliez vous avec Me. de *Fontmort* : pardonnez lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfans, une choſe qu'il étoit difficile qu'elle refusât à la Religion qu'elle venoit d'embraſſer, à notre amitié,

tié, & si vous voulez, à mon crédit. Elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfans: elle vous aime tendrement: faites tout de bonne grace. Je ne vous répons point sur ce que vous me demandez votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre, après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnez moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi, il n'y aura pas un Huguenot dans vingt ans. Je me chargerois volontiers de tous, & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante, qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai reçu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du Roi; & plût à Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable! Je crois que vous aurez été bien aise de la promotion de M. le Maréchal d'*Estrées*. Il me dit beaucoup de bien de vous. Je lui répondis qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au Roi. Je ne comprens point pourquoi vous n'avez pas appris par moi la conversion de M. de *Murçai*: je vous la mandai le jour qu'il fit son abjuration. Je suis &c.

LETTRE VII.

A MADAME DE VILLETTE.

Le 25. Janvier 1682.

SI Mlle. de *Murçai* vous envoye tous les brouillons qu'elle fait, vous êtes accablée de ses nouvelles. Il y a long-temps que je veux vous en dire : mais je fais si rarement ce que je veux ! Je suis très-contente d'elle. J'en ferai une très aimable personne : elle est quelquefois fort belle : elle me craint, & ne me hait pas : c'est de quoi en faire un prodige. Son caractère est très-bon : vous n'êtes pas le seul objet de ses tendresses : elle me parla hier de la misére de sa nourrice avec des larmes qui me charmérent. Envoyez-la ici : je prendrai soin d'elle & de ses enfans. *Murçai* est plus étourdi, mais il est joli : il va à l'Académie : le Roi lui donnera une pension quand il sçaura ses exercices. Croyez que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfans. Que leur bonheur vous console de l'état où vous êtes ! n'oubliez rien pour adoucir mon cousin : il est honnête homme, & il

vous

vous aime. Qu'il ne se prenne point à Me. de *Fontmort* de ce qu'elle a fait : elle n'a pu le refuser ni à sa Religion, ni à mes priéres, & je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi, quoique persuadée que dans le fond de votre cœur vous me remerciez de mes violences : je connois votre tendresse pour lui, & je serois au désespoir d'altérer votre union.

LETTRE VIII.

A St. Germain, ce 3. Février 1682.

IL faut que l'on en veuille à Mlle. de *Murçai* à la Poste, ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des Commis ; car je l'ai souvent vue vous écrire, & même de fort longues lettres. Vos enfans verront la différence des traitemens que je leur fais quand ils font bien ou mal : j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. Mlle. de *Murçai* alla il y a trois jours à Ruel : c'est ce qu'on appelle mon Couvent : elle s'y confessa hier avec plus d'instruction & de repos qu'elle n'auroit fait ici : elle en est revenuë aujour-

d'hui. Je voudrois que ſon eſprit fût auſſi heureux que ſon humeur : elle eſt ravie de tout : ce ſont les filles d'honneur qui l'ont été querir : elle aime paſſionnément Mlle. de *Biron*. Adieu, ma chére couſine, je ſouhaite de tout mon cœur que le petit ſecours que je vous ai envoyé vous diſe ce que je ſuis diſpoſée à faire pour vous.

LETTRE IX.

A M. DE VILLETTE.

A St. Germain, ce 16. Janvier.

JE me ſuis trop ſouvent plainte de vos enfans pour ne pas m'en louer enfin. M. de *Fourbin*, qui ſe mêle de leur argent & de leurs exercices, en eſt content : M. l'Abbé *Gobelin*, qui a ſoin de leur conſcience, eſt très-ſatisfait de leur conduite : M. de *Neſmond* ne peut s'en taire. Ils voyent quelquefois M. le Duc de *Bourbon*, qui a un Gouverneur d'un grand mérite, & qui eſt des amis de mes neveux. Mlle. de *Murçai* eſt embellie, & bien plus aimable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle eſt revenuë

venue de Pontoise. Je ne doute pas qu'elle ne vous fasse part de sa joie. J'ai voulu vous en donner, en vous apprenant de leurs nouvelles. Vous en ferez part à Me. de *Villette* : je ne lui écris point. Je vous assure qu'il n'est rien que je ne donnasse pour vous voir dans un état qui vous permît de profiter des bontés du Maitre pour moi, & de l'estime qu'il a pour vous.

LETTRE X.

AU MEME.

A Versailles, ce 30. *Janvier* 1683.

JE vous écrivis l'autre jour bien succintement : j'étois pressée. Vous ne devez point mener ici le fils de Me. de *Caumont*. Vous avez fort bien senti que vous feriez mal votre cour. Tenez vous en à cette idée. Ce règne-ci n'est pas le règne des Huguenots. Tout ce que vous montrez d'esprit, de bravoure, de prudence augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout, & exclus de tout. Le bien que je fais à vos enfans ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes,

ſans eſpérance de jouïr jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au vôtre, qui eſt à peu près de même date que le mien, & dont il me feroit ſi doux de jouïr ! Songez à cette grande affaire. Humiliez vous devant Dieu : demandez-lui d'être éclairé. Pouvez-vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inacceſſible aux doutes ſur ce que vous appellez vérité ? Convertiſſez vous comme tant d'autres : convertiſſez vous avec Dieu ſeul : convertiſſez vous ſur mer, où vous ne ſerez ſoupçonné ni de foibleſſe, ni de complaiſance : convertiſſez vous comme il vous plaira ; mais enfin convertiſſez vous. Je ne puis me conſoler de votre état, & ma triſteſſe m'apprend combien je vous aime.

Adieu, mon cher couſin : j'aime toujours les eaux de ſenteur, & je n'aime, ni ſinge, ni perroquet. Voilà ce que vous avez mandé à Mlle. de *Murçai* de vous faire ſçavoir. Elle eſt fort occupée avec ſes maîtreſſes. Je n'en veux pas faire une *Virtuoſe* : mais que feroit-elle quand elle n'eſt pas auprès de moi, & qu'apprendroit-elle avec mes femmes de chambre ? Les inſtrumens lui donneront du gout pour la Muſique ; la danſe formera ſon

main-

maintien, & son Maître de François lui apprendra la valeur des mots & le pourquoi des phrases. Elle croît fort. Tous les jours on me la demande en mariage. Quand les propositions seront quelque chose de plus qu'un compliment, vous en entendrez parler. Elle dit qu'elle veut être Religieuse, mais elle ne dit pas vrai. Je ne vous parle point des garçons. Je vous crois mieux instruit d'eux que moi-même; M. de *Fourbin* en est content: le Roi le sera, & vous devez l'être. Je voudrois vous voir: venez, si vous croyez votre présence utile à vos affaires; mais si vos enfans sont l'objet de votre voyage, attendez encore. Les voir souvent, ce seroit vous rendre suspect, & il vous seroit bien désagréable d'avoir quelque contrainte avec eux. Adieu. Continuez à nous écrire: vos lettres sont admirables; mais au nom de Dieu, convertissez vous le plutôt que vous pourrez. Je vous crois supérieur à la mauvaise honte, & aux jugemens de votre parti.



LETTRE XI.

AU MEME.

Ce 13. *Février* 1683.

J'Approuve le voyage de Me. de *Villette*, s'il est nécessaire pour sa santé. Je l'exhorte à l'avancer : elle trouvera plus de secours ici qu'en Province ; mais pourquoi aller loger chez des Huguenots ? Je n'oserai lui envoyer ses enfans aussi souvent, & pour aussi long tems que je ferois ailleurs, toute Catholique qu'elle est. Je crains aussi qu'elle ne vienne dans un tems qu'ils seront tous éloignés. Pour qu'elle soit avertie des projets de la Cour, je vai lui dire ce que j'en sçai : on dit donc que le Roi part pour Compiégne le 4. de Mars, qu'il reviendra ici le 20. du même mois, qu'il en partira le 15. de Mai pour aller voir camper ses troupes sur la Saône, qu'il sera de retour ici le 15. de Juillet, qu'il en partira le 15. de Septembre pour Chambord, & qu'il viendra le 15. d'Octobre à Fontainebleau, qu'il y sera jusques au 15. de Novembre, & que l'on reviendra passer l'hyver ici. Pendant ces voyages-là, votre

votre fille sera dans un Couvent, & vos Mousquetaires seront au camp. Voilà les instructions que je puis donner à Me. de *Villette* : si elle vient dans les tems que je serai ici, & que sa santé lui permette de s'y rendre, je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu, mon cher cousin : je suis toute à vous.

LETTRE XII.

AU MEME.

A Versailles, ce 23. *Mai* 1683.

J'Ai reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre passion pour le Roi? Il ne vous est pas aussi aisé de lui plaire que de le bien servir. Il connoit votre zèle: je connois tout votre mérite: plut à Dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté désavantageux qui empêche qu'on ne fasse valoir les autres! Dieu, qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci, & pour l'autre.

Me. de *Villette* a fait un voyage utile. Elle a gagné de l'embonpoint: elle a vu

ses

ses enfans : de moi elle n'en a guères joui. Je ne dispose pas d'un instant de ma vie. Elle a essuyé toutes mes humeurs & toutes mes lassitudes. L'admiration qu'elle a pour ses enfans lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part : car j'avoue qu'ils ne me paroissent pas si aimables. Il est vrai que je ne suis que leur tante. La passion que j'ai qu'ils soient admirés un jour, fait que je ne me presse pas de les admirer aujourd'hui. Il faut toujours leur persuader qu'ils peuvent & doivent être au-dessus de ce qu'ils sont. Votre fils aîné est honnête homme : & je l'aime tendrement : il a le cœur bien fait, & de bonnes intentions : sa personne est contrainte & de mauvaise grace. *Marmande* est joli & adroit : il a du cœur & de l'esprit : je ne le crois pas si bon que l'autre. La petite devient plus raisonnable. Elle croît & embellit ; mais son naturel est lent. Ses ressemblances avec Me. de *Fontmort* me desespérent. Grande presse à l'épouser. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaisie : car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération que j'ai pour moi-même ? Je compterai pour beaucoup le mérite acquis ou apparent : & je la marierai mieux qu'elle

qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout hazard envoyez moi votre procuration : car c'est une affaire à conclure en vingt-quatre heures. Je la laisse à Versailles. Au lieu de la donner à Me. la Maréchale de *la Motte* qui me la demande, elle demeurera chez *Bontems*, enfermée avec ses Maitres : je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptez que je ne suis point engagée. Elle est encore trop jeune, & trop délicate. Je voudrois que la paix fût faite pour demander au Roi quelque chose avec bienséance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit, & la marier sans dot ; mais c'est une injustice que je ne ferai pas.

LETTRE XIII.

AU MEME.

Ce Jeudi 14. *Août.*

JE vous envoye l'acte que vous me demandez : je le crois bien : je l'ai signé : je suis ravie de ce que M. de *la Rochallart* est sauvé, & inquiète des fatigues de Me. de *Villette*. Les nouvelles que vous m'écrivez sont très-fausses. Le Roi n'a point de

galan-

galanterie, & vraisemblablement n'en aura plus. Vous pouvez le dire sans craindre de paroître mal instruit. L'action de votre Ingénieur me paroît mauvaise : mais *du Couteau* me fait pitié. Je ne suis point d'avis que M. de *Murçai* vienne ici : je ne puis le loger : qu'il employe bien son tems & se laisse conduire. Mlle. de *Murçai* a souvent la fiévre. J'ai peu de santé à Fontainebleau : l'air m'y donne des maux que je ne connoissois point. Adieu, mon cher cousin : je suis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obstacle vient par vous : vous faites un grand sacrifice, qui, je crois, ne sera pas reçu ! Il est bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre respect pour le Roi, ni votre amitié pour moi, ni les raisonnemens de tant d'habiles Théologiens, ni les conseils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutez du moins. Examinez. Instruisez vous. Et croyez.



LET-

LETTRE XIV.

AU MEME.

A Verſailles, *ce* 16. *Juillet* 1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9. de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas. C'eſt une pareſſe inouïe & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire : elle a le toucher admirable pour le claveſſin, & ne peut jouer : elle a très-bonne grace pour la danſe, & ne peut ſe remuer : elle a la prononciation excellente pour l'Eſpagnol, & elle ne le parle jamais. C'eſt un prodige que ſon eſprit, ſa vivacité, ſon inſenſibilité, & ſon indolence. Vos enfans ne vous reſſemblent point : ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire : du reſte ils ſont, comme vous, ſans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi : je l'accable de préſens, de plaiſirs, de réprimandes, & de careſſes. J'eſſaye de tout. Elle n'écrit pas plus à ſa mére qu'à vous : cela me fait trembler pour ſon cœur. Qu'en attendre, ſi elle ne vous aime pas ? Son frére aîné a le cœur

fait

fait comme le vôtre : il iroit loin, s'il avoit autant d'esprit que de courage. Il a pourtant plus d'envie de plaire que les autres, & feroit plus capable de vaincre sa paresse : il écrit fort mal : nous le verrons cette semaine, bien affligé de la paix : le cadet est très-délicat & trop occupé de sa personne : du reste, de très-bonnes mœurs, & chéri de tous ceux qui le connoissent : j'aime l'aîné tendrement. M. de *Seignelay* meurt d'envie de vous servir. Tout feroit bien disposé pour votre élévation, si vous leviez une exclusion insurmontable. Que nous serions heureux si Dieu vous touchoit ! On me demande tous les jours votre fille. Je ne m'éblouirai pas pour elle. Je la marierai selon mon goût, puisque vous me l'avez donnée. J'ai remis votre lettre au Roi : il vous estime autant qu'il peut estimer un hérétique. Vous pourriez bien le servir si vous vouliez. Vous manquez à Dieu, au Roi, à moi, à vous, à vos enfans, par votre malheureuse fermeté. Quand la grace vous éclairera-t-elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'Abbé de *Lusignan*. On croit Me. la Dauphine grosse. La Cour n'a jamais été plus nombreuse, ni si occupée des plaisirs. La paix va nous en donner jusqu'au dégoût. L'unique où j'aspire est de

per-

pouvoir jouïr de mon bonheur avec vous. On ne peut ni dîner avec ses parens, ni les servir ; ni avoir le moindre commerce avec eux sans déplaire. Voilà l'état des choses, désespérant pour vous & pour moi. Sans doute on pousse trop loin l'aversion de votre Religion ; mais ne poussez-vous pas trop loin aussi les préventions de votre enfance.

LETTRE XV.

A MADAME DE VILLETTE.

A Chambord, ce 5. Octobre 1684.

VOtre fille est aux Ursulines de Pontoise par punition. M. de *Villette* doit venir ici. Il a son congé. Il vous dira ce qu'elle a fait. En attendant, ne vous inquiétez point. Vous aurez peut-être ouï dire que je prens cent Demoiselles à Noisy dont le Roi payera les pensions. Me. de *Sainte Palaye* m'a demandé des places pour Mlles. de *Montbrun* ses niéces. Sont-elles bien pauvres & bien nobles ? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de *Souché* qui me veut donner deux filles de sa femme. Répondez moi avec autant de

de sincérité que si Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en passer, c'est un vol fait à celles qui en ont besoin. Mettre des bourgeoises là où le Roi ne veut que des Demoiselles, c'est tromper les intentions du Roi. Il faut entrer dans le bien public, sans écouter ni ses haines, ni ses amitiés. Vos enfans sont à Orléans avec les Mousquetaires. Je compte qu'ils en sortiront quand nous serons à Fontainebleau. Adieu : vous m'écrivez trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre : mais les embarras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?

LETTRE XVI.

A LA MEME.

A St. Germain, ce 24. Février.

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de *Villette* a faits. J'en reçus la premiére nouvelle par le Roi, qui me fit l'honneur de me dire : » Votre cousin » s'est fort signalé. « Ce témoignage-là est de quelque prix, ce me semble : aussi je m'abandonnai à ma joie. Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac, essuyant le feu

feu de quatre mille coups de canon, & criant au Major qui nous l'a dit : » Voilà » les coquins qui fuyent. « Je ne doute point que ce récit ne vous coûte quelques larmes. Pour moi je ſuis enchantée qu'ils ſe ſoient fait nommer. Le Roi s'en ſouviendra. Les *Ste-Hermines* ont auſſi très-bien fait. J'en écris à Me. de *la Laigne*. Adieu, ma chére couſine : conſervez moi votre amitié : je voudrois bien en pouvoir jouïr.

LETTRE XVII.

A M. DE VILLETTE.

Ce 9. Octobre.

VOus avez raiſon de croire que je ſuis plus libre à préſent : mais tout mon tems ſe paſſe à écrire : l'abſence de la Cour m'aſſujettit à un nombre infini de lettres. Vous ſçavez que de toutes les occupations c'eſt la plus terrible pour moi. Je m'en diſpenſe le plus que je puis, & ſouvent plus que je ne devrois. Je ſuis très-fâchée de ne pouvoir vous envoyer que la lettre que je viens de recevoir de M. le Marquis de *Seignelay*. Il faut que le vaiſſeau que vous lui demandiez ait été donné bien vite : car j'écrivis le même jour que je re-

çus vos paquets. Je ne me rebuterai pas : on vous en fait espérer un autre : je parlerai dès qu'on sera ici. Je songe aussi à nos neveux : & je voudrois avoir autant de crédit que vous m'en croyez. Mes parens s'en trouveroient, si non au gré de leurs désirs, du moins placés suivant leur mérite. L'éloignement, qui fait voir plus petits tous les objets, grossit toujours la faveur. J'ai lu l'éloquente lettre que vous avez dictée à *Poignette.* Je ne la prendrai pas qu'elle ne soit Catholique. Mais si elle vouloit venir passer l'hyver avec Me. de *Fontmort*, nous verrions de la convertir. M. de *Caumont* m'avoit prié de demander son congé, & je ne l'ai pas cru convenable dans l'état où sont les affaires. Le courier suivant, une lettre de lui m'a fait voir qu'il pensoit comme moi. Nous verrons dans un mois ce qu'il désirera : car ce sera une saison où il n'y aura plus de gloire à acquérir. Ne vous rebutez point de m'écrire : donnez moi des nouvelles de votre santé : informez moi de tout ce qui vous passe par la tête pour votre fortune : je choisirai parmi vos vues celles qui seront à ma portée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une personne qui est de votre sang, qui vous a toujours aimé, & qui n'oublie point son enfance. Mes amitiés à Me. de *Villette.*

LET.

LETTRE XVIII.

AU MEME.

Ce 2. Août 1687.

MOnſieur le Comte de *Caylus* dit encore hier au matin à *Suſon* que M. *Delpêche* gouverneroit ſon bien d'Auvergne. Le ſoir, à ſon retour de Paris, il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'Abbé. Pour ne le pas cabrer, il ne faut point lui propoſer de rompre avec l'Abbé de *Lauriere*. Il faut lui dire qu'il doit penſer à ſe bien mettre avec moi, puiſque c'eſt le ſeul moyen d'être heureux. Et pour cela, il faut que M. le Comte de *Caylus* n'aille point en Auvergne : il faut que M. Delpêche gouverne ces biens-là : il faut que le Comte ſe raccommode avec ſa mére : il faut qu'il voye avec amitié tous ſes parens ; il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous ſatisfaſſe : il faut qu'il ſe mette dans la tête que cet état ſera très-heureux, & qu'il en tirera mille avantages. Je me ſuis levée à ſix heures pour vous dire ces trois mots. J'ai écrit auſſi à M. de *Lamoignon*.

Dans

Dans tous les embarras que me donne Me. de *Caylus*, il m'eſt très-agréable de vous avoir. Vous êtes sûr & exact. Menez-la ici, où j'aime encore mieux qu'elle ſoit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne faſſe quelque ſotiſe, ou qu'on ne lui perſuade qu'elle en a fait. Elle eſt dans l'âge de la crédulité, des imprudences, & des malheurs. Et ſa deſtinée s'annonce aſſez mal. Son caractère corrigera tout.

LETTRE XIX.

AU MEME.

Ce 5. *Août* 1687.

NE nous rebutons pas. Allez trouver le Comte de *Caylus*. Il a promis à M. de *Lamoignon* de ne point aller en Auvergne, de n'y pas mener ſa femme, & de laiſſer à M. *Delpêche* l'adminiſtration de ſon bien. Tirez de lui à vous les mêmes paroles. S'il s'engage, nous aurons tous trois une conférence, où nous réglerons ſa maiſon & ſa vie. Il faut abſolument le changer. Votre fille ſera bien malheureuſe, ſi la crainte ne retient aujourd'hui M. de *Caylus*. Servons-nous de

la

là considération qu'il a pour moi, pour l'établir sur un bon pié. Je ne verrai le grand-pére qu'après le raccommodement. Faites valoir auprès de ma niéce l'occupation que ses affaires me donnent. Pour toute reconnoissance, je ne lui demande que d'être sage. Adieu, mon cher cousin, je suis fort à vous.

LETTRE XX.

AU MEME.

Ce 4. Septembre 1687.

PRenez garde à toutes les affaires dont vous vous chargez. Quel désagrément pour vous & pour moi, si vos exposés étoient faux! M. de *Seignelay* a persuadé au Roi que Mlle. de *Saint Laurent* étoit sur le point de se réunir. Si elle part sans avoir fait abjuration, on en sera fort mécontent : on s'en prendra à vous : on vous prêtera des intentions que vous n'avez point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles Catholiques? Qu'elle s'en tire comme elle voudra. Vous vous êtes converti : ne vous mêlez plus de convertir les autres. Je vous avoue que je

n'aime point à me charger envers Dieu ni devant le Roi de toutes ces conversions-là.

On prétend aussi que cette Mlle. de *Boisragond* n'écoute point, & qu'elle ne sera jamais convertie. Cela sera encore sur votre compte. Si vous manquez les conversions que vous entreprenez, on ne vous sçaura nul gré de la vôtre. Me. de *Ste. Hermine* n'a point communié: du moins personne ne l'a vu. C'est son mari qui l'en empêche. Je suis indignée contre de pareilles conversions. La fermeté du Chevalier de *Ste-Hermine* est déplorable : mais son état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent, sans être persuadés, est infame. Toutes ces raisons-là ne me convient pas à mettre M. de *Ste. Hermine* en liberté. Faites de votre mieux là-dessus, je vous en conjure. Ne les pressez pas trop, de peur d'être coupable de leur hypocrisie; mais ne les soutenez pas trop, de peur de passer ici pour mauvais Catholique.

J'envoye la Comtesse de *Mailly* à Paris: je ne puis plus soutenir l'embarras où elle se trouve : entrez dans ses affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne soient réglées. Je vous enverrai le Comte de *Caylus* dès qu'il sera de retour d'Anet. Je crois que M. *Delpêche* seroit utile dans ce

ce Conseil-là : si vous m'y jugiez nécessaire, parlez ; mais il faut que ce soit une décision promte : car j'ai peu de tems à donner. Voilà des commissions fort pénibles : mais ce sont de bonnes œuvres : & il en faut faire. Vous verrez un jour que j'ai conservé pour vous la tendresse de mes premiéres années. Adieu. Vous êtes sage : c'est le plus grand trésor.

LETTRE XXI.

A MAD. LA MARQUISE DE VILLETTE.*

Ce 20. *Mars* 1707.

IL est vrai, Madame, que le Marquis de *Montaterre* étoit un de mes plus anciens amis, & sa premiére femme, la premiére personne que j'ai aimée. Je vous conjure de remercier Me. la Marquise de l'honneur qu'elle me fait : je n'écris plus que pour le nécessaire, & vous l'assurerez mieux que moi de l'intérêt que je prendrai toujours à ce nom là. Je serois ravie que M. de *Lapay* fût bien réüni à

 toute

* *Deschamps de Marsilly*, née en 1679. Marquise de *Villette*, & ensuite Vicomtesse de *Bolingbroke*, morte en 1731.

toute sa famille : j'aime la paix : & il me semble que rien ne fait tant d'honneur dans le monde, que de finir ces sortes d'affaires sans procès. L'affaire de M. de *Surville* n'est pas facile à raccommoder : mais il ne faut pas se rebuter : je suis assez piquée qu'il n'ait pas demandé à aller en Ecosse. Ce seroit un grand mérite pour vous, Madame, d'aimer la solitude : car vous êtes bien propre au monde. Je trouve qu'il y a long-tems que vous n'êtes venue à St. Cyr. Je n'ose vous donner de rendez-vous, de peur de n'y pas être exacte : si cependant le Dimanche de la Passion pouvoit vous tenter !

Il est inutile que M. d'*Argenson* me fasse voir tous les plans dont il me parle. Je me fie bien à lui : je serois pourtant fâchée d'être tout-à-fait inutile à Me. *de Levy* & à mes chères filles.

Pourquoi vous faut-il un chemin singulier pour votre fils ? Pourquoi demander des bagatelles à M. de *Chamillard* que vous devez réserver pour les grands coups ? il ne suffit pas d'avoir du crédit : il faut savoir ne pas l'user.

LET-

LETTRE XXII.

A M. LE M. DE VILLETTE.

Ce 1. Avril.

L'Etat où je vous ai vu ne me ſort pas de l'eſprit : ſi vous ſçaviez à quel point j'en ſuis touchée, vous verriez que la peine que vous me donnez n'a pas diminué l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. C'eſt par cette même amitié que je vous conjure de bien conſidérer ce que vous allez faire, ſi vous abandonnez *Murçay* : vous ſerez obligé de demeurer à Paris : votre femme eſt belle : *N*... eſt dangereuſe : elles ſeront naturellement liées : je crains pour vous une ſuite de déplaiſirs plus cuiſans que ceux que vous avez : je ſçai que Me. de *Villette* eſt ſage : mais je connois auſſi le danger des occaſions : Paris eſt ſi gâté, que les méres & les maris voudroient leur fille & leur femme à Verſailles, comme en un lieu de ſureté. C'eſt par amitié, encore une fois, que je vous conjure de faire vos réflexions ſur un article dont le repos de votre vie dépend.

Il y a long-temps que je vous ai dit, mon cher cousin, que je ne croyois pas que vous eussiez rien à prétendre: & j'ai cru le voir bien clairement, quand on m'a refusé pour vous le Gouvernement de Niort: si vous étiez vraiment Philosophe, vous ne penseriez qu'à une vie douce, parmi vos amis, dans le sein de votre famille, auprès de l'aimable femme que vous avez. Soyez quelque temps sans rien demander au Roi. Je lui proposerai dans un bon moment d'assurer à Me. de *Villette* votre pension de deux mille écus. Il dit qu'il entend souvent parler de vos prétentions: laissez effacer cette impression-là. Je connois votre zèle pour le service: montrez que vous êtes prêt à tout & capable de tout: mais encore une fois demeurez en repos. Je ne suis plus accessible, & encore moins à mes parens qu'aux autres. Vous en pénétrez les raisons: je ne puis dire tout ce que je sçai: je vous renvoye à la Vallée de *Josaphat*. J'embrasse Me. de *Villette*.

LET-

LETTRE XXIII.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

A St. Cyr, ce 14. Avril 1707.

LEs deux Gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de souci : j'aime à voir clair dans les choses dont je me mêle, & je ne l'ai pu jusqu'ici : vous êtes expéditive, & vous allez au fait. Je vous conjure de m'aider. Je voudrois que vous vissiez ces Messieurs qui nous promettent des Emplois depuis si long-temps, ou douze cent francs en attendant que nous les ayons. Si cette somme est payée en Billets de Monnoie, je vous les renverrai bien vîte, & vous en tirerez parti : car certainement, Madame, vous êtes plus habile que moi, & ce n'est pas beaucoup dire. Enfin, Madame, je vous conjure, pour l'amour de Dieu, de devenir l'Intendante de M. de *Goulberre* & de M. de *Sarrazin*, & qu'ils ne touchent plus d'argent que par moi. Je ferai vivre leurs femmes, qui sont si vives, qu'elles vous importunent vous & moi tout ensemble. Croyez que je sens comme je dois les

les complaisances que vous avez pour moi: je sçai faire de vous, Madame, tout le cas que vous méritez. La nouvelle d'Allemagne est très-bonne: une pareille en Flandre me rafraichiroit le sang. Je ne me mettrai point en piéces pour M. de *la Fosse*: Mrs. de *Noailles* l'ont pris sous leur protection: ils sont plus propres que moi à le servir; cela n'est pas vraisemblable, & pourtant rien n'est plus vrai.

LETTRE XXIV.

AU MARQUIS DE VILLETTE.

Ce 24. Avril.

MRs. de *Chamillard*, *le Moine*, *Rigodet*, & vous, m'avez bien fait sçavoir que votre accommodement étoit fait: pas un ne m'en apprenoit les conditions: enfin je les sçai aujourd'hui. Vous avez beaucoup pris sur vous pour avoir la paix, & c'est le parti des sages: je souhaite de tout mon cœur que vous le soyez assez, pour réduire votre dépense au projet de recette que vous avez fait, & que par-là vous épargniez quelque chose pour vos deux *Sophies* qui ne doivent pas souf-

frir

frir de leur déſintéreſſement. On m'a dit que *N*... va paſſer l'Eté à Paris : cela ſera bon pour elle, & ne le ſera pas pour la grande *Sophie* : vous vous préparez des déplaiſirs : & quelque bonne opinion que l'on puiſſe avoir d'une jeune perſonne, on ne doit pas l'expoſer à la tentation. *N*... eſt très-dangereuſe, parce qu'elle eſt très aimable, douce, inſinuante, ſpirituelle, & toute faite pour perſuader : Dieu ſçait ſi je ſuis prévenue contre elle ! mais vous n'avez que trop vu que je la connois mieux que vous : je vous aime & Me. de *Villette* auſſi : je ſuis vieille & prévoyante : je vous en parle pour la derniére fois. Je ne puis vous dire ce que je ſentis, la derniére viſite que vous m'avez faite : l'état où vous étiez me toucha ſi tendrement, que je fus bien prête de pleurer comme vous. Je vous embraſſe tous deux, & la petite *, qui ne ſe ſoucie pas d'avoir des terres.

* Aujourd'hui Abbeſſe à Sens.



LETTRE XXV.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

A St. Cyr, ce 22. Mai 1707.

VOus êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme, de me faire toucher de l'argent dans un temps comme celui-ci: je vous en fais mes remercimens très-humbles & très reconnoissans: & je persiste à aimer mieux M. de *Sarrazin* en Auvergne qu'à Paris: j'ai trop gouté de plaisir, dans l'idée de son absence, pour m'exposer à ses visites: vous en voila donc quitte, Madame: & je serai au comble du bonheur, si vous pouvez renvoyer M. de *Goulberre* en Bretagne. Cette expérience m'empêchera d'avoir à l'avenir aucune prétention pour mes créatures. Je vous donne le bon jour. J'ai depuis ce matin l'inquiétude de croire le tiers de Versailles brûlé: je viens d'apprendre que ce n'est rien. Donnez moi souvent des nouvelles de M. de *Villette*: je comprens fort bien par l'attention que vous avez pour moi dans les petites choses, ce que vous feriez capable de faire dans les grandes.

LET-

LETTRE XXVI.

A LA MEME.

A St. Cyr, ce 2. Juin 1707.

IL eſt vrai, Madame, que Me. de *Crenan* me mande beaucoup de bien de *Sophie*; mais je n'ai point de peine à le croire : ſa capacité n'en promettoit pas moins, & je ſuis perſuadée que ſon mérite ira toujours croiſſant. Me. de *Crenan* me demande des Demoiſelles de St. Cyr : je voudrois pouvoir lui en donner, car je ſçai le mérite de l'Abbeſſe & la régularité de la Communauté; mais nos filles ſont tellement prévenues contre les Abbayes, que je ne ſuis pas la maîtreſſe : faites cette réponſe pour moi, en l'accompagnant de toutes les honnêtetés que je dois. Doutez-vous, Madame, que je ne fuſſe ravie de faire plaiſir à M. *Rigodet*, qui m'a paru comme à vous un fort honnête homme? mais je n'ai guère de crédit auprès de M. de *Pontchartrain* : & vous, vous le gouvernez, quoique vous ne vouliez pas me l'avouer: faites donc de votre mieux.

N'oubliez rien, Madame, pour le ſalut

de M. de *Villette*, & afin qu'il profite du tems qui lui reste, qui ne peut être bien long : nous aimons trop la vie des gens que nous chérissons, & pas assez leur ame. Oui, vous aurez besoin des principes de St. Cyr, & vous serez plus coupable qu'une autre, si vous ne les mettez en pratique : vous ne pourrez vous excuser sur le manque d'instruction, & encore moins sur votre peu de lumiéres. J'ai nommé votre nom à Me. la P. des *Ursins* dans une de mes lettres : là-dessus, elle m'écrit des merveilles de vous, Madame, qui me font voir qu'elle vous connoit plus que je ne pensois. Les nouvelles de tous côtés sont si bonnes, que je me porte bien : & après la paix ce sera quelque chose de surprenant, que la santé dont vous me verrez jouir.

Je n'ai pu faire réponse à M. d'*Argenson*. Je suis très-satisfaite de lui. J'ai un fonds d'estime pour sa personne, qui résisteroit à bien des fautes à mon égard, quand il seroit capable d'en faire : Il sert trop bien le Roi & le public, pour qu'il soit permis aux particuliers de se plaindre de lui.

LET-

LETTRE XXVII.

A St. Cyr, ce 24. Juillet 1707.

J'Ai bien donné ma parole à M. de *Chamillard* de ne lui demander jamais d'Emploi, mais non de n'avoir nulle reconnoissance pour ceux qui en donneront à mes créatures sans que je leur en demande: je vous conjure donc, Madame, de témoigner la mienne à M. *Desmarets*: je ne l'oublierai jamais, & je ne l'importunerai ni directement ni indirectement. Quant à vous, Madame, je ne sçai comment vous marquer les obligations que je vous ai: vous avez désespéré M. de *Sarrazin* & établi M. de *Goulherre*: ce sont maniéres différentes qui me ravissent toutes & me mettent en grand repos. Je voudrois bien vous dire quelque chose qui regarde M. d'*Argenson*, que je n'ai pas la force d'écrire: faites m'en souvenir, je vous prie, quand nous serons ensemble.

Les affaires de Toulon me font trop de mal, pour que je vous réponde agréablement sur M. de *Pontchartrain*: son paquet devoit aller droit à vous, Madame: mais

pour

pour me confondre, il veut m'accabler de ses politesses. Dites lui, je vous prie, que je n'ai pas un assez mauvais naturel pour ne sentir que le mal, & qu'il me trouvera encore plus vive sur la reconnoissance que sur les plaintes. Je me flatte que M. *Voisin* nous aidera : mais les projets de la politique ne s'accordent guère avec ceux de la charité. Adieu, Madame : je vous assure tout grossiérement que vous me plaisez fort.

LETTRE XXVIII.

A Versailles, ce 10. *Décembre* 1707.

MAdame de *Goulberre* est ici errante dans tous les chemins, perchée sur tous les degrés, rampante au long de toutes les murailles : j'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la passion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi; mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim. Elle n'a rien touché depuis le mois d'Avril : je vous prie, Madame, de m'en informer : car je ne veux pas abandonner à cette extrémité ma pauvre Chrêtienne, c'est ainsi qu'elle se nom-

nomme elle-même. Je prie M. de *Villette* de m'envoyer un mémoire de tout ce que j'ai de connoissances à la Marine, afin que je le mette sous les yeux du Roi, toutes les fois qu'il vaquera quelque chose : c'est tout ce que nous autres misérables pouvons faire, pendant que vous gouvernez celui à qui nous n'osons même demander.

Adieu, Madame, je souhaite que M. de *Villette* soit en état de venir ici, & qu'il ne s'en donne pas la peine. Je suis, Madame, toute à vous : rendez-moi toujours de bons offices auprès de M. d'*Argenson*, qui est fort bien avec moi, malgré ce que vous sçavez *.

LETTRE XXIX.

A Fontainebleau, ce 21. Juin, 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt Louis par extraordinaire à Me. de *Scuderi*, & dix à Me. de *Conflans* : si

* Les dévots avoient accusé M. d'*Argenson* de corrompre par son exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par sa Charge, & d'avoir bâti une maison au fauxbourg *St. Antoine* pour être plus à portée

si vous ne sçavez pas où prendre celle-ci, Me. de *Caylus* est en grand commerce avec elle. De la maniére dont on nous parla hier de Me. de *Pontchartrain*, je la crois morte présentement: vous sçavez mes sentimens là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour Me. la Chanceliére: acquittez moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris, vous devriez me mander des nouvelles: nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes: car je vous assure que nous mourons d'ennui.

Le Roi a voulu faire plaisir à Me. de *Crenan*, & soutenir une maison aussi réguliére: j'ai sollicité: mais en vérité, c'est vous qui avez tiré l'argent. Je vois bien que vous voulez me surprendre en me montrant *Sophie* l'admirable. Adieu, Madame, je suis toute à vous: n'oubliez ni la robe de *Jeannette* *, ni votre St. Cyr.

portée de la Supérieure de la *Magdeleine de Trainel* dont il étoit amoureux. Cette accusation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'estime de Madame de *Maintenon*.

* Aujourd'hui Madame la Marquise d'*Haussi*.

* * *

LET-

LETTRE XXX.

A St. Cyr, ce 13. Août, 1708.

J'Ai voulu, Madame, avant de vous faire réponse, voir Me. de *Dangeau* qui étoit à Paris & qui devoit en revenir très-instruite de tout ce qui regarde Mlle. de...: elle l'a été voir, & a trouvé tout ce que ma belle veuve † m'en avoit dit. Si l'on détruisoit, Madame, tous les lieux où il y a eu du mal, il ne resteroit pas une Eglise debout. Nous aurons plus de facilité à rectifier Mlle. de *Boisprunier* qu'à établir une nouvelle maison: elle en a une, toute louée, à bon marché, & où il y a dix ou douze petits logemens. J'accepte la protection de M. d'*Argenson* que vous m'offrez: & je le prie de faire une information secrette des personnes qui sont dans cette maison: j'ai été un peu choquée d'y voir une femme brouillée avec son mari. M. & Me. de *Dangeau* m'assurent que c'est lui-même qui paye sa pension, & qu'il est bien aise qu'elle y soit, parce qu'elle est un peu por-

† Me. de *Villefort*.

portée à la dépense, & qu'il est huit mois de l'année en Flandre : je serois ravie d'être éclairée par M. d'*Argenson*, & qu'il me rendît compte de tems en tems de tout ce qui se passera. Mlle. de *Boisprunier* est bonne, simple & facile à tromper: mais j'espère que ma belle veuve veillera à l'honneur & à la sûreté de ce lieu-là, qui peut être d'un grand secours : à de pauvres personnes qui ont des affaires à Paris, & trop peu de bien pour donner de grosses pensions dans des Couvens, qui d'ailleurs se laissent tromper aussi. M. de *la Reynie* fit très-bien de faire ôter cette Croix. Il n'y a que trop de Communautés: mais j'avoue que j'aime fort celles qui sont utiles au public, & qui n'ont point de Lettres-Patentes. Il n'y a chez Mlle. de *Boisprunier* que quatre pauvres petites filles, qui vivent des restes de nos Dames, & à qui on apprend à prier Dieu & à travailler. Le passé est passé, Madame: & nous pouvons aisément mettre Mlle. de *Boisprunier* sur un bon pié: elle est conduite depuis long-tems par le Pére *Fleuriau* Jésuite, qui la mettra dans la dépendance où elle doit être de M. d'*Argenson*: & je lui en donnerai l'exemple. Vous ne me devez pas d'excuses de la longueur de

votre

votre lettre : je suis trop aise d'entendre parler du détail de ces sortes d'œuvres : mais, Madame, celle-ci est protégée par Me. la Présidente de *Nêmond* : & c'est elle qui y mena Me. de *Villefort* : allez la voir, je vous prie ; & vous serez payée de toutes vos peines. Il ne faut pas finir, Madame, sans vous prier de remercier M. d'*Argenson* de tout ce que vous me dites d'obligeant de sa part : assurez-le qu'il se trouvera fort bien de moi : je suis fort raisonnable ; & il ne l'est pas peu. Vous me faites fort grand plaisir de me sacrifier l'envie que vous auriez de lui montrer St. Cyr : il est certain que je garde mes enfans avec beaucoup de jalousie : il faut que l'avenir soit encore plus rigoureux : car les voilà avec la guimpe & le voile, & aussi Religieuses à l'extérieur qu'elles le sont dans l'ame. Je relis votre lettre : & je me trouve fort offensée de la proposition de ce milieu entre le monde & le refuge : nous ne prétendons point quitter le monde, ni avoir l'air d'une Communauté, mais une honnête retraite où l'on vivra chrétiennement. Adieu, Madame, la joye de Gand dure encore.

LET-

LETTRE XXXI.

A Fontainebleau, ce 11. *Août* 1708.

JE voudrois de tout mon cœur marier *Sophie*: mais le tems n'y eſt pas propre. J'ai reçu une lettre de M. de *Surville*, une de Mad. ſa femme, & une de Me. la Maréchale d'*Humieres*, toutes remplies de remercimens, comme ſi on leur avoit fait une grande fortune. Ma *ſolidité* eſt aſſez étonnée de ces choſes-là, quoiqu'elle dût y être accoutumée. Je conviens avec vous que je ſuis trop inquiète: & je dis ſouvent à Me. la Ducheſſe de *Bourgogne* qu'elle & moi pleurons des gens qui ſe réjouiſſent très-fort: au moins tout ce qui nous revient de Flandre nous aſſure du bon état de cette armée, & qu'il ne leur manque rien: il eſt vraiſemblable qu'elle ſe mettra bientôt en mouvement: car on dit que les ennemis vont faire un ſiége: nous ne ſavons pas encore auquel ils s'attacheront. Je donnerai le placet de Me. de *Franclieu*: & je dirai ce qu'il faut pour le faire réuſſir. On ne m'a pas dit

que

que M. l'Archevêque de Sens ſoit venu à ma porte: & je n'en ai point été ſurpriſe, parce qu'il m'a toujours paru que par une diſcrétion bien rare dans un Evêque, il ne me vouloit voir que pour affaires : je vous prie, Madame, de l'aſſurer de mon très-humble reſpect, qu'il me verra toujours quand il voudra, & que je l'eſtime & honore plus que beaucoup de gens que je vois plus ſouvent: vous me connoiſſez aſſez pour lui en pouvoir répondre. Vous m'avez fait une peinture de Me. de *Crenan*, qui fait que je vous envie le bonheur de paſſer vos jours avec elle. Vous connoiſſez, Madame, l'amitié que j'ai pour vous, depuis que vous êtes au monde.

LETTRE XXXII.

Le 7. *Février* 1709.

TOut le monde a été ravi de ce que l'on a fait en Eſpagne pour M. le Duc d'*Albe*; & jamais étranger n'a été ſi eſtimé & ſi aimé dans une Cour, que celui-là: je ſuis bien fâchée des fréquentes incommodités de Me. la Ducheſſe d'*Albe*: donnez lui ma lettre. Vous faites trop de

de cas de ma ſanté ; elle eſt aſſez bonne depuis deux jours : je ſerai peut-être demain malade. Je vous donnerai un rendez-vous dès que ce tems terrible ſera paſſé ; car je vous aſſure, Madame, que malgré l'accablement où je ſuis preſque toujours, je ne vous vois point ſans plaiſir : ſi vous me voyiez de plus près, vous trouveriez que je vous dis une fort grande douceur.

LETTRE XXXIII.

A St. Cyr, le 21. Mai 1709.

RIen n'eſt plus triſte pour vos amis, Madame, que d'avoir toujours à remercier ſans rien obtenir : je vous aſſure que j'en ſuis ſenſiblement touchée : j'ai toujours eu le malheur de me mettre à la place des affligés ; & c'eſt ce qui me rend ſi tendre, outre les raiſons particulières que j'ai de m'intéreſſer à des perſonnes d'un tel mérite, & d'une telle naiſſance : j'ai parlé bien ſouvent pour eux, & je ne me rebuterai point : vous êtes très-louable dans la vivacité de votre amitié pour eux. C'eſt à vous que les Carméli-

tès doivent le petit soulagement qu'on leur procure; mais je suis bien aise qu'elles ayent vu dans cette occasion que je les aime de tout mon cœur. Vous avez raison d'envier l'agonie des Carmélites; mais pour mourir comme elles, il faut vivre de même. Feu M. de *la Feuillade* leur écrivit en mourant, qu'il voudroit bien avoir été Carmélite.

J'ai mandé à *Manseau*, qui est à Paris, de donner à Me. de *Scuderi* ce qu'elle auroit dû toucher au mois de Juillet: il est vrai qu'il est étrange que des voleurs ayent pensé à elle.

Une autre de mes protégées m'a paru bien nue ce matin. Envoyez moi vingt aunes de poil de chèvre noir. M. de *Chamillard* se moque de moi, quand je porte mes frayeurs sur le Dauphiné. Dieu veuille qu'il ait raison! Je me porte bien, & je suis persuadée que vous en êtes bien aise.

LETTRE XXXIV.

DE ME. DE VILLETTE A ME. DE MAINTENON.

JE ne puis être tranquille lorsque je sçai que vous souffrez; car, ne vous en déplaise,

plaiſe, je ſuis plus ſenſible à vos maux qu'à vos chagrins, & je ne ſçaurois être auſſi détachée de votre ſanté que vous l'êtes.

Je me ſuis acquittée de vos ordres auprès de Me. la M. d'*Alluye*. Elle m'a priée de vous répéter qu'elle s'en tiendroit à ce qu'elle vous a écrit: elle a trouvé les créanciers un peu opiniâtres, à leur derniére aſſemblée: ils ſont préſentement ſéparés, & ne ſe rejoindront qu'après la *St. Martin*: s'ils veulent continuer le procès, elle leur ſignifiera qu'elle ne veut point ſe joindre à eux. Elle croit que c'eſt le meilleur moyen de les mettre à la raiſon, & de vous marquer ſa déférence. Il y a, Madame, un honnête homme de mes amis, nommé M. *Bertin*, qui exerce la Charge où il eſt, depuis trente-cinq ans, avec l'approbation de tous les Miniſtres, ſous leſquels il a ſervi. Je ſçai qu'on vous préſenta, il y a quelque tems, des mémoires contre lui, dont il ſe juſtifia avec le Roi & avec M. *Deſmarets*: les auteurs de ces mémoires étoient ſes Commis mêmes, qui l'avoient volé, & qu'il avoit chaſſés. Ils lui ſuſcitent encore de nouvelles perſécutions, & il craint qu'ils ne faſſent aller juſqu'à vous d'autres plaintes.

tes. Je vous supplie, Madame, de vouloir bien les lui envoyer, ou à M. *Desmarets*, qui connoit sa conduite. C'est peut-être le seul homme riche qui n'ait point voulu profiter du malheur des tems, & dans lequel M. *Desmarets* a toujours trouvé des ressources ; aussi lui a-t-il renvoyé toutes les lettres que ces fripons lui ont écrites contre l'homme chez lequel ils se sont enrichis. Mille pardons, Madame ; mais je sçai mieux que personne que vous n'aimez que le bien, & n'autorisez jamais la calomnie.

LETTRE XXXV.

DE LA MEME A LA MEME.

Que ne vivez-vous, Madame, avec quelqu'un qui vous ressemble ? Que la vie vous paroitroit aimable ! Je me croyois depuis deux ans aux Limbes ; je vous vis hier, & vous vis plus gaye & plus tranquille, & je crus renaitre. J'oublie tout aisément, quand j'ai l'honneur d'être auprès de vous, Madame : j'aurois pourtant grand besoin que vous m'honorassiez devant M. & Me. *Desmarets* ; à quel-

quelque propos que ce soit, n'importe, pourvu que, pendant votre séjour à Marly, vous me nommiez une fois, une seule fois devant eux avec bonté: si cela pouvoit aller jusqu'à un peu de considération, ce seroit encore mieux: si vous y ajoutiez ce ton d'intérêt si brigué, je serois au comble de mes vœux; & si vous daigniez leur dire que je suis fort de leurs amies, vous me vaudriez deux cent mille francs, qui me mettroient à portée de m'en faire réellement considérer, parce que je n'aurois plus besoin d'eux. Pardonnez, Madame, la liberté que je prens: j'en use avec vous comme *Bautru* avec le Cardinal *Mazarin*; mais deux ans d'absence sont fort dangereux auprès des Ministres, & deux cent mille francs méritent bien qu'on ait recours à l'artifice. Vous êtes, Madame, pour les choses solides, & je me fais gloire de me conformer à tous vos gouts.

J'attendrai que vous m'ayez écrit quelque chose de gracieux sur le Comte du *Luc* *, pour lui faire réponse sur l'affaire de M. de *Ste. Croix*. Notre Plénipotentiaire s'est

* Ambassadeur du Roi auprès des treize Cantons.

s'est si bien acquitté des Emplois dont le Roi l'a honoré, que vous ne serez point fâchée de lui dire quelques douceurs : il a un grand désir de vous marquer son attachement & son respect, en faisant de son mieux dans une affaire à laquelle vous voulez bien vous intéresser. N'avez-vous plus ni commissions ni ordres à me donner à Paris? Tout ce qui me vient de vous, Madame, me fait un extrême plaisir : &, de votre part, le peu est beaucoup pour moi.

LETTRE XXXVI.

DE LA MEME A LA MEME.

De Paris, le 30. *Juillet* 1707.

MOnsieur le Curé de St. Sulpice veut que je vous fasse souvenir, avant la fête, de M. l'Abbé *du Plessis d'Argentré*, à qui il voudroit bien que vous fissiez donner une des Abbayes de M. d'*Arles*, qui les va remettre au Roi, à ce que l'on dit, pour avoir l'Abbaye de *St. Giles*. Il y a aussi un Prieuré vacant, qui, quoique d'un petit revenu, lui conviendroit fort, parce qu'il n'auroit point de Bulles

à payer. M. l'Abbé d'*Argentré* est un cadet de maison, prêt à s'accommoder & à se contenter de tout, même d'une pension qui lui donneroit de quoi vivre honnêtement. Je ne vous parlerai en rien de ses bonnes qualités; car je crois que M. le Curé vous en a informée : quelque réservé qu'il soit dans les louanges qu'il donne, il ne se lasse point de parler de M. l'Abbé d'*Argentré*, comme d'un des meilleurs sujets : je crois donc rendre service à l'Eglise en vous le présentant : il prêche souvent, & avec succès. Je suis ravi, Madame, que l'air de Marly vous ait été bon, & que les inquiétudes pour la Provence diminuent.

LETTRE XXXVII.

DE LA MEME A LA MEME.

Ce 4. *Février* 1709.

JE vis hier, Madame, des gens d'autant plus sensibles à la joie, qu'ils en avoient depuis long-temps perdu l'habitude : c'est M. & Me. la Duchesse d'*Albe*, charmés de la grace que le Roi d'Espagne leur a faite, & ravis d'une

lettre écrite de la main de la Reine : vous voyez combien il vous eſt aiſé de mettre les gens hors d'eux-mêmes. Me. d'*Albe* vous attribue le bien qui lui arrive. Elle a une fluxion ſur le viſage, & elle m'a priée de vous dire que c'étoit ce qui l'empêchoit de vous aller rendre ſes actions de graces : ce ſont ſes termes.

J'ai été allarmée de votre colique : ce ſont des maux que je crains, parce que je les connois : je me trouverois trop heureuſe de me conformer en tout à votre façon de penſer, hors ſur l'indifférence que vous avez pour votre ſanté & pour la vie : la vôtre, Madame, eſt auſſi néceſſaire à l'Etat qu'à moi : les meilleures têtes en conviennent. Vous faites cas de celle de M. *Deſmarets*, & il me paroît bien perſuadé que vôtre conſervation eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire. Si je ne craignois que cela ne fût trop libre, je finirois ma lettre, Madame, par vous aſſurer que j'ai une impatience extrême de vous voir : mon reſpect & ma tendreſſe pour vous augmentent tous les jours, & très-indépendamment de tout ce qui vous entoure : qui vous aime, vous aime pour vous-même, & vous faites valoir les grandeurs.

LETTRE XXXVIII.

A LA MEME.

De Paris, ce 11. Mai.

ON m'assure, Madame, que votre santé & celle du Roi sont bonnes: grande consolation dans tous les malheurs qui arrivent, & sur lesquels je n'ai *osé* vous écrire: je voudrois qu'on pût toujours épargner à ce cœur si sensible tout ce qui renouvelle des idées trop affligeantes. J'ai parlé à M. d'*Argenson* de Me. de *Bizi*: il m'a dit qu'à votre considération, Madame, il lui avoit déja rendu deux ou trois services: que n'étant pas le maître de faire tirer sa loterie la *premiére*, il l'avoit fait mettre au nombre de celles qui étoient les plus pauvres, & qu'on la fera passer devant toutes les autres Maisons Religieuses qui en ont obtenu: ainsi Me. de *Bizi* n'attendra que le moins qu'il sera possible. Je sçai que M. d'*Argenson* n'a pas été absolument le maître: il a trop de respect pour vous, & trop d'esprit pour négliger les plus petites occasions de vous faire sa cour.

Me.

Me. la Comteſſe de *Mailly* & M. de *la Vrilliére* me preſſent de récrire à M. le Comte du *Luc* ſur ce qui regarde M. le Marquis de *Ste. Croix*: j'attens que vous m'ayez fait l'honneur de m'écrire quelque choſe que je puiſſe envoyer à notre Ambaſſadeur. Je voudrois vous éviter cette peine; mais quelque confiance que j'aye dans l'amitié de mes amis, j'en ai beaucoup davantage dans le deſir qu'ils ont de vous plaire: ce déſir ſeroit encore bien mieux fondé, s'ils avoient, Madame, l'honneur de vous connoître comme moi.

Le temps de la Pentecôte n'en ſeroit-il point un favorable pour obtenir un petit voyage de St. Cyr? C'eſt le lieu du Monde le plus propre à bien paſſer une grande fête: en attendant que cela me ſoit utile pour l'autre Monde, je ne ſçai rien de plus agréable en celui-ci.

LETTRE XXXIX.

A LA MEME.

Ce 12. Septembre.

JE me flatte, Madame, que la bonne nouvelle d'Allemagne vous aura redon-

né quelques momens de joie : vous me rendez la meilleure citoyenne du Monde, quand je penſe que votre ſanté dépend preſque toujours des événemens. Les lettres des particuliers, qui ne ſongent point à nous flater, aſſurent que notre armée de Flandre a du pain & de la viande très-réguliérement, & que dans les pays étrangers on compte ſur la paix, comme ſi elle étoit ſignée. Je ſuis perſuadée que vous conviendrez cet hyver que j'avois raiſon, & que votre campagne ſe finira plus heureuſement qu'on ne l'avoit eſpéré. J'ai cru que vous m'avoueriez de ce que j'ai dit de votre part à Me. la Ducheſſe d'*Albe* de l'intérêt que vous preniez à ſon affliction : elle eſt extrême, quoique ſon fils ne fût aimable qu'à ſes yeux : elle demande les priéres de St. Cyr. Je ne crois pas que Me. de *Veillhant* lui refuſe les ſiennes, & qu'elle ne ſe conſole de la mort de ce petit Connêtable, dans l'eſpérance que Me. d'*Albe*, n'ayant plus d'hérítiers, ira établir inceſſamment un St. Cyr en Eſpagne. Je déſire, auſſi vivement qu'elle, qu'il y en ait par-tout.

* + *

LET-

LETTRE XL.

A LA MEME.

Ce 1. de Juin.

OUi, Madame, je trouverois fort mon compte à me ſauver par de bonnes œuvres: il eſt bien plus facile de ſecourir ſon prochain, que de le ſupporter. Je vous rendrai compte de l'affaire de cette pauvre Religieuſe. Me. de *Bizi* m'a adreſſé une lettre pour M. *Deſmarets*, auquel je parlerai dès demain; car il eſt du moins autant le Maître que M. d'*Argenſon*: je placerai ma demande à la ſuite du compliment dont vous me chargez pour Me. *Deſmarets*. Votre faveur, Madame, de ce côté-là n'eſt pas ſi ſujette aux orages, que du côté de M. de *Pontchartrain*: on auroit trop d'affaires de vous raccommoder enſemble; mais je ferai comme ſi vous l'étiez. On dit ici que ſon pére va vendre ſa maiſon, & qu'il médite une retraite: ce premier article eſt véritable, & je ne crois pas le dernier ſans fondement: il demeureroit à l'*Inſtitution*, hors le quartier. J'aurois le plai-

plaisir de vous revoir d'accord sur bien des choses: bien des gens, s'il quittoit sa place, ne s'étonneroient pas d'y voir M. de *Chamillard*, qui est droit & juste. Me. de *Lorge* mourut hier matin: son mari a signé son testament, par lequel il s'oblige à payer pour elle cinquante mille écus de dettes: cela vaut bien les assiduités qu'il avoit omises. Toute la famille est dans une affliction extrême: je leur avois fait vos complimens par avance. Je remercierai M. de *Caumartin*; & quand je sçaurai ce qui pourra vous amuser, je vous le manderai, Madame, comptant sur vos bontés, comme vous devez compter sur mon attachement & mon respect.

LETTRE XLI.

A LA MEME.

PAris ne nous fournit, Dieu merci, presque plus de nouvelles, que des mariages & des morts, ou quelques autres raisonnemens qui ne se peuvent guère traiter par lettres. La mort de Me. de *Bouillon* est bien effrayante, & son enterrement bien vain. Le Duc d'*Albret*, qui n'y

n'y a eu de part que celle d'y assister, & qui l'a trouvé aussi ridicule que le public, est fort malheureux dans sa famille, & fort honnête homme, quoiqu'il ait pu faire des fautes, pour n'être pas aussi assidu à la Cour qu'il auroit dû l'être: il m'a demandé instamment, Madame, de vous envoyer cette lettre. Me. la Duchesse de *Noailles* me prie d'aller passer quelques jours à Versailles: je voudrois bien lui aider à prendre son état en patience. M. de *Caumartin* continuera à faire de son mieux pour *Moret*, par charité, & par l'intérêt que vous y prenez. Il me semble que tout le monde souhaite plus que jamais de vous plaire, & s'intéresse à votre repos & à votre santé. Je ne connois que vous qui n'en fassiez pas le cas qu'elle mérite: elle m'est en vérité plus chère que la mienne: mon respect est infini.

FIN DU TOME PREMIER.



